

LE COQ DU CLOCHER.

En vente à la même Librairie.

Alexandre Dumas.

LE COMTE DE MONTE-CRISTO

(DEUXIÈME ÉDITION).

VINGT ANS APRÈS

(Suite des Trois Mousquetaires.)

Madame Charles Reybaud.

LES DEUX MARGUERITE.

SANS DOT.

GÉRALDINE.

Jules Janin.

LE CHEMIN DE TRAVERSE.

Nouvelle Édition.

Sous Presse.

LE VICOMTE DE BRAGELONNE,

OU DIX ANS PLUS TARD,

Complément des Trois Mousquetaires et de Vingt Ans après,

Par ALEXANDRE DUMAS.

LE CADET DE COLOBRIÈRES.

Par Madame CHARLES REYBAUD.

CARMEN,

Par PROSPER MÉRIMÉE.

MADEMOISELLE DE LA SEIGLIÈRE,

Par JULES SANDEAU.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine).

LE COQ

DU CLOCHER

PAR

L'AUTEUR DE JÉROME PATUROT.

[Louis Reybaud]

II

PARIS,

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

Des Œuvres d'Alexandre Dumas, format in-18 anglais,

RUE VIVIENNE, 1,

1846



LE PAVILLON.

XVIII

Cette journée avait éveillé les soupçons de la marquise ; elle observa mieux ce qui se passait autour d'elle. C'était une tâche ingrate ; aucune femme n'y était moins propre. Dans sa vie calme et retirée, la passion n'occupait point de place; elle n'en connaissait ni les orages, ni les ruses. Pour tout guide, il ne lui restait que cet instinct de mère en qui Dieu a mis tant de puissance. La marquise s'en servit pour étudier le cœur de sa fille, et comprit bientôt à quels troubles, à quels

combats ce cœur était livré. Ce fut pour elle un triste réveil, une découverte douloureuse.

Si haut que l'on remontât dans l'histoire des Rochemarne, on n'y trouvait pas une trace de mésalliance, une seule tache de blason. Leur sang ne s'était mêlé qu'aux sangs les plus nobles; et, parmi une longue suite d'aïeux, ils citaient avec orgueil des femmes parvenues à la couche de princes souverains. De là une fierté, une susceptibilité de race qui ne s'étaient jamais démenties et qui se transmettaient, de génération en génération, comme une vertu, comme un titre de famille. Un Rochemarne qui eût forligné aurait couru la chance d'un désaveu éclatant; son rôle eût été celui de ces êtres malheureux que frappent des haines de caste et qui promènent dans l'Inde entière le spectacle de leur abjection. On eût retranché son nom de l'arbre généalogique, effacé jusqu'aux vestiges de sa faute et jeté sur sa mémoire le voile sombre de l'oubli.

La tradition de ces mœurs n'était pas entièrement perdue chez les Rochemarne ; elle avait résisté au temps, à deux révolutions et à cette tolérance qu'engendre l'esprit du siècle. Aucun des membres de la famille n'avait cédé à cette pente où se laissent entraîner les plus grands noms, ni souscrit, dans sa pensée, à ces capitulations qui font de l'argent le prix et l'équivalent de la naissance. La marquise elle-même avait été élevée dans ces idées; elle y tenait avec cette chaleur que donne une foi sincère. Si elle eût pu mollir, son frère le général l'aurait bien vite rappelée au sentiment de ses devoirs. Sur ce chapitre, c'était un homme intraitable. Les évènements l'avaient surpris sans l'ébranler; il ne croyait pas au mouvement, parce qu'il restait immobile et plaçait les droits du sang au-dessus de l'atteinte des faits. Il se disait que les révolutions passeraient comme s'écoule l'eau du torrent, et qu'après l'orage tout rentrerait dans l'ancien lit. Aussi assistait-

il à ce spectacle sans s'y mêler, et se faisait-il une loi de tenir le nom des Rochemarne à l'écart de ce bruit et de cette effervescence.

En réfléchissant à cette situation, la marquise ne put se défendre d'une émotion pénible. Elle n'en pouvait douter, trop d'indices l'attestaient, sa fille avait une préférence secrète. Et pour qui, grand Dieu? Pour un homme de loi, pour un procureur! Un procureur dans la famille des Rochemarne! A cette pensée, les terreurs de la marquise redoublaient. Elle s'accusait de faiblesse, de négligence; elle se reprochait d'avoir exposé son enfant à un tel péril. Comment le conjurer? Comment rompre ce lien naissant? Comment dérober cette faiblesse aux fières susceptibilités du général? Une Rochemarne à un procureur! Les ancêtres en tressailliraient dans leurs tombes!

La marquise chercha un remède à ce mal, et, dans son premier effroi, elle n'eût pas re-

culé devant les plus violents. Un instant, elle songea à quitter La Chênaie : la réflexion seule l'y retint. Dans l'état où se trouvaient ses affaires, une absence aboutissait à une ruine certaine, et cette ruine la mettait plus que jamais entre les mains des gens de loi. Il fallait, pour que la liquidation suivît son cours, se résigner pendant quelques années encore à la vie obscure que ces deux femmes menaient à la Chênaie, y persévérer dans ce système d'épargnes qui ressemblait à une expiation des prodigalités du marquis. Ainsi, dans les familles s'établit une solidarité à laquelle rien ne se dérobe. Les Rochemarne étaient enchaînés à leur vieux château, vouées par le devoir à cette existence solitaire. Le temps seul et une stricte économie pouvaient leur rendre à la fois l'aisance et la liberté, les affranchir des ennuis et des servitudes de la procédure.

Ne pouvant chercher un abri dans l'absence, la marquise eut recours à d'autres moyens.

Elle résolut de s'adresser directement à Vauxbelles et de l'amener à suspendre ses visites. Depuis la course au Mont-Serrat, celui-ci avait continué à venir au château, comme il en avait pris l'habitude depuis le commencement des vacances; seulement, il ne paraissait au salon que pendant quelques minutes et comme un homme qui tient à ne pas manquer de politesse. Il employait le reste du temps à un travail de recherches et s'y absorbait avec une une sorte d'acharnement. Évidemment, il s'observait, il se contenait. Quelques nuages passaient de loin en loin sur le visage de la marquise et en troublaient la sérénité. Ce symptôme était trop nouveau pour que Célestin n'en fût pas frappé; il y lut les soupçons qui l'agitaient, les combats dont elle était la proie. Une sorte d'embarras régna dès-lors dans leurs relations; Gabrielle elle-même ne retrouva plus cette ingénuité qui l'animait naguère. Son regard était plus rêveur, ses mouvements moins vifs, son visage moins

vermeil. De tous les côtés, on semblait pressentir une crise et s'y préparer.

Un jour que Vauxbelles poursuivait, dans les combles du château sa tâche laborieuse, la marquise entra sans bruit et sans se faire annoncer. Le jeune homme ne l'entendit pas, tant il semblait recueilli dans son travail et occupé de la lecture d'une pièce qu'il tenait entre les mains. Quelques exclamations lui échappaient de temps à autre.

— Ciel! s'écriait-il, est-ce possible? C'est cela! C'est bien cela! Et tout-à-fait en règle! qui eût pu le croire?

Un léger bruit que fit la marquise en marchant vers lui arracha Vauxbelles à ce monologue. Il se leva vivement et alla à sa rencontre.

— Vous ici, Madame, dans ce grenier, lui dit-il; c'est un séjour à peine bon pour les rats et les procureurs.

Toujours bienveillant, le visage de la mar-

quise respirait une dignité plus grande que de coutume ; l'orgueil de race s'y laissait voir sous une expression affectueuse.

— Je viens voir mes amis partout où ils se trouvent, répondit-elle, surtout quand ils y sont pour me servir. J'ai à causer un moment avec vous, monsieur Célestin.

Ces dernières paroles furent prononcées avec un accent presque solennel et retentirent dans l'âme du jeune homme. Il céda sa chaise à la marquise, et comme c'était le seul siége qui se trouvât dans cette pièce démeublée, il attendit debout, la tête inclinée vers elle et dans un maintien respectueux, ce qu'elle avait à lui dire. Madame de Rochemarne continua sur un ton moins imposant.

— Monsieur Vauxbelles, dit-elle, nous vous devons beaucoup, et ce ne sera pas assez de toute notre vie pour nous acquitter envers vous....

Célestin voulut interrompre la marquise et

se dérober à cette expression de sa reconnaissance; mais celle-ci témoigna par un geste qu'elle voulait garder la parole, et continua :

— Nous vous devons beaucoup, dit-elle; j'insiste là-dessus à dessein; cependant, nous devons encore plus à notre nom et à notre rang.

Il y avait dans ces mots une leçon indirecte que compléta la fierté du geste et du regard. Continué ainsi, l'entretien pouvait devenir blessant; la marquise le ramena à des termes plus doux :

— Deux pauvres femmes, poursuivit-elle, deux recluses comme nous, songez donc, Monsieur Célestin, comme on peut les calomnier! Savons-nous seulement ce qu'on dit, ce qu'on pense dans le monde?

— Madame, répondit Vauxbelles, qui ne rendrait hommage à vos vertus! Il faudrait avoir pour cela le cœur bien mal placé!

— Hélas! poursuivit la marquise, respecte-t-on rien aujourd'hui? L'essentiel est d'offrir le

moins de prise possible aux propos des médisants. C'est notre force, M. Vauxbelles. Quand le marquis vivait, comment suis-je parvenue à me mettre hors des atteintes de la malignité ? Par l'isolement. L'isolement, voilà notre arme, ajouta la marquise en appuyant sur cette phrase de manière à la rendre plus significative.

Il était impossible à Célestin de se méprendre sur l'intention de la marquise : c'était un congé très poli, mais très formel ; il fallait l'accepter dans ces termes, sous peine d'en subir un plus rude. La marquise avait fait la moitié du chemin, le jeune homme se décida de bonne grâce à faire l'autre moitié.

— Madame, dit-il d'une voix pleine de résignation et de tristesse, au moment où vous êtes entrée, j'allais passer chez vous pour vous dire que ma besogne est terminée ici, et qu'elle a eu une heureuse issue. Voyez plutôt vous-même, ajouta-t-il en faisant passer sous ses yeux la pièce qu'il avait conservée dans la main.

Madame de Rochemarne parcourut le papier que lui présentait Vauxbelles, et ne put retenir un cri de surprise. Voici ce qu'il contenait, sous une orthographe trop équivoque pour pouvoir être reproduite littéralement :

« Je soussigné, Jean Simonneau, dit l'Eveillé, régisseur des biens de M. le marquis de Rochemarne, seigneur de la Chênaie, Mireflos et autres lieux, reconnais avoir reçu de mondit seigneur la somme de cinq cent mille livres en louis d'or, que je lui rendrai à première réquisition, comme un loyal et fidèle serviteur.

« Fait à La Chênaie, le 15 avril 1791.

« JEAN SIMONNEAU. »

Quand la marquise eut achevé cette lecture, Vauxbelles reprit la pièce de ses mains et ajouta :

— Il me reste, maintenant à voir, Madame, si cette obligation peut nous servir : c'est une affaire de procureur. Mais, de toutes les façons,

mon travail ici est achevé ; rien ne me rappelle plus à La Chênaie.

L'émotion de Célestin était si vive en prononçant cet adieu, que la marquise se sentit gagnée. Elle chercha à guérir la blessure du jeune homme par les paroles les plus bienveillantes qu'elle pût trouver, et l'accompagna jusqu'à la grille extérieure du parc.

—J'irai vous voir à Saint-Sylvain, lui dit-elle en le quittant. Songez à La Chênaie, M. Vauxbelles ; votre souvenir y sera toujours précieux Vous êtes de ces amis qu'on n'oublie pas.

Telle fut la scène de congé. Depuis ce jour, Célestin cessa brusquement ses visites au château. Gabrielle ne savait à quoi attribuer cette espèce de rupture ; elle n'osait interroger sa mère et celle-ci gardait un silence prudent. La marquise espérait que l'absence effacerait un goût fugitif et que le cœur de la jeune fille retrouverait bientôt sa tranquillité. En effet, après quelques semaines d'inquiétude, Gabrielle sem-

bla consolée, le sourire reparut sur ses lèvres, ses joues reprirent leurs couleurs. Elle bondissait dans les allées du parc poussée par une gaîté folle, se livrait avec une sorte d'ivresse à mille soins qu'elle avait négligés, allait de ses fleurs à ses oiseaux, de son piano à son aiguille. La mère accueillait ces symptômes comme un retour vers l'indifférence; elle s'y associait de son mieux.

— A cet âge, disait-elle, les impressions laissent si peu de traces! c'est une ride à la surface d'un lac: quelques minutes de calme suffisent pour l'effacer.

Cependant la joie même de Gabrielle avait quelque chose d'inégal et de fiévreux qui ne tarda pas à frapper la marquise et à lui faire craindre qu'elle ne fut le jouet d'une illusion. Ce n'était pas là une tranquillité naturelle, un bonheur régulier, un paisible état de l'âme. Une fois entrée dans la voix du soupçon, madame de Rochemarne ne s'arrêta pas à mi-che-

min. Elle étudia les habitudes de sa fille, et, sans que celui-ci pût s'en douter, suivit de l'œil ses moindres démarches. Un premier résultat fut bientôt le fruit de cette enquête ; voici comment.

Au fond du parc et dans la partie des bois qui régnaient le long de la grande route se trouvait placé un pavillon qui dominait une partie de la vallée. C'était un bâtiment isolé sur lequel s'étendait, comme un manteau de verdure, le beau feuillage de quelques aristoloches. Ces magnifiques plantes y formaient un réseau si touffu et si serré, qu'on pouvait passer à côté du pavillon sans en soupçonner l'existence. Du reste, entre ce bâtiment et la grande route s'étendait un fossé profond garni des deux côtés de haies épineuses, de sorte que toute communication autre que celle du regard était interdite d'un bord à l'autre.

La marquise remarqua bientôt qu'à de certaines heures de la journée, Gabrielle se dirigeait

vers le pavillon et y faisait des stations assez longues. Cette découverte la préoccupa ; elle résolut de la pousser plus loin. Un jour que sa fille gagnait sa retraite favorite, la mère s'y rendit en faisant un détour et s'y plaça à l'abri d'une touffe d'aristoloche. De là elle découvrait la grande route et pouvait observer ce qui se passait. A peine était-elle à son poste, que le sabot d'un cheval se fit entendre, et, quelques secondes après, un cavalier débouchait de l'un des tournants du chemin. Sa vue excita dans le cœur de la mère une douloureuse surprise. C'était Célestin, c'était lui, elle n'en pouvait douter. Il tenait les yeux fixés sur les persiennes du pavillon, et échangeait avec sa fille des signes d'intelligence. Ce spectacle navra la pauvre mère ; jamais douleur plus vive ne l'avait atteinte.

— Elle me trompait ! s'écria-t-elle ; ma fille me trompait ! Il faut donc qu'elle l'aime bien !

Par un mouvement plus prompt que la pensée, elle se précipita vers le pavillon, en gravit

les marches, et surprit Gabrielle au moment où celle-ci, agitant son mouchoir, envoyait à ce jeune homme un dernier salut et un dernier témoignage de tendresse.

— Je vous y prends, dit la marquise irritée; vous jouez là un singulier rôle, pour une personne de votre âge, et vous m'en faites jouer un qui ne l'est pas moins. A quelle école avez-vous pris de telles leçons, Mademoiselle?

L'accent qui animait ses paroles avait quelque chose d'impérieux et de dur que jamais Gabrielle n'avait rencontré chez la marquise. Aussi, éprouva-t-elle un moment de défaillance. Elle eut à peine le temps de s'appuyer sur une chaise en jonc qui se trouvait à sa portée, et de là elle dirigea vers sa mère un regard qui semblait lui demander grâce. La marquise n'y tint pas; toute sa colère s'évanouit, et elle se mit à pleurer près de sa fille qui fondait en larmes.

— Cruelle enfant! dit-elle, pourquoi me tromper? Pourquoi te défier de ma tendresse?

Te cacher de moi! Mais, que veux-tu que je devienne si tu me manques!

— Ma mère! disait Gabrielle, en sanglotant.

— Ecoute, mon enfant, ajouta la marquise. Je ne demande pas mieux que d'être bonne pour toi, de céder à tes penchants. J'oublierai que je suis une Rochemarne pour me souvenir seulement d'une chose, c'est que je suis ta mère. Mais, comment veux-tu que la famille puisse en prendre son parti! Le général! Tu connais le général! Un homme fier, qui tient à la naissance avant tout! Au moindre bruit qui en irait vers lui, tu le verrais accourir! Comment veux-tu qu'à deux femmes que nous sommes nous luttions contre la famille entière? Et puis, vois-tu, Gabrielle, si ton père était ici et que tu persistasses dans tes amours, il serait le premier à te maudire, le premier à te renier! Il te chasserait de La Chênaie, s'il vivait encore, plutôt que de consentir à une mésalliance, et nous nous en irions toutes les deux dans le monde

comme des femmes délaissées par les leurs, abandonnées de tous, ayant tout sacrifié, leur nom, leur rang, leurs proches, à quoi? A une fantaisie de jeune fille, à un caprice, à une folle inclination.

Gabrielle avait écouté ces paroles en poussant des sanglots entrecoupés. Quand la marquise en fut venue à évoquer les souvenirs de famille avec une voix imposante et une majesté irrésistible dans le regard, la jeune fille se précipita à ses pieds comme anéantie.

— Par pitié, ma mère, s'écria-t-elle, par pitié ne m'accablez pas ; je me vaincrai.

LE COMBAT.

XIX

Gabrielle tint sa parole en vaillante fille : de deux ans elle ne revit pas Célestin. Le sacrifice fut en apparence complet, absolu, sans réserve. Si elle souffrit, ce fut à la manière du Spartiate ; le calme régnait sur son visage pendant que le regret lui rongeait le sein. La marquise ne comptait pas sur une résignation si entière ; elle en fut d'abord étonnée. En bonne mère, elle avait fait, dans ses calculs, une part aux rechutes et comptait les adoucir par un redoublement de tendresse. Gabrielle lui épargna ce soin ; jamais

une plainte ne s'exhala de ses lèvres. On eût dit que ce premier amour était tracé sur le sable et qu'il avait suffi d'un souffle pour en effacer jusqu'aux vestiges.

Célestin ne montra pas la même soumission ; il essaya de lutter contre sa destinée. L'entrée du château lui était interdite, et il respectait les consignes sévères qui la défendaient ; mais il fit des environs une étude approfondie et savante, examina les moindres plis du terrain, les touffes de végétation qui permettaient des reconnaissances à couvert, se ménagea des perspectives sur l'enceinte habitée ; enfin, se livra à cet ensemble d'opérations où se plaît le génie des amoureux, et qui les tient suspendus entre des joies puériles et des terreurs imaginaires. Dieu sait que de fantômes se dressèrent devant lui avec les proportions que donne la distance ! Tantôt il voyait l'œil de la marquise plonger dans le fourré qui lui servait d'abri, et si quelques valets s'ébranlaient et se montraient au

loin, il les croyait dépêchés à sa poursuite, se troublait et finissait par s'enfuir comme un coupable. Tantôt c'était Gabrielle qu'il apercevait à travers les vitres transparentes, et son âme était dès lors attachée à chacun de ses mouvements. Que de fois il vint, le soir, au moment où l'ombre s'emparait du vallon, s'asseoir sur un tertre qui dominait le château et assister par la pensée aux scènes de cet intérieur paisible et austère comme celui d'un cloître ! Et quand l'heure du repos était venue, quelle joie de voir s'éclairer la chambre de Gabrielle, d'y suivre, dans les caprices de la lumière, une ombre adorée et flottante, et d'emporter, avec cette image, du bonheur jusqu'au lendemain !

Ainsi vivait Célestin ; son imagination le soutenait contre les mécomptes de l'amour. Cependant le procureur se retrouvait chez lui, heureusement pour ses clientes. Songer à leurs intérêts était encore un aliment pour sa passion,

une manière de la rendre manifeste. Jamais liquidation ne fut poursuivie avec une activité plus grande, un dévoûment plus entier. Les dettes du marquis avaient ce caractère onéreux qui résulte d'une situation forcée et de l'inexpérience des affaires; il fallait les éteindre en principal pour n'avoir pas à servir des intérêts écrasants. Sans en rien dire aux dames de La Chênaie, Vauxbelles désintéressa les principaux créanciers et se fit substituer à leurs droits. Il fut facile alors d'appliquer à l'amortissement des autres dettes une grande partie du revenu, de dégrever les biens ruraux des hypothèques dont ils étaient surchargés, et d'écarter les embarras les plus graves et les plus pressants de la succession. Au bout de quelques mois, la position était dejà meilleure; et, ce que le zèle de Célestin avait commencé, l'esprit d'ordre de la marquise suffisait désormais à l'achever.

Un dernier souci restait à Vauxbelles : celui de la créance à recouvrer sur les Simonneau.

Il y avait là un procès et une question assez épineuse. Jean Simonneau, le débiteur direct du marquis, était mort depuis plus de trente ans ; et, au retour de l'émigration, celui-ci s'était trouvé en face d'une famille très nombreuse et sans titre formel dont il pût se prévaloir. Le titre était retrouvé ; il restait à s'assurer des chances du recouvrement. Dix Simonneau, quatre garçons et six filles, avaient hérité de Jean Simonneau et s'étaient partagé 700,000 francs, montant de la fortune paternelle, c'est-à-dire 70,000 francs par branche. Les 500,000 livres du fidéicommis, en y comprenant les intérêts, eussent absorbé cette somme et au-delà : c'était un dépouillement complet. Or, dépouiller une famille de procureurs et de magistrats n'était pas une petite entreprise. Dès la première ouverture, les Simonneau l'avaient pris très haut. Se retranchant derrière le dernier Titre du Code civil, ils se déclaraient prêts à subir toutes les conséquences de l'affaire. Pour intimider Vauxbelles,

ils allèrent jusqu'à mettre en doute l'authenticité de la pièce qu'on leur opposait, et ils ajoutaient que, dans tous les cas, elle ne devait être considérée que comme un acte de complaisance, imaginé entre le marquis et leur auteur, pour que ce dernier pût exercer un droit de revendication sur les biens des Rochemarne, atteints par le séquestre révolutionnaire.

Avant d'engager les hostilités, il fallait peser ces divers moyens et surtout faire entrer en ligne de compte les influences de robe. Le droit strict semblait être du côté des dames de La Chênaie ; la prescription ne pouvait être invoquée contre un fidei-commis formel. Pour prescrire, il faut avoir possédé ; or, Jean Simonneau n'avait jamais possédé les cinq cents mille livres que le marquis lui avait confiées à titre de dépôt. Cette somme tombait dès lors dans le rang des valeurs que les articles 2236 et 2237 du Code civil ont entendu soustraire aux effets de la prescription, même lorsque le gage a

passé des mains du premier détenteur dans celles de ses héritiers. La cause des Rochemarne était donc belle, brillante, faite pour tenter un homme de loi. Avec d'autres clients, Célestin n'eût pas manqué de s'en emparer et de la conduire de vive force à un résultat, heureux ou malheureux. Quel prétexte aux exploits sur timbre, quel champ ouvert au mémoire à consulter ! On ne pouvait ruiner une famille sur une question plus digne des trois ressorts et lui faire parcourir pour de meilleurs motifs l'échelle ascendante des frais judiciaires. Vauxbelles se souvint qu'ils s'agissait des Rochemarne ; il aima mieux transiger. Les Simonneau se montrèrent d'abord intraitables et il fallut, pour les amener à composition, les placer sous la menace de l'audience. Assignés devant le tribunal, ils mollirent et firent des offres. Enfin une transaction eut lieu ; chaque branche des Simonneau s'imposa jusqu'à la concurrence de dix mille francs ; c'était comme une contribution

de guerre. La marquise de son côté retrouva cent mille francs que Celestin avait fait sortir des catacombes du château, et qui sans lui y seraient restés à jamais enfouis.

C'était une obligation de plus après tant d'autres, une dette nouvelle pour madame de Rochemarne. Le cœur lui saignait de tenir éloigné un homme qui avait acquis tant de droits à sa reconnaissance et à son affection. Pour persévérer dans ses rigueurs, il fallait qu'elle se réfugiât dans les préjugés de famille et l'orgueil du rang. Encore ce mobile s'affaiblissait-il chaque jour, et se sentait-elle peu à peu amenée à des sentiments moins exclusifs. Sans la crainte d'exposer Gabrielle à une rechute, elle aurait ouvert de nouveau La Chênaie à leur généreux défenseur. La jeune fille avait fait si bonne contenance contre le chagrin, que la marquise la croyait guérie. L'action du temps semblait nécessaire pour compléter la cure, et ce motif empêcha seul madame de

Rochemarne de lever l'interdit qui déchirait deux jeunes cœurs.

Un réveil terrible menaçait la pauvre mère. Gabrielle souffrait en silence, mais elle souffrait. Les mois, en s'écoulant, ne faisaient qu'agrandir sa blessure, et, avec un peu plus d'expérience, la marquise eût pénétré ce secret. Elevée aux champs, Gabrielle apportait dans la lutte une constitution vigoureuse, un luxe de santé qui voilaient les ravages du mal; une force de volonté, une fermeté héroïque qui étaient au-dessus de la douleur. Cependant divers symptômes la trahissaient. Un cercle noir entourait ses yeux, dont la fixité et l'éclat causaient une impression pénible. Ses lèvres avaient perdu leur incarnat; ses joues ne se coloraient que par accès. Il régnait dans sa démarche une langueur maladive qui semblait ennemie du mouvement. Être seule était son plus grand bonheur. Rien de ce qui faisait autrefois sa joie, ni ses plantes, ni sa volière, n'avait le privilège

de la toucher. Quand sa mère semblait la remarquer, elle s'animait d'une joie soudaine, et reprenait tous ses airs de jeune fille ; mais une fois seule, la mélancolie reprenait le dessus et s'accroissait de tous les efforts qu'elle avait faits pour se vaincre.

Ce funeste malentendu se prolongea pendant deux années. Quand le mal fut assez apparent pour que la marquise ne pût s'y méprendre, elle ne lui assigna pas sa véritable cause. Elle crut que l'isolement seul l'avait engendré, et se promit de sortir de sa retraite dès que l'état de ses affaires le lui permettrait. Gabrielle allait avoir dix-sept ans ; c'était le moment de la produire et de lui chercher dans le monde un parti digne d'elle, digne des Rochemarne. La fortune de la maison, relevée par les soins de Vauxbelles, rendait plus facile une grande alliance. Gabrielle n'avait plus pour dot la pauvreté, ni des dettes pour douaire ; elle était fille unique, et la marquise voulait se dessaisir en sa faveur

de tous les biens des Rochemarne. Vivre auprès de sa fille lui suffisait; c'était le seul trésor dont elle fût jalouse et qu'elle ne pût aliéner.

Tels étaient les calculs et les rêves de la malheureuse mère lorsqu'un évènement imprévu vint la frapper de stupeur. Un soir, au retour d'une promenade dans le parc, Gabrielle se plaignit d'un malaise général et de cruelles douleurs de tête. On la mit au lit. Des frissons violents se déclarèrent. Ce fut une crise horrible et qui, pendant trois semaines, ne fit qu'augmenter d'intensité. La fièvre s'acharna sur sa victime avec une fureur qui ne lui laissait pas un instant de relâche. On fit venir à la hâte les meilleurs médecins; leur art fut impuissant. Rien ne calmait le mouvement déréglé du pouls; rien n'arrêtait dans son cours cette destruction évidente. Qu'on juge des douleurs de la marquise : assise au chevet de sa fille, elle ne surmontait son accablement que pour lui prodiguer les soins les plus tendres, les plus ingé-

nieux. En vain voulut-on l'arracher à ce devoir, lui faire prendre quelque repos ; elle ne quitta pas un seul instant cette couche où son enfant se trouvait aux prises avec une douloureuse agonie. Les yeux fixés sur Gabrielle, épiant ses moindres gestes, mesurant pour ainsi dire sa vie sur les mouvements précipités de son sein et les pulsations de ses artères, elle assista à tous les détails de ce long combat auxquel deux existences étaient attachées, car elle sentait bien, aux angoisses de son cœur, qu'elle n'aurait pas un temps bien long à passer sur cette terre dès que sa fille l'aurait quittée.

Ce fut pendant une de ces nuits fiévreuses que la marquise connut enfin la cause du mal dont Gabrielle se mourait. Jamais la malade n'avait été si agitée ; son délire, qui ne lui arrachait ordinairement que des mots confus, entrecoupés, ne présentant aucune signification distincte, avait cette fois un caractère précis et lucide, triste privilège accordé aux âmes qui

s'en vont et qui accompagne les dernières heures. A diverses reprises, la jeune fille se mit sur son séant, comme poussée par une force surnaturelle, et ses yeux, agrandis par la maigreur, semblaient chercher de tous côtés un objet dont elle désirait la présence.

— Où est-il? disait-elle d'une voix animée; où est-il donc? je ne le vois pas. Où est-il? répétait-elle avec une impatience fiévreuse.

Sa mère la contemplait épouvantée; elle n'osait s'interroger, elle reculait devant le sens de cet appel. C'était un abîme ouvert sous ses pas; elle n'osait en mesurer la profondeur. Gabrielle s'agitait toujours, en proie à son idée fixe : cependant son œil ne jetait plus un éclat sombre; il s'était adouci; on eût dit que des larmes allaient en jaillir.

— Pourquoi n'est-il pas venu? murmura-t-elle. Lui aussi contre moi! qui me l'eût dit?

Et d'une voix plus douce, d'une voix contenue, comme si elle eût craint de se trahir

par une indiscrétion involontaire, elle fit entendre un nom ; c'était celui de Célestin. Ce nom attéra la marquise ; elle comprit jusqu'à quel point pesait sur elle la responsabilité de cette mort qui allait s'accomplir sous ses yeux. Par une inspiration de mère, elle entra dans la pensée de Gabrielle au lieu de l'écarter, et comprit qu'une crise pouvait seule la rendre à la vie.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle en lui prenant les mains, tu ne l'avais pas oublié, mon enfant ! Que ne parlais-tu à ta mère ? Tu l'aimes donc bien !

Ces paroles, prononcées avec tendresse, semblèrent agir sur la jeune fille comme ces mots magiques qui calment les douleurs et qui jouent un si grand rôle dans les contes des fées. Elle passa les mains sur son front à diverses fois ; on eût dit qu'elle voulait écarter un mauvais rêve ; puis, se retournant vers la marquise et lui adressant un sourire céleste :

— Ah! c'est vous, ma mère! dit-elle.

Pour la première fois, elle venait de reconnaître madame de Rochemarne. Celle-ci s'approcha du chevêt, et, appuyant la tête de sa fille sur son épaule, elle lui répéta avec intention :

— Tu l'aimes donc bien!

Gabrielle releva vers elle ses yeux languissants, et comme un ange qui ne tient plus à la terre que par un fil, elle répondit :

— Si je l'aime! Il faut que cela soit, puisque j'en meurs.

C'étaient de cruelles paroles; la marquise contint les larmes près de s'échapper de ses yeux et continua :

— Aie bon espoir, ma fille, lui dit-elle doucement : tu le reverras, mon enfant, tu le reverras.

La marquise n'avait pas prévu l'effet de ces mots; il fut prodigieux. Se relevant avec une force qu'on n'aurait pas dû attendre d'un corps

épuisé par la fièvre, la jeune fille se remit sur son séant et regarda en face madame de Rochemarne comme pour s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'un songe. Un rayon de bonheur était descendu sur son visage ; ses membres étaient agités par un tremblement qui trahissait son émotion. A deux reprises, elle essaya de parler ; mais on eût dit que les paroles ne pouvaient se faire jour. Enfin la voix arriva jusqu'à ses lèvres frémissantes :

— Vrai ! ma mère, dit-elle, vrai !

Elle ne put pas aller plus loin ; son regard suppliant acheva la phrase ; aucune éloquence ne valait celle-là. Il fallait répondre sur-le-champ : la vie de cette enfant en dépendait. C'était un engagement solennel pris en face de la tombe ; quelles qu'en fussent les conséquences, une fois pris, il devenait sacré. La marquise n'hésita pas.

— Tu le reverras, ma fille, lui dit-elle ; c'est moi qui te le promets.

L'accent avait quelque chose de solennel qui donnait plus d'autorité aux paroles. Aussi Gabrielle en comprit-elle la portée.

— Merci, ma mère, répondit-elle ; quel bien vous me faites ! Si je survis, c'est vous qui me sauvez.

Cette nuit fut décisive : dès le lendemain la fièvre céda et il n'y eut plus à combattre que l'état d'épuisement causé par cette longue crise. Ce fut pourtant une période rude à traverser. Des ménagements étaient encore nécessaires pour compléter la guérison ; la marquise se vit obligée de revenir souvent sur la promesse qu'elle avait faite, et de brûler, pour ainsi dire, ses vaisseaux.

— Est-ce bien vrai, ma mère, que vous consentirez à ce qu'il vienne? disait Gabrielle avec instance.

Tous leurs entretiens roulaient là-dessus ; à chaque moment elle se rattachait à cette pensée avec l'obstination du malade. C'était enfoncer

un trait cruel dans le sein de la marquise. Elle avait pris un engagement sans bien se rendre compte de la manière dont elle pourrait le tenir. S'allier aux Vauxbelles était pour des Rochemarne une entreprise difficile et pleine de périls. Comment ferait-elle accepter cette recherche par la famille? De quels moyens userait-elle pour vaincre des préjugés qui avaient résisté à deux revolutions, et qui se maintenaient encore dans toute leur force. Aussi, quand Gabrielle redoublait ses instances, un sentiment d'amertume était-il près d'éclater chez la marquise. Elle se contenait pourtant, trop heureuse d'avoir sauvé sa fille à ce prix, et répondait avec sa douceur ordinaire :

— Oui, mon enfant, ne t'inquiète pas; il viendra, je te l'ai promis.

— Bonne mère, que de bonheur je vous dois! disait Gabrielle. Et quand viendra-t-il?

— Ne sois point si impatiente, répliquait la

marquise. Laisse faire ta mère ; nous arrangerons cela.

— Oui, oui, disait la jeune fille, arrangez, arrangez, maman ! Tout ce que vous faites est bien fait.

Ainsi se passaient ces caprices de malade, sans que la marquise sût à quoi se résoudre ni comment prendre un parti. Ce fut seulement lorsque la guérison parut complète que'lle s'ouvrit à sa fille au sujet des difficultés de l'exécution. Gabrielle avait autant de sens que de bonté ; son esprit était à la hauteur de son cœur. Elle comprit le danger qu'il y aurait à braver les colères de la famille, surtout dans la position où se trouvaient encore leurs intérêts. Renoncer à son amour était un sacrifice impossible. Gabrielle venait d'en faire l'épreuve et la marquise ne voulait pas la renouveler. Mais avec la force de volonté qu'elle apportait en toute chose, la jeune fille pouvait se résigner à ajourner des projets d'union jusqu'au moment

où ces difficultés de famille n'existeraient plus ou se seraient amoindries. Il ne s'agissait plus que d'obtenir de Célestin une patience et une persévérance égales. La marquise s'en ouvrit à lui ; il consentit à tout avec bonheur.

Dès ce moment commencèrent pour les deux fiancés ces relations mystérieuses qu'on a entrevues dans la première partie de cette histoire. Il fallait en dérober la connaissance aux désœuvrés de Saint-Sylvain et surtout éviter que le bruit n'en parvînt aux oreilles du général. Plus que jamais c'était devenu un homme intraitable. Loin de décroître avec les années, ses préjugés avaient empiré de manière à le rendre à peu près étranger à la génération présente. De temps en temps, il s'étonnait que sa nièce ne fût pas mariée et avait toujours sous la main quelque duc ou quelque comte sur le retour à qui il se proposait de l'unir. La marquise repoussait doucement ces ouvertures et se retranchait derrière les répugnances de sa fille.

Ce fut au milieu d'une pareille situation que s'écoulèrent plusieurs années. L'ambition vint à la traverse et offrit à Vauxbelles une diversion qui ne put qu'aider à sa constance. Quant à Gabrielle, son idéal lui suffisait et elle se laissait bercer dans les rêves de cet amour doux et pur comme celui des anges.

UN MESTRE DE CAMP DES CHEVAU-LÉGERS.

XX

Les détails qu'on vient de lire expliquent l'intérêt qu'attachait Vauxbelles à l'arrivée du général, et donnent un sens à l'exclamation qui lui échappa dans les salons de la sous-préfecture. La situation empirait d'heure en heure ; jamais tant de nuages n'avaient troublé l'horizon de ses amours. Pour les dérober si longtemps à des yeux indiscrets ou jaloux, il n'avait fallu rien moins qu'une prudence achevée, une sollicitude infinie, tant de son côté que de celui

de la marquise. Chacune de ses visites était calculée avec un soin tel que le hasard seul pouvait en trahir le mystère. Cependant, ces précautions n'avaient pas suffi ; ce secret, jusqu'alors impénétrable, transpirait dans Saint-Sylvain. Le bruit s'en répandait de salon en salon, de café en café, et la présence du général ajoutait à ces symptômes alarmants une gravité toute nouvelle.

La marquise comprit sur-le-champ qu'une aussi brusque apparition avait le caractère d'une menace. Il était rare que le vieux gentilhomme quittât ses terres, et quand, par hasard, il venait à La Chênaie, à peine y passait-il une couple d'heures. Cette fois, il fit les frais d'une installation complète, accepta l'aile du château réservée aux amis, et laissa accomplir sous ses yeux les petites réparations de mobilier que comporte un séjour de quelque durée. En même temps, il promenait sur tous les objets des regards défiants, et interrogeait les lieux comme

s'il eût voulu leur demander compte des faits dont ils avaient été témoins. La marquise supporta cette enquête domiciliaire avec un calme parfait ; elle ne s'en montra ni surprise ni offensée. Son âme était au-dessus du soupçon, sa vie au-dessus de la médisance. Sans trouble, sans effort, elle entra dans la pensée du général, et l'initia aux habitudes de son intérieur. La soirée s'écoula dans ces confidences.

Le lendemain, en se levant, le vieux gentilhomme semblait animé de dispositions moins hostiles. Le déjeuner avait été servi dans une petite orangerie qui faisait suite à la serre et où tout avait été combiné en vue d'une double destination. Les caisses, symétriquement distribuées, laissaient au centre un espace libre, occupé par une table en marbre blanc. Dans la belle saison et quand les odeurs exhalées par les orangers n'avaient pas trop d'énergie, c'est là que la famille prenait son repas du matin. On plaçait sur ce marbre de la crème, du café, du

thé, des assiettes de fruits et quelques pièces froides. Les dames de la maison suffisaient au service, et l'entretien y acquérait une liberté que contient toujours la présence des valets.

Ce fut dans cette pièce que le général rejoignit sa belle-sœur et sa nièce. En contemporain de Richelieu, il n'avait pas voulu laisser échapper cette occasion de paraître avec ses avantages. Son habit de chasse en drap vert était fixé par un ceinturon qui faisait valoir sa taille septuagénaire. Il était du nombre de ces vieillards dont la charpente ne subit point d'altération, et qui trouvent dans la maigreur un abri contre les modifications ordinaires de la structure. Droit, vert, sec, il se consumait sans se transformer : le travail des ans ne se manifestait chez lui que par une adhérence chaque jour plus étroite du tissu extérieur sur la partie osseuse et musculaire. Il s'opérait ainsi dans sa personne et de son vivant cette métamorphose qui amène les corps inanimés à une dessicca-

tion naturelle, et dont les sauvages des mers du Sud connaissent le procédé. Le visage même participait à ce changement d'état, et reproduisait assez bien les diverses phases que parcourt la pomme reinette pour atteindre à une maturité factice. Chaque jour il se réduisait en se contractant et menaçait de s'engloutir un jour sous une perruque rousse, mal attachée aux tempes. La vie n'était pas néanmoins absente de tout cela ; elle se manifestait tantôt par des gestes brusques et pétulants, tantôt dans les éclats d'une voix sonore, surtout par l'intermédiaire de deux yeux gris, vifs comme le salpêtre, et que surmontaient des sourcils rebelles et rudes comme les soies du sanglier.

Le général parut donc au déjeuner dans le plus grand complet, botté et éperonné, en homme qui ne veut pas être pris au dépourvu par les plaisirs d'un courre. Il baisa galamment la main de la marquise, embrassa sa nièce et se mit à table entre les deux femmes. Le repas

acheva de dissiper le brouillard qui, la veille, obscurcissait sa physionomie. De temps en temps il dirigeait bien vers Gabrielle deux petits yeux pleins de malice et pénétrants comme l'acier ; mais il suffisait d'un mot de la marquise pour détourner de dessus la jeune fille ce regard qui la troublait. Un appel aux souvenirs du passé, un retour vers des impressions de jeunesse, exerçaient sur le vieux gentilhomme un effet irrésistible et qui n'avait d'égal qu'une allusion directe ou indirecte au régime nouveau. Dans ce dernier cas, le général ne se possédait plus ; c'était approcher le feu d'une traînée de poudre. Aussi la marquise n'usait-elle de ce moyen qu'après avoir épuisé tous les autres. Vers la fin du déjeuner, il fallut pourtant y recourir. L'entretien en était venu à rouler sur les hommes de loi, et le vieux gentilhomme semblait s'être emparé de ce mot pour le répéter à satiété, en l'accompagnant d'épithètes peu flatteuses. En même temps il examinait Gabrielle comme pour lui

arracher son secret. Celle-ci allait se trahir, vaincue par cette torture. La marquise comprit qu'il était temps d'opérer une diversion.

— Mon frère, dit-elle, ne parlons pas si légèrement des hommes de robe : ils disposent des trônes. Ne sont-ils pas les fondateurs et les soutiens de celui-ci ?

Le général se retourna vers la marquise comme un sanglier blessé se retourne du côté de l'épieu. La manœuvre avait réussi ; Gabrielle était sauvée ; il ne s'agissait plus que de soutenir le choc et de prolonger le combat.

— Un trône ! répondit le vieux gentilhomme avec une vivacité mêlée de colère, vous appelez ceci un trône ! c'est y mettre de la générosité, ma sœur.

— Mais comment voulez-vous que je le nomme ? reprit la marquise, attisant le feu à dessein. Qui dit roi, dit trône : l'un ne va pas sans l'autre.

— Allez toujours, allez, s'écria le général,

dont les yeux semblaient lancer des éclairs. Voilà qui est digne d'une Rochemarne! Reconnaître cela pour un trône! Ah! vraiment!

— Mon Dieu, mon frère... dit la marquise, qui voulait aider encore à l'effet de sa diversion.

Le général ne lui laissa plus placer un mot: il était lancé; rien ne pouvait dès lors l'arrêter.

— Tenez, ma sœur, reprit-il, voulez-vous que je vous dise toute ma pensée? vous vous laissez peu à peu infatuer de ce régime-ci? Vous vous en défendriez en vain, ajouta-t-il pour répondre à un geste de la marquise; une Rochemarne n'a pas des faiblesses pareilles sans qu'il y ait une raison là-dessous. Ceci un trône! ah ça! comment parleraient donc des épiciers et des robins! Un trône! le mot est plaisant.

L'entretien avait pris le caractère d'un monologue et d'une remontrance: c'est ce qu'avait voulu la marquise; elle était prête à subir

les résultats de sa combinaison. Le général continua.

— Ce n'est pas d'hier, ma sœur, que les cadets des Rochemarne se sont vus contraints de faire la leçon à leurs aînés. Vous avez un faible pour les nouveautés, vous allez vers les parvenus; je reconnais là les principes de mon frère, feu le marquis. Je m'en suis ouvert dans le temps avec Malouet, le ministre de la marine: il trouvait, comme moi, que le marquis accordait trop aux idées du jour. Figurez-vous, ma sœur, que lorsqu'arriva en France ce paysan mal dégrossi que l'on nommait Franklin, le marquis fut l'un des premiers à l'aller visiter, et qu'au moment de la guerre de l'indépendance, il alla en Amérique combattre du côté des insurgents. Un Rochemarne tirer l'épée pour une république : on n'a pas d'idée de ça! Jamais le marquis ne s'est relevé de cette faute; ni Coblentz ni Quiberon n'ont suffi à l'effacer : c'était l'avis de Malouet et c'est aussi le mien.

Vous êtes sa femme par ce côté, ma sœur.

— De grâce, mon frère, dit la marquise en essayant de placer quelques mots, un peu de ménagement !

— Non, marquise, reprit le général d'un ton plus sévère ; ce sont les concessions qui ont perdu la noblesse ; c'est à la suite de concessions que Louis XVI est monté sur l'échafaud. Les chênes sont des chênes, et les roseaux sont des roseaux ; il faut que chacun garde ses distances. Les grands doivent parler le langage des grands, les petits le langage des petits. Hors de là, il n'y a que confusion, et la société n'a plus de base. Reconnaître ceci pour un trône, c'est lui accorder de la consistance, songez-y.

— Eh bien ! mon frère, dit la marquise en passant condamnation, j'avoue mes torts : ce n'est point un trône. Avouez, de votre côté, que, trône ou non, la chose dure.

— Bah ! vingt-quatre heures encore, répliqua vivement le général ; vingt-quatre heures

tout au plus. Attendez seulement à demain.

— Ce demain, mon frère, est long à venir, reprit la marquise, cédant au désir de prendre une petite revanche ; voici bientôt quatorze ans que vous nous le promettez.

Ces paroles dépassaient le but ; elles avaient quelque chose de direct qui devait blesser le vieux gentilhomme. Comme tous les esprits convaincus, il avait des illusions sincères ; il croyait fermement à la chute imminente d'un régime qu'il détestait. Quand il ne lui accordait que vingt-quatre heures de durée, c'était son désir qu'il écoutait plutôt que son jugement ; mais ce désir était si ardent, il occupait une telle place dans sa vie, que toutes ses facultes s'absorbaient et s'anéantissaient dans celle-là. Telle est la puissance d'une idée fixe, qu'elle abolit les autres et ne laisse pas à la raison la liberté de s'exercer en dehors d'un cercle défini. Les opinions qui se rattachent au passé ont surtout à souffrir de cette lutte douloureuse, pleine de mécomptes

et de démentis. C'est de l'agitation sur place, comme celle de l'écureuil qui tourne avec sa prison. Le cœur y saigne sans profit et y nourrit des colères sans issue.

La marquise venait donc d'atteindre son beau-frère dans un point très vulnérable ; elle s'en aperçut et voulut réparer ce tort. Il était trop tard ; le coup avait porté jusqu'au vif. Le général lança à sa belle-sœur un regard courroucé, se leva et se mit à parcourir l'orangerie en homme qni se recueille pour mieux assurer sa vengeance. Ses mouvements étaient si brusques et le silence si grand, que l'on pouvait entendre le jeu des articulations : c'était un son sec, cassant, semblable à celui que produirait un squelette. La rancune donnait au vieillard toute la vigueur de la jeunesse; il se tenait droit comme à vingt ans, et s'arrêtait de temps à autre pour prendre une pose où régnait une majesté un peu affectée. La marquise pressentait l'orage et l'attendait avec son sang-froid ordinaire : il n'é-

clata pas sur-le-champ. Le général parvint à se contenir ; il se rassit et reprit l'entretien. Seulement, les rôles avaient changé ; c'était lui maintenant qui faisait de la diplomatie.

— Vous avez raison, dit-il en se tournant du côté de la marquise, je me suis trompé, et bien d'autres se sont trompés avec moi. Ce régime dure au point de nous déconcerter tous. Mais savez-vous pourquoi, ma sœur?

L'interpellation était formelle ; impossible de s'y dérober. Madame de Rochemarne cherchait vainement où ceci pouvait aboutir, et dans le doute elle garda la défensive.

— Non, mon frère, dit-elle avec assurance.

— C'est bien simple pourtant, répondit le vieux gentilhomme, ce régime dure parce qu'il s'appuie sur des robins.

En prononçant ce dernier mot, le général eut soin de l'accentuer d'une manière caractéristique. Sa lèvre avait une expression hautaine et dédaigneuse, son geste respirait le mépris. Le

sang des Rochemarne se retrouvait : c'était le haut baron traitant de maître à vassal. Gabrielle se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme ; la marquise même ne put se défendre d'un peu d'émotion. On ne pouvait s'y tromper, le vieillard revenait à son attaque, et cette fois il ne devait plus s'en laisser distraire. Madame de Rochemarne gardait le silence ; il continua :

— Des robins ! marquise, vous ne sauriez croire quelle race cela est. Qui voulez-vous qui leur résiste ? Ils ont la force des taupes. Pendant que nous autres gens de naissance combattions en plein soleil, ils ne songeaient, eux, qu'à une chose, à miner le terrain sous nos pieds ! C'est ainsi qu'ils ont creusé un abîme sous la monarchie et l'ont égorgée dans un trou ! Les robins ! ne me parlez pas de cette engeance !

Le général arrivait peu à peu au dernier degré de la colère ; son poing menaçait le ciel, ses yeux s'injectaient de sang, il frappait du pied la terre, comme un coursier qui appelle le combat.

Les deux femmes, de leur côté, étaient en proie à un malaise indicible. Gabrielle pâlissait et rougissait vingt fois dans la même minute, et la marquise observait avec terreur l'impression que ces cruelles paroles faisaient sur sa fille. Il y avait, dans l'attitude du vieux gentilhomme, dans ses discours, dans ses gestes, une intention blessante qui allait jusqu'à l'insulte. C'était la guerre, et cette guerre prenait, dès le début, des formes acerbes. De deux choses l'une, il fallait ou demander grâce ou accepter le combat. Avant de se décider pour ce dernier parti, la marquise voulut pénétrer toute la pensée de son beau-frère :

— Pourquoi ce bruit? lui dit-elle. Sont-ce là des choses qui regardent les femmes? Que nous importe après tout?

— Il importe toujours de savoir où sont nos ennemis, marquise, répondit le général avec quelque dureté. Vous ne voudriez pas défendre des robins, à ce que je pense.

Son regard se promenait en même temps de la mère à la fille, comme pour leur jeter un défi. Gabrielle se sentait défaillir, tandis que la marquise se défendait mal du courroux qui la gagnait.

— Nous ne défendons ni n'attaquons personne, général, répondit-elle d'une voix calme et ferme.

— Des robins ! ajouta le vieillard, en cherchant à élever son mépris à sa plus haute expression.

— Encore ! dit la marquise.

— Des hommes sans foi, sans honneur, reprit le vieux gentilhomme d'un ton exaspéré, une caste de.....

Il ne put achever ; la marquise s'élança vers lui, et lui prit vivement le bras. Gabrielle, vaincue par cette scène, allait perdre connaissance. Chacune des insultes du général la touchait comme une blessure personnelle. Elle y voyait un obstacle nouveau à ses vœux secrets,

et comme un abîme qui se creusait de plus en plus entre elle et Célestin. Encore quelques minutes d'une pareille épreuve, et le cœur lui manquait pour la supporter. C'est ce qu'avait compris la marquise ; elle ne voulut pas laisser Gabrielle plus long-temps en proie à cette souffrance :

— Monsieur, dit-elle au général, arrêtez-vous donc. Vous ne voyez pas que vous tuez ma fille.

Le vieux gentilhomme se retourna vers sa belle-sœur, et du ton le plus fier qu'il pût prendre :

— Ah ! vous l'avouez ! s'écria-t-il. On ne m'avait donc pas trompé. Quelle honte !

— Monsieur, dit la marquise avec dignité.

Au lieu de lui répondre, le général tira de sa poche un papier qu'il tendit à la marquise en lui disant :

— Lisez, Madame,

Celle-ci le parcourut ; c'était une lettre sans

signature ; elle expliquait tout, l'arrivée du général, ses soupçons, ses violences même. On y lisait :

« Monsieur le général Rochemarne est in-
« vité à exercer sur le château de La Chênaie
« une surveillance devenue urgente. Il s'y passe
« des choses sur lesquelles un homme qui tient
« à l'honneur de son nom devrait avoir l'œil
« ouvert. Plus d'une fois on a vu, vers minuit,
« M. Célestin Vauxbelles, député de cet arron-
« dissement, s'acheminer vers La Chênaie et y
« être mystérieusement introduit. Il est impos-
« sible que le général Rochemarne tolère plus
« longtemps des relations qui commencent à
« s'ébruiter et défraient les conversations des
« oisifs de Saint-Sylvain.

« *Un ami qui ne veut pas se faire connaître.* »

La marquise, après avoir lu cette dénonciation, affecta un calme qui n'était pas dans son cœur, et, rendant au général l'écrit anonyme :

— Eh bien ! dit-elle.

Le vieux gentilhomme s'attendait à des larmes. Cette contenance assurée le déconcerta.

— Eh bien, Madame ? répondit-il.

— Si cela était, ajouta-t-elle avec un accent résolu.

— Si cela était ? répliqua le vieillard avec impétuosité. Voilà des paroles étranges ! Si cela était, Madame, ajouta-t-il d'un ton furieux, je mettrais de mes mains le feu à La Chênaie, dussé-je y périr avec le dernier des miens !

UN COMPLOT.

XXI

Quittons un instant La Chênaie, et voyons ce qui se passe à Saint-Sylvain, dans ce corps de logis isolé qui forme une dépendance de la maison des Graindorge. C'est là qu'Evariste a établi son domicile. D'une ancienne grange, cachée au fond du jardin, il a su tirer pour son usage, et à peu de frais, une habitation commode, élégante, discrète surtout. Son écurie en occupe le rez-de-chaussée, son appartement le premier étage : dans l'attique on a ménagé

quelques mansardes. Ainsi, Evariste peut concilier la vie de famille et l'indépendance du célibataire. Quand il le désire, il est seul au milieu des siens ; rien ne le gêne, rien ne le trouble. Par une allée couverte, il communique avec l'habitation paternelle, mais son logement particulier a une issue sur une ruelle peu fréquentée.

L'appartement d'Evariste se ressent des goûts du maître ; des panoplies s'y développent sur tous les murs et y alternent avec des rateliers de pipes. Le désordre, un beau désordre, y règne sans partage ; si ce n'est un effet de l'art, à coup sûr c'est un souvenir de la vie d'étudiant. Il serait difficile de trouver dans la zône entière du quartier latin, une plus belle collection de casquettes, un assortiment plus complet de pistolets sans chiens, de cravaches effilochées. Le vestiaire même respire un sentiment de fantaisie étranger aux mœurs de Saint-Sylvain : ces pantalons à larges plis, ces gilets

à couleurs tranchantes, ces habits d'un évasement fabuleux procèdent en ligne directe de la Chaumière et semblent étonnés de se trouver si loin de leur théâtre familier. Il n'est pas jusqu'aux meubles qui n'aient ce caractère, et l'on chercherait vainement dans tout le ressort un autre divan que celui où repose Evariste, engagé depuis quelques minutes dans un entretien animé avec son confident ordinaire, Jules Rieussec.

— Oui, mon fils, disait gravement Graindorge, je l'ai décidé ainsi ; tiens-toi prêt, c'est pour ce soir.

Au lieu de répondre à une invitation si formelle, l'ami du prince faisait porter à Ariel la peine de son embarras. Il inquiétait l'animal de mille manières, le retenait de force sur ses genoux, lui roulait l'oreille entre ses doigts, enfin le torturait au point de lui arracher des cris plaintifs.

— Laisse ce chien, lui dit avec humeur Evariste, et écoute-moi.

En même temps, il poussa rudement Ariel, et le jeta à bas du divan. La pauvre bête, ne comprenant rien à ces brutalités, alla se pelotonner dans un coin.

— Tu l'as entendu, poursuivit Evariste, c'est pour ce soir, mon fils. Fais tes dispositions.

Quelque désir qu'eût le jeune homme d'échapper à cet interrogatoire, il fallut pourtant s'exécuter.

— Ce n'était donc pas une plaisanterie? répliqua-t-il? Tu persistes dans ta résolution?

Evariste chargea pour la quatrième fois une énorme pipe dont la noix représentait le buste de Napoléon, coiffé du petit chapeau. Cette opération exécutée avec conscience, l'absorba pendant quelques secondes : il mesurait le tabac d'une manière méthodique, tantôt en le bourrant avec soin, tantôt en lui laissant du

jeu, comme un homme qui connaît à fond le mécanisme de l'instrument èt qui procède par principes. Ce travail était complet quand il répondit :

— Mon fils, il faut vous défendre des excès de zèle. Je vous ai permis d'être un autre moi-même, contentez-vous de cette position ; elle est assez brillante. Quant à épiloguer sur ce que je fais, quant à scruter les motifs qui me déterminent, privez-vous-en, si vous voulez conserver mes bonnes grâces. Je n'aime ni les interprétations ni les conseils.

Ces paroles étaient dites avec sévérité, presque avec sécheresse. Jamais Rieussec n'avait reçu une telle leçon. C'est qu'Evariste voulait faire un exemple. Il devinait les révoltes secrètes de son confident et cherchait à les prévenir par un coup d'éclat. Graindorge connaissait Rieussec ; il savait jusqu'à quel point il pouvait lui faire sentir le frein. Il l'avait pris jeune, à l'âge où le caractère est souple encore ;

il l'avait dressé à une obéissance et à une admiration sans bornes. Si le rôle avait des charges, il avait aussi des avantages. Jules était le premier après Evariste, l'ombre du grand homme, et il avait joui des honneurs attachés à ce titre; de là une sorte d'adoucissement à sa chaîne. S'il pliait d'un côté, il se redressait de l'autre. Evariste avait calculé tout cela, et, au moment de mettre le zèle du jeune homme à l'épreuve, il tint à ne laisser aucune équivoque sur le service qu'il attendait de lui. Plus l'entreprise était audacieuse, plus il était urgent de s'assurer du dévoùment des auxiliaires. De là ces paroles impérieuses et ce ton empreint de despotisme.

Rieussec se sentit blessé, mais il comprit en même temps qu'il n'avait le choix qu'entre une soumission ou une rupture, il plia. Evariste ne s'était pas trompé dans ses calculs.

— A la bonne heure, répliqua l'ami du

prince; tu dis que tu persistes; il n'y a plus d'objection à faire. J'écoute.

Notre héros savait donner à sa parole la vertu de la lance d'Achille : il venait de blesser, il s'empressa de guérir. Après avoir dégagé la noix de sa pipe des cendres qui en obstruaient le sommet, il tendit la main à son confident.

— Touches là, dit-il; je n'attendais pas moins de toi; tu es le plus grand cœur que j'aie rencontré. Maintenant, écoute-moi.

On le devine, il s'agissait encore de l'acte de violence à l'aide duquel Evariste espérait amener les Rochemarne à une réparation devenue nécessaire. De semblables prouesses s'accordaient bien avec le caractère et les habitudes du beau Graindorge. Il était de ces hommes qu'aveuglent des succès faciles, et qui attribuent à leur personne un effet irrésistible. Le voir et l'adorer lui semblaient deux mots corrélatifs et inséparables. Gabrielle ne

pouvait pas plus qu'une autre se dérober à cette loi, et il suffisait du moindre évènement pour faire éclater une passion qui n'avait pas la conscience d'elle-même et qui s'ignorait. Quoi de plus naturel qu'une jeune fille, élevée dans la solitude, s'éprît d'un brillant cavalier, surtout si celui-ci entrait en matière à la façon des héros de romans, et la traitait comme une Bianca Capello ! Ainsi pensait Evariste avec l'immense aplomb que la nature lui avait départi.

Quant au choix des moyens, il nourrissait à cet égard peu de scrupules. Cette race d'hommes, que l'on nomme vulgairement des *bons enfants,* excède volontiers la mesure des licences permises. Il en est même qui vont, de propos délibéré, jusqu'à des roueries très voisines de la scélératesse. L'honneur des femmes, le repos des familles, tout leur est un jeu, une occasion de se distraire. Ce sont autant de manières de passer le temps, de descendre, comme

ils disent, le fleuve de la vie. Ne leur demandez pas de réfléchir sur les conséquences de ces actes, de songer aux âmes qu'ils perdent, aux époux qu'ils déshonorent, aux jeunes filles qu'ils vouent à la débauche. Que leur importe tout cela ? Est-ce à eux d'en avoir souci ? La vie est courte, il faut la passer le plus gaîment possible. Malheur à qui se trouve dans leur sillon !

Evariste était un de ces bons enfants : il avait semé son chemin de victimes et s'y était exercé la main. Il considérait la séduction comme un combat, et l'envisageait en soldat qui a fait la guerre. Les morts et les blessés laissés sur le champ de bataille n'avaient plus la puissance de l'émouvoir ; c'est à ce prix, pensait-il, que l'on poursuit un système de conquête. Aussi, dans ses projets contre les Rochemarne, ne se trouvait-il retenu par aucune des considérations qui peuvent agir sur des cœurs délicats. La violence était dans ses instincts ; elle passa bientôt dans ses calculs. La pensée d'arriver à une

position élevée par une grande alliance exerçait chaque jour plus de ravages chez lui. Il voulait, pour parler son langage, faire une fin, et quelle fin plus belle ? A diverses fois, il avait jeté les yeux sur les familles du canton ; il n'y avait rien trouvé qui fût digne de lui. Les Rochemarne seuls semblaient être à la hauteur de ses vœux, de son ambition, de son orgueil ; à tout prix, il fallait arriver jusqu'aux Rochemarne. Comment ? peu importe, pourvu qu'il y arrivât.

Ce fut sous l'empire de cette préoccupation qu'il acheva sa confidence et livra son dernier mot à Jules Rieussec.

— Mon fils, lui dit-il, il n'y a pas deux manières de nous tirer de là. Tu me connais : tu sais que j'aime mieux employer le miel que le vinaigre. Eh bien ! tout pesé, tout réfléchi, il n'y a de bons que les grands moyens. Il faut enlever.

— Enlever ! répondit Rieussec avec un sentiment douloureux. Enlever !

L'ami du prince n'osa pas faire sentir sa désapprobation autrement que par l'inflexion de la voix. Evariste n'en tint pas compte, chargea et alluma sa cinquième pipe ; puis continua sur un ton qui inclinait à la mélancolie :

— Oui, mon fils, enlever ! J'eusse préféré la fascination directe, le magnétisme du regard, et mille autres procédés qui m'ont souvent réussi. Impossible ! les distances s'y opposent ! La jeune fille est gardée à La Chênaie comme dans un couvent ! Tu comprends, mon petit, que, si j'avais eu la facilité de la voir et de lui parler, les choses auraient marché toutes seules, et tu ne serais pas aujourd'hui embarqué dans une affaire délicate. Quand le gibier passe à portée, mon fils, tu sais qu'il est bien compromis ; mais ici c'est à toute portée. J'ai dit un cloître tout-à-l'heure, en parlant de La Chênaie, j'aurais dû dire un sérail ! Des grilles, des

verroux sur tous les points, et pour serviteurs des muets ! C'est à en devenir fou. Conclusion, mon petit, il faut enlever !

— Eh bien ! enlevons ! répliqua Jules Rieussec, désormais réduit à un assentiment silencieux ou laconique.

Evariste se livra à une nouvelle pause, afin de rendre à sa pipe une activité que ce discours venait de compromettre. Quand il la vit de nouveau en état, il reprit :

— Il faut enlever, c'est notre refrain; mon fils; et comme je te le disais, il y a un moment, c'est ce soir que nous enlevons.

— Ce soir ! répliqua Jules Rieussec, du ton d'un condamné qui implore quelques instants de répit.

— Ce soir, dit Evariste avec un sang-froid inexorable.

— Et les moyens ? ajouta le jeune homme.

— Tout est prêt, dit Evariste.

— Et les obstacles ! poursuivit Jules, chassé de position en position.

— Il n'y en aura point, dit froidement Evariste ; tout est prévu. Voici mon programme, mon fils, et je te prie de croire qu'il n'a rien de commun avec celui de l'Hôtel-de-Ville.

Cette assurance dominait Jules Rieussec et lui imposait. Il ne se sentit pas la force d'élever une seule objection, et Graindorge put dérouler son plan tout en ménageant le régime de sa pipe :

— Mon fils, ajouta-t-il, apprends d'abord que chaque soir, après le dîner, mademoiselle de Rochemarne va égarer dans le parc ses rêveries solitaires. C'est une créature romanesque, je m'y connais ; elle sera folle de moi, qui suis romanesque comme un pot à bière. Je t'en donnerai le spectacle, mon petit ; la vue n'en coûte rien. La jeune fille erre donc tous les soirs dans le parc, circonstance peu atténuante. Très bien ; elle est dans son droit. Quant à

nous, voici le nôtre. Cette adorable enfant est victime d'une surveillance qui l'obsède ; nous arrivons en libérateurs. Si elle crie, c'est la part du préjugé ; nous passons outre. Nous l'enlevons dans nos bras, nous la portons dans une voiture de voyage ; et, après quelques tours de roue, elle nous vote des remerciements. La belle respire, et nous nous posons en paladins. Voilà un programme un peu soigné, je m'en flatte. Qu'en dis-tu, mon fils ?

— Oui, répondit Jules Rieussec ; mais comment pénétrer dans le parc ? n'est-il pas clos ?

— Enfant, dit Evariste avec ce ton de superbe confiance qui jamais ne l'abandonnait, on voit que tu n'as pas beaucoup de ces campagnes dans ta vie ! Laisse donc faire un vieux routier ; il n'y manquera rien. Y a-t-il quelque chose d'impossible aux Graindorge ?

— Sans doute, répondit Jules, tout en laissant percer un peu d'incrédulité.

— Mon fils, poursuivit Evariste, je vois que

vous doutez du génie de vos maîtres, c'est un affront qu'ils ne méritent pas.

— Non, non, dit Rieussec.

— Je tiens à faire disparaître jusqu'à l'ombre du doute, reprit Evariste, et à rendre la chose claire comme le gaz sidéral. Tu te souviens, mon fils, du saut de loup situé dans l'un des angles du parc. Le fossé est large, mais les jambes sont bonnes, ajouta Graindorge, en caressant les siennes avec un certain contentement.

— J'y suis maintenant, répliqua Rieussec, plus peiné que satisfait de voir disparaître ce dernier obstacle.

— Eh bien! mon petit, tel est le rôle des paladins, des chevaliers de la Table-Ronde. Je franchis le fossé, et me voilà dans le parc. Gérenflot a déjà porté sur les lieux quatre planches de chêne, à l'aide desquelles nous improvisons un pont-volant pour y faire passer notre capture. La voiture est à quatre pas, et si quelques cris percent les profondeurs du parc, nous

sommes déjà bien loin avant qu'on ait pu venir au secours de la belle fugitive. Gérenflot et toi vous me faites vos adieux ; je m'y montre sensible en vous prodiguant mes bénédictions, et je pars au plus grand trot de mon cheval. La famille jette d'abord feu et flamme ; on se fâche, on parle d'un procès criminel ; mais des amis communs s'en mêlent, on arrange les choses, et nous allons à l'autel avec le jabot de dentelle et le bouquet d'oranger. Pas plus malin que cela, mon petit, pas plus malin. Voulez-vous arriver sûrement à un mariage? enlevez, enlevez; les exemples pullulent. Une fois enrôlé dans le grand régiment, je me range, je prends du ventre, et je te proclame mon successeur. Tu as vu le commencement et tu vois la fin. Saint-Sylvain t'appartient, et moi je me lance dans la très haute diplomatie. Il me semble que j'y suis déjà.

Pendant ce flux de paroles, Jules Rieussec n'avait pas trouvé le temps de placer un mot,

et ce silence allait avec sa disposition d'esprit. Son rôle en ceci était celui d'une résignation passive ; il obéissait faute de se sentir assez de courage pour rompre le joug qui pesait sur lui. Le dévoûment de Gérenflot était encore plus entier ; de sorte que Graindorge pouvait compter sur deux auxiliaires résolus. Cependant il était essentiel qu'ils prissent l'un et l'autre une exacte connaissance des lieux. Quelques heures allaient s'écouler avant que le projet fût mis à exécution ; Evariste résolut de les mettre à profit.

— Jules, dit-il à son confident.

— Evariste. répliqua celui-ci.

— J'ai peur, ajouta Graindorge, que Gérenflot ne s'oriente pas bien autour de La Chênaie. Tu devrais y aller avec lui. Ma présence sur les lieux, en plein jour, serait une faute. On se défie de moi, Célestin surtout. Toi, tu n'inquiètes personne. Retournes-y, et observe

l'état de la place. Tu m'en rendras compte au retour.

— Volontiers, dit le jeune homme, heureux de se retrouver seul pour réfléchir à sa singulière position.

— Surtout n'y va point à cheval, ajouta le beau Graindorge. On a quelques pieds de plus quand on est monté ; on est vu de loin ; c'est un mauvais moyen de reconnaissance. Il y a longtemps que je l'ai éprouvé. Tu iras à pied, n'est-ce pas ?

— J'irai à pied, dit le docile Rieussec.

— Tu surveilleras Gérenflot, continua Evariste, il est si simple que je m'en défie.

— Je surveillerai Gérenflot, répondit le confident du prince avec une complaisance exemplaire.

— Eh bien ! mon fils, vas, dit Evariste avec un accent de protection, et songe qu'il faut que nous partions d'ici à six heures précises.

— J'y songerai, dit Jules.

Il prit congé, et sortit de chez Graindorge par la ruelle, pour aller rejoindre Gérenflot dans son établissement.

Après l'avoir conduit jusqu'au seuil de la maison, Evariste reprit sa place sur le divan et alluma sa sixième pipe. Il éprouvait un charme infini à suivre son aventure romanesque au travers des spirales de fumée qui inondaient l'appartement. Le temps s'écoula ainsi de méditation en méditation et de pipe en pipe. La journée était déjà avancée quand il entendit dans la ruelle des pas familiers, et peu d'instants après la porte retentit d'un coup sec qui lui annonçait une visite.

Cette visite l'étonnait et l'inquiétait; il ne pouvait s'y tromper, c'était Gervaise. Qui l'amenait chez lui à une heure où elle n'y venait jamais, et dans un moment où elle n'y était point attendue?

GERVAISE.

XXII

Evariste avait à peine eu le temps de se reconnaître que Gervaise se trouvait près de lui. Il était évident qu'elle n'ignorait rien des habitudes du local et y avait ses libres entrées. Son air était sombre, son geste brusque ; elle marcha avec résolution vers le divan où reposait Graindorge. Celui-ci comprit qu'il y avait un orage là-dessous et devina de quel point de l'horizon cet orage était parti.

— Gérenflot, Gérenflot, dit-il en lui-même, voilà de tes coups ! Parions que tu as parlé.

Cette réflexion, rapide comme l'éclair, suffit pour dessiner les rôles. Évariste allait être attaqué ; il garda la défensive et se contenta de dire sans quitter son siége :

— Ah ! c'est toi, petite ! sois la bienvenue.

— Vous ne m'attendiez pas ! répondit brusquement Gervaise.

— Raison de plus pour ne point se montrer ingrat, dit Evariste d'une façon galante. Une surprise ! C'est bien aimable à toi, ma petite. Viens que je t'en remercie.

En même temps, il chercha à l'attirer vers lui ; mais si le pacha se montrait pressant, l'odalisque n'était point résignée. Au lieu d'obéir à l'invitation, Gervaise persistait à rester debout et son regard, loin de s'adoucir, se chargeait de plus en plus de nuages. La chose en vint au point qu'Évariste ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— Encore ta physionomie à bourrasque, lui

dit-il? Qu'est-ce, mon enfant, et d'où vient que le baromètre est à la tempête?

— Faut-il vous le dire? répondit Gervaise avec une colère contenue. Ne le devinez-vous pas?

— Mais non, je t'assure, répliqua Evariste déguisant mal la contrariété qu'il éprouvait.

— Vous mentez! s'écria Gervaise avec impétuosité.

— Allons! déjà des gros mots! dit l'aigle de Saint-Sylvain. Quelle femme! Quel salpêtre!

— Vous mentez! répéta Gervaise.

— Encore, dit Graindorge en riant; le démenti y est; il n'y a plus qu'à se couper la gorge. Mais explique-toi donc, petite!

La vivacité de l'entretien n'avait rien changé à l'attitude respective des personnages. Notre héros restait accoudé sur son divan dans la pose indolente d'un fils de Mahomet, tandis que Gervaise, toujours debout, le tenait en

arrêt sous son regard, et semblait décidée à ne pas lui accorder une minute de répit.

— Monsieur Évariste, dit-elle avec plus de calme, je vous ai déclaré, il n'y a pas longtemps de cela, que vous ne toucheriez pas impunément à la Chênaie. Je tiens ma parole.

— Et qui songe à La Chênaie? répliqua Graindorge en cherchant à écarter une idée importune.

— Vous, dit Gervaise.

— Moi! Quelle folie! dit notre héros.

— Vous y allez ce soir, ajouta Gervaise.

— Ce soir? dit Graindorge avec un accent qui trahissait son embarras.

— A sept heures, poursuivit Gervaise donnant à l'accusation une précision implacable.

— Gérenflot a parlé! s'écria notre héros dans un moment de dépit dont il ne put se défendre. On n'est pas plus mouton que cet homme. J'en sais qui tondent l'herbe du pré

et qui en sont moins dignes que lui! O Gérenflot! Gérenflot, tu me le paieras!

C'était un aveu; Evariste voulut en vain le reprendre. Gervaise s'en arma contre lui, et il ne resta à notre héros pour tout bouclier qu'une ironie d'assez mauvais goût.

— Vous allez ce soir à la Chênaie, dit la jeune femme sans se laisser détourner de son but, et je sais ce que vous comptez y faire.

— Eh bien après? répondit Graindorge; serais-tu jalouse?

— Non, Monsieur; si je l'eusse été, vous m'auriez guérie depuis longtemps. Je suis reconnaissante, voilà tout. Vous savez que je suis née à La Chênaie.

— Bon s'écria Graindorge, nous voici au chapitre des explications. Juste comme dans les tragédies. Le héros amène un confident près de la rampe pour lui raconter ce que l'autre sait sur le bout du doigt :

Te souvient-il, Arcas, du jour triste et cruel...

— Monsieur, dit Gervaise avec impatience.

— Pourquoi aussi veux-tu me faire poser, répondit Graindorge? Comme si je ne savais pas que tu es née à la Chênaie.

— Ce que vous ignorez peut-être, poursuivit Gervaise avec sang-froid, c'est que ma famille doit tout aux Rochemarne. Si nous vivons, c'est grâce à leurs bienfaits ; sans eux, je serais vingt fois morte de faim, ma mère aussi. Tous mes parents sont à leur service ; la marquise les emploie dans ses terres ou dans sa maison. Moi, j'ai grandi sous leurs yeux ; enfant, je portais l'herbe à leurs vaches. On m'aimait au château ; mademoiselle Gabrielle m'a bien souvent donné de quoi me vêtir.

— Allons, petite, dit Graindorge en l'interrompant, voilà que tu fais de l'idylle. Voyons assez de sentiment ; je suis attendri.

— Et vous voulez, reprit Gervaise en élevant la voix, que je paie tout cela de la plus noire ingratitude; vous voulez que, connaissant vos

projets, je les laisse s'accomplir! Je vous le répète, Monsieur Évariste, je vous passerai tout, excepté La Chênaie.

— C'est-à-dire, ajouta notre héros, que tu mets l'univers entier aux pieds des Rochemarne! Comme si les Graindorge n'avaient rien fait pour toi.

— Oui, Monsieur Evariste, dit Gervaise, les Graindorge m'ont protégée et je leur en tiens compte. Quand j'entrai au moulin à l'âge de treize ans, votre père me traita avec égards, il faut lui rendre cette justice. Depuis lors, c'est vous qui m'avez prise sous votre protection, ajouta la jeune femme en rougissant. Vous vous êtes montré généreux, vous m'avez fait donner quelqu'éducation, vous m'avez élevée au-dessus du rang de villageoise. Ce sont là des bienfaits; j'en conviens; mais je les ai achetés assez cher pour qu'il ne vous reste plus grand chose à y prétendre.

Ces paroles, cet accent avaient quelque chose

d'amer et de profond qui glaça le sarcasme d'Evariste ; il garda le silence et Gervaise continua :

— Ainsi vous vous êtes payé, Monsieur Évariste, payé de vos mains ; nous sommes donc quittes. Mais, vis-à-vis des Rochemarne , c'est autre chose. Il me reste à leur prouver que je ne suis point une ingrate, et c'est ce que je fais aujourd'hui. Vous devinez maintenant pourquoi je suis venue.

En posant cet ultimatum, la jeune femme avait pris un air résolu auquel Evariste ne pouvait se méprendre. En diverses occasions, il s'était trouvé dans le cas de lutter contre des déterminations semblables, et toujours il avait été obligé de céder. Cette fois, la question devenait plus grave. Il ne s'agissait pas d'un caprice, d'une de ces concessions qui ne coûtent rien et sont presque sans conséquence. Il s'agissait de l'entreprise la plus ardue dans laquelle notre héros eût jamais été engagé, d'un rêve caressé

depuis longtemps et où l'ambition et la vanité occupaieut une place égale. Aussi, le combat devait-il arriver jusqu'au dernier degré de l'acharnement et de l'énergie. Des deux côtés on était décidé à ne pas reculer et à disputer le terrain pied à pied. Quand Gervaise parlait de sa reconnaissance et de ses devoirs vis-à-vis des Rochemarne, elle ne livrait qu'une partie de sa pensée. Ce qui l'animait surtout, c'était la haine de la femme que menace le délaissement, c'était la perspective de l'abandon. Bien des passions se trouvaient ainsi en présence et leur choc pouvait être terrible.

Évariste commençait à s'en convaincre. Un plan si bien mûri allait avorter par une circonstance futile; un grain de sable suffisait pour arrêter son entreprise. Quoiqu'il ne se départît pas de ces airs de souveraine ironie qui lui étaient habituels, un certain souci se peignait sur son visage. Le jour baissait; l'heure désignée pour l'expédition se rapprochait de

plus en plus. Dans quelques instants, Gérenflot et Rieussec allaient paraître, et il importait de se débarrasser de Gervaise. Graindorge fit un nouvel effort. La jeune femme était toujours debout devant lui ; il lui prit les deux mains, et de sa voix la plus persuasive :

— Mon enfant, lui dit-il, j'approuve les sentiments qui t'animent ; c'est beau, c'est très beau. Tu as accompli ton devoir ; rien n'est plus doux pour un cœur sensible. S'il faut y ajouter ma bénédiction, je l'y ajoute ; mais laisse-moi. Demain tu seras plus calme ; nous causerons de cela tout à l'aise.

Pour ajouter l'effet aux paroles, Évariste se leva comme s'il eût voulu reconduire Gervaise avec les honneurs qui lui étaient dus. Celle-ci ne s'ébranlait pas et restait en place, aussi immobile qu'un dieu Terme.

— Vous n'irez pas à La Chênaie alors ? dit-elle.

Evariste balbutia une réponse évasive ; mais

la jeune femme reprit avec un accent plus ferme :

— Vous n'irez pas à La Chênaie, n'est-ce-pas ?

— Mon Dieu, s'écria Graindorge impatienté, qui est-ce qui te parle de la Chênaie ? Ne peux-tu avoir que ce mot à la bouche ?

— C'est que vous n'y renoncez pas, Monsieur Evariste, répondit Gervaise.

— Après tout, dit notre héros, obéissant à une impression de colère, ai-je des comptes à te rendre ?

On eût dit que la jeune femme attendait ces paroles, car elle les releva à l'instant et les retourna contre son adversaire.

— Oui, Monsieur, dit-elle, vous avez des comptes à me rendre ; oui, nous avons à compter ensemble. Si vous avez perdu le souvenir du passé, j'aurai soin de vous rafraîchir la mémoire.

— Bien, dit Evariste, il est écrit que je ne

sortirai pas aujourd'hui des rôles de confident. Nous voici revenus au premier acte, au moment où les quinquets viennent de s'allumer.

Après plus de six mois, je te revois, Arbate.

Le ton de plaisanterie qu'affectait notre héros ne servait qu'à couvrir un malaise qui augmentait à chaque instant. Gervaise ne s'arrêta pas à ces saillies d'un goût équivoque; elle avait son but, et ne s'en laissait point détourner.

— Monsieur Evariste, dit-elle, vous oubliez ce qui me donne le droit de vous parler comme je vous parle ; il faut bien vous le rappeler. J'avais quatorze ans lorsque je vous vis pour la première fois ; j'étais pure alors ; c'est là sans doute ce qui me valut vos attentions. Si vous ne vous fussiez pas rencontré sur mon chemin, j'aurais épousé quelque villageois que j'aurais aimé sans rougir. Mais vous avez trouvé beau de séduire une enfant sans expérience, et quand je dis séduire, c'est d'un autre mot qu'il eût fallu se servir.

— A-t-on vu supplice pareil! s'écria Graindorge que cet entretien remplissait de trouble. Obliger un homme à entendre le récit de ses propres exploits. Ça n'est toléré que dans les tragédies, Gervaise!

— Vous en avais-je jamais fait le reproche, poursuivit la jeune femme! Avez-vous jusqu'ici entendu sortir une plainte de ma bouche? Il faut que la mesure ait été comblée pour que je parle. Oui, Monsieur Evariste, vous m'avez séduite lorsque j'entrais à peine dans ma quatorzième année, et comment? En abusant de mon sommeil. Aujourd'hui encore, lorsque je songe à cette triste nuit, je ne me rends pas bien compte des moyens que vous avez dû employer pour me mettre à votre merci, sans que je pusse opposer de résistance! Il y a là un mystère que je n'ai point cherché à pénétrer. A quoi bon? Le mal était fait, il était irréparable.

A ces détails, accablants pour lui, Evariste ne savait quelle contenance prendre. Il avait

beau affecter les airs d'un homme ennuyé ; un trouble vague s'y mêlait. Son rire même manquait de franchise. Il est vrai que Gervaise avait failli sans qu'elle eût la conscience de sa chute. Un narcotique l'avait livrée à Graindorge. A l'époque de l'année où le travail pressait, elle avait coutume de coucher au moulin ; le séducteur profita de cette circonstance. Dès lors la jeune fille ne s'appartint plus ; Evariste devint son maitre et la dirigea à son gré. Ajoutons, que, de toutes les femmes objets de ses poursuites, Gervaise fut la seule pour laquelle il éprouva un véritable attachement et qui exerça sur lui quelqu'empire. Etait-ce du remords ? Etait-ce de l'amour ? Y avait-il chez lui plus de crainte que de tendresse et ne la ménageait-il que par une sorte de calcul ? C'est ce qui reste enseveli dans les replis du cœur. Toujours est-il que les autres passions de notre héros n'eurent qu'une durée éphémère auprès de celle-là, et que Gervaise s'arrangea constamment de

manière à demeurer maîtresse du terrain.

Arrivée à ce point délicat, l'explication devait marcher avec rapidité vers un dénoûment. Gervaise n'avait plus rien à ménager ; elle continua.

— C'est ainsi, Monsieur Evariste, que je suis devenue votre esclave, et depuis lors n'ai-je pas obéi d'une manière assez aveugle? M'avez-vous trouvée rebelle un seul jour? Vous m'avez commandé de quitter les champs : j'ai obéi. Vous avez voulu que je fusse autre chose qu'une villageoise : ai-je assez fait d'efforts pour cela ? Vous m'avez ordonné d'épouser un brave garçon qui méritait une femme plus honnête, plus digne de lui : j'ai cédé, la mort dans l'âme. Et depuis, quand il a fallu le tromper, vous ai-je seulement dit à quel point ce rôle me pesait, et quels remords en étaient le fruit? Non, j'ai dévoré seule tous mes chagrins. Eh bien! aujourd'hui je demande, j'exige, ajouta Gervaise en élevant la voix, le prix de ces sacrifices! Il

ne sera pas dit que je me serai seule dévouée.

En parlant ainsi, la jeune femme en était arrivée à un haut degré d'exaltation et il était difficile à Graindorge de s'en tirer avec les ressources que lui fournissait un esprit enclin à l'ironie. Qu'il jouât ou nom le rôle d'un confident de la Comédie-Française, qu'il fut obligé de subir le récit de prouesses dont il n'ignorait aucun détail, ce n'était pas le point essentiel. Il s'agissait de savoir s'il pourrait se délivrer de cette femme et comment il s'en délivrerait. Dix minutes au plus le séparaient de l'heure fixée pour l'expédition amoureuse. Loin de l'avoir ébranlé dans ses projets, les plaintes de Gervaise n'avaient fait que l'y affermir. C'était là une chaîne qui devenait trop lourde, et qu'à tout prix il fallait rompre. A ce compte, aucun projet d'établissement n'eût été possible pour lui. En toute occasion Gervaise devait se retrouver comme menace et comme obstacle. Il était temps d'en finir.

Cependant la jeune femme ne quittait pas la place et semblait attendre une réponse définitive. L'œil fixé sur Graindorge, on eût dit qu'elle cherchait à pénétrer sa pensée dans les profondeurs où elle s'abritait :

— Eh bien ! dit-elle, que décidez-vous ?

Notre héros avait pris un parti ; il se leva, et, tout en faisant quelques préparatifs :

— Je pars, répliqua-t-il ; je te laisse le champ libre, puisque tu ne veux pas vider les lieux, c'est moi qui les vide.

Gervaise se tenait devant la porte avec l'immobilité d'une statue. Graindorge voulut en vain franchir l'obstacle ; elle résistait comme un bloc de marbre, il eut fallu employer la violence pour en venir à bout.

— Vous allez donc à La Chênaie, dit-elle en serrant les dents avec la convulsion de la colère.

— Je vais à La Chênaie ou ailleurs, peu importe, répondit Evariste. Laisse-moi sortir.

— Ah ! c'est ainsi que vous le prenez ! s'écria-t-elle en s'adossant à la porte ; et bien ! essayez.

Évariste était décidé à tout ; cependant il eût préféré n'employer que des moyens pacifiques. Il essaya de toucher Gervaise ; elle fut inébranlable. Six heures allaient sonner, et déjà on pouvait voir, des croisées de la maison , Rieussec et Gérenflot qui s'avançaient dans la ruelle. C'était un moment décisif. Usant de toute la vigueur de son poignet, Graindorge parvint à débusquer la jeune femme du poste où elle se maintenait avec tant d'opiniâtreté. La porte céda sous sa main, et il allait sortir quand Gervaise l'arrêta.

— Un mot, un seul mot, dit-elle.

— Quoi encore ? dit Évariste.

— Gérenflot est votre bras droit, s'écrie-t-elle. Il ne vous sert que parce qu'il ignore nos relations. Je vais tout lui dire ; nous verrons s'il se résignera encore à être votre instrument.

En achevant ces mots, elle marcha vers la porte avec un air de décision qui ne laissait point de doute sur son dessein. Evariste n'avait pas prévu ce contretemps : sans Gérenflot, l'expédition manquait; il fallait s'assurer sa coopération et déjouer le nouvel obstacle : le succès y était attaché. Une inspiration vint au secours de notre héros. Par un mouvement rapide comme la pensée, il repoussa Gervaise dans l'appartement et en ferma la porte sur elle.

— Au diable les femmes! dit-il en se dirigeant vers ses complices; il est dit que je les trouverai toujours sur mon chemin.

Gervaise poussa quelques cris; mais Evariste avait rejoint Gérenflot et Rieussec, et les entraînait déjà du côté de La Chênaie.

UN ENLÈVEMENT.

XXIII

Lorsque les trois conjurés arrivèrent devant le château des Rochemarne, le jour commençait à baisser et les objets, à chaque instant moins distincts, se ressentaient des dégradations successives de la lumière. Le vieux manoir ne présentait plus qu'une masse opaque dont les lignes flottaient dans un horizon brumeux, et, à mesure que l'ombre devenait plus épaisse, le profil des constructions tendait à se fondre dans un cadre ténébreux formé par le relief des mon-

tagnes et le sombre feuillage du parc. Les lois de la perspective semblaient troublées dans leur économie; les plans voisins fuyaient peu à peu sous une enveloppe vaporeuse; tandis que les plans éloignés se rapprochaient à vue d'œil, de manière à former une muraille haute et compacte.

Cette obscurité, lentement accrue favorisait les desseins d'Evariste et de ses auxiliaires. Ils purent ainsi gagner le théâtre de leurs opérations, sans être aperçus ni inquiétés, et y combiner les derniers moyens qui devaient assurer le succès de leur entreprise. Le poste d'observation était en face du saut de loup où nous avons vu le beau Graindorge exercer son talent en gymnastique et fournir à Rieussec un échantillon des dernières théories issues de cette science. Pour se ménager une vue du côté de la campagne, on avait sur ce point supprimé les haies et les obstacles qui partout ailleurs défendaient le parc contre les invasions extérieures. Un simple

fossé, garni d'un double revêtement, continuait le système de clôture sans nuire à la liberté de la perspective. Vis-à-vis du vulgaire c'était une garantie suffisante, mais en construisant cet ouvrage les Rochemarne n'avaient pas songé à l'avènement d'Evariste et au perfectionnement des muscles appliqué au culte de la vertu. Tant il est vrai que le génie moderne se plaît à accabler de démentis la sagesse de nos aïeux!

De ce point, le découvert était magnifique; l'œil planait sur le parc et en embrassait l'ensemble. Cinq grandes allées venaient y aboutir; c'était l'axe où se confondaient les rayons. La plus large de ces avenues conduisait au vieux château, les autres se prolongeaient dans des directions diverses et symétriques, en s'épanouissant comme les baleines d'un éventail. Des éclaircies avaient été ménagées çà et là, si bien que peu de mouvements échappaient à un œil curieux placé au centre de cet observatoire.

Le premier soin d'Evariste, rendu sur les

lieux fut d'assurer ses moyens de fuite. La voiture de voyage, attelée de deux vigoureux chevaux, fut cachée derrière un massif à portée du regard. Gérenflot pouvait la surveiller tout en demeurant à son poste. Les planches de chêne au moyen desquelles on devait improviser un pont furent amenées sur les bords du fossé et servirent de siége à Evariste et à ses amis. Ces préparatifs achevés, il ne restait plus qu'à attendre l'évènement. Les exécuteurs étaient prêts ; il ne manquait plus que la victime.

Cependant chacun de ces hommes apportait sur le terrain des dispositions différentes. Evariste avait toute la confiance et l'audace du général d'armée. Son instinct le portait vers les aventures ; il en aimait les chances, il en affrontait volontiers les périls. Aussi n'éprouvait-il d'autre émotion que celle de l'attente ; il craignait que le hasard ne s'en mêlât et ne lui ravît les honneurs d'une expédition si bien conçue. Son œil, plongeant dans les voûtes de verdure,

cherchait à distinguer au loin la robe blanche objet de cette savante stratégie. Avait-il cru entrevoir l'apparition souhaitée, à l'instant même, d'un geste impérieux il imposait silence à ses compagnons, et les forçait à prendre, le long des berges, une position horizontale, imitant en ceci la tactique du chasseur à l'approche du gibier. Evariste était donc un acteur sérieux, jouant son rôle en conscience et disposé à pousser les choses jusqu'au dénouement.

Il n'en était pas de même de Jules Rieussec : évidemment, il se trouvait là à son corps défendant. On ne pouvait mieux figurer ce personnage de comédie qu'anime une idée fixe, celle de s'en aller. Evariste l'avait poussé dans cette affaire comme on pousse un taureau aux combats du cirque, à force de coups d'aiguillon. Sans la crainte que lui inspirait son impérieux Mentor, sans cette fausse honte qui conduit tant de gens au mal, vingt fois il eût quitté la place. S'il y restait, c'était d'une façon passive, par un

dévoûment machinal et inerte. Dans son for intérieur, il faisait des vœux hostiles à l'expédition et trahissait par la pensée la cause à laquelle il avait voué son bras.

Quant à Gérenflot, il assistait à cette campagne avec le calme le plus philosophique. Dès que Graindorge avait commandé, toute réflexion devenait superflue. L'honneur de marcher sous ses ordres lui suffisait ; il ne voyait rien au-delà. Seulement, il avait quelque peine à contenir les intempérances habituelles de sa langue, et plus d'une fois, il se fit rappeler à l'ordre par le chef de l'expédition :

— Monsieur Jules, disait-il à demi-voix à Rieussec, ne croirait-on pas que nous sommes dans une salle de bal ?

— Dans une salle de bal ? répondait Rieussec, comment cela ?

— C'est tout simple, ajoutait Gérenflot, que faut-il pour un bal ? Des violons et des illuminations. Ayez des illuminations et des violons,

et vous aurez un bal. Qu'est-ce qu'il y avait de plus l'autre jour chez le sous-préfet?

— Eh bien! après? dit Rieussec, où vois-tu des violons?

— Si je ne les vois pas, je les entends, répliqua Gérenflot! Faudrait être sourd pour ne pas jouir de cette musique! Tenez, tenez!

En même temps, il imitait les grenouilles qui remplissaient le fossé de leurs coassements, et troublaient le silence de la nuit par un concert plus sonore qu'harmonieux :

— Voilà un orchestre, j'espère, ajouta philosophiquement Gérenflot, et qui se rafraîchit à peu de frais. Premier article du bal, la musique; deuxième article, les illuminations.

— Où les aperçois-tu? dit Rieussec.

— Où? répliqua Gérenflot; vous êtes donc aveugle à cette heure comme vous étiez sourd tantôt. Voyez donc! voyez donc!

Il lui montrait les lampyres qui garnissaient les bords du fossé, et les lucioles qui traçaient

dans l'air leur sillon éphémère. L'humidité avait attiré sur ce point un nombre infini de ces insectes, et ils y jetaient un tel éclat, que la berge en était comme illuminée.

— En voilà, des lampions ! ajouta triomphalement Gérenflot, et dont le suif n'est pas cher. Quant aux orgeats, vous avez l'air du soir, qui les remplace avantageusement. Bal complet comme je vous le disais.

Gérenflot aurait poussé plus loin son système d'analogie si la main d'Evariste ne se fût appesantie sur son épaule.

— Chut ! dit notre héros ; voici que ça chauffe ; attention ! Et toi, bavard, ajouta-t-il en s'adressant à l'époux de Gervaise, mets ta langue au croc, ou je te coule dans le fossé.

— C'est convenu, dit Gérenflot avec son stoïcisme ordinaire ; je n'aurais que ce que je mérite.

Jules Rieussec s'était mis sur son séant et cherchait à voir ce qui motivait cette alerte. Il n'aperçut qu'un rideau de verdure impénétra-

ble et immobile; son œil se fatigua vainement à en sonder les profondeurs.

— Qu'est-ce donc? qu'as-tu aperçu? demanda-t-il à Graindorge.

— Rien; mais l'heure approche, répondit celui-ci. Les lumières du château se sont déplacées; on sort de table; c'est l'instant décisif. Gérenflot, ajouta-t-il d'une voix de commandement, veille à l'allée de droite; toi, Rieussec, soigne l'allée de gauche; pour moi je me charge de la grande avenue: c'est par ce côté que doit venir la belle enfant. Voici dix jours consécutifs que j'observe sa manœuvre; elle n'y a pas manqué une seule fois. A huit heures, montre en main, elle arrive devant le fossé. Ainsi attention! et chacun à son poste!

A ces ordres, donnés avec une précision impérative, le plus grand silence s'établit. Gérenflot lui-même parvint à se vaincre et ne songea plus qu'à sa consigne. Il s'agissait de découvrir un point animé au milieu de ces masses immo-

biles. Tous les trois, l'œil fixe, l'oreille au guet, le cou tendu, gardèrent pendant vingt minutes une attitude que les héros de Cooper. Bas-de-cuir ou OEil-de-Faucon n'eussent point désavouée. C'était la dernière expression du recueillement et du silence. Il n'était pas de mouvement, pas de bruit d'insecte qui pût se dérober à une surveillance aussi assidue. On ne pouvait mériter le succès par plus d'efforts, ni l'acheter par une attention plus méritoire.

Cependant, lorsqu'une demi-heure se fut écoulée dans cet anéantissement, une réaction commença à se produire. Rieussec ressentait quelque lassitude dans la région cervicale, et Gérenflot comprenait, aux démangeaisons de sa langue, que cet état de choses ne se prolongerait pas sans inconvénient. Le silence devint moins profond, moins absolu ; un membre de la bande se moucha, un autre se permit d'éternuer. La nature reprenait ses droits ; Evariste lui-même éprouvait une souffrance morale.

C'était l'impatience de tenir sa proie, c'était la crainte de la voir s'échapper. A mesure que les heures fuyaient, il sentait le fiel arriver à son cœur, tandis que Rieussec respirait plus librement et adressait au ciel de secrètes actions de grâce. L'âme de Gérenflot était au-dessus de pareilles émotions, mais le silence pesait à l'un de ses organes essentiels.

Dans le plan d'Evariste, le fossé ne devait être franchi qu'au moment décisif et lorsque la proie serait à portée. Avant de violer les clôtures et de braver les foudres du code pénal, il fallait s'assurer de ne pas le faire en pure perte. C'était une pensée sage ; Evariste aurait dû s'y tenir. Le désappointement et la colère le poussèrent vers les moyens extrêmes. Réunissant Rieussec et Gérenflot dans une sorte de conseil de guerre :

— Mes amis, leur dit-il, la fatalité s'en mêle, rien ne paraît. Il y a là-dessous quelque chose d'incompréhensible ; il faut l'éclaircir.

— Si nous regagnions Saint-Sylvain? dit Jules, ramené vers ses inspirations de prudence.

— Y songes-tu, mon fils! répondit vivement Graindorge. Quitter la partie au moment où le sort peut encore se déclarer pour nous! Allons donc!

— C'est juste, dit Gérenflot, qui se rangeait toujours du côté d'Evariste.

— Il n'y a pas à balancer, poursuivit notre héros; un dernier effort peut tout rétablir. Vous allez m'attendre ici en continuant à veiller avec soin. Moi, je vais pousser une reconnaissance dans le parc. Il faut que j'aie le cœur net de cette affaire.

Evariste avait à peine achevé ces mots qu'il prit son élan, et à l'aide de la gymnastique appliquée à la morale, il se trouva de l'autre côté du fossé. Ce fut avec un certain orgueil qu'il foula le sol ennemi: cet orgueil ne lui fit pas oublier néanmoins les conseils de la prudence. Au lieu de suivre hardiment l'avenue, il s'enga-

gea derrière les charmilles, et ses deux compagnons le perdirent bientôt de vue. Gérenflot n'attendait que ce moment pour se remettre en haleine.

— Monsieur Jules, dit-il en poussant Rieussec du coude..

— Qu'y a-t-il, Gérenflot? répliqua celui-ci.

— Ce n'est guère gai, notre campagne, tout de même. On ne peut seulement placer un pauvre petit mot.

— Comme tu le dis, Gérenflot, c'est assez triste, répondit Rieussec avec un bâillement sonore.

— Si nous en sommes quittes pour des rhumes de cerveau, il y aura du bonheur. Avec ça que c'est une affaire manquée.

— Tout ce qu'il y a de plus manqué, dit Rieussec.

— On aura eu vent de la chose, ajouta Gérenflot. Nous en sommes pour nos frais. Sentez-vous quel humide dans l'air!

— Le fait est que je préférerais être ailleurs, dit Rieussec.

— La drogue est soignée ! Deux heures de planton, sans compter le courant. Un joli tête-à-tête avec des grenouilles, ajouta mélancoliquement Gérenflot !

— Et ton billard, lui dit Rieussec, agrandissant à dessein la blessure.

— Ne m'en parlez pas, répondit le maître du *Café du Commerce;* c'est mon tourment, c'est mon cauchemar. Toute une soirée dehors. Savoir encore comment Gervaise le prendra !

Rieussec allait répondre quand Evariste parut sur le bord opposé : autant qu'on pouvait en juger à cette distance, il était en proie à une émotion vive :

— Chut, s'écria-t il d'une voix contenue, voulez-vous vous taire, maudits bavards ?

Il s'effaça en même temps derrière la charmille, de manière à n'être aperçu que de ses compagnons.

— A plat ventre sur la berge! s'écria-t-il.

Gérenflot obéit en soldat; mais Jules Rieussec voulut connaître le motif de cette manœuvre.

— Qu'est-ce donc? dit-il d'une voix émue.

— A plat ventre! répéta Graindorge avec colère.

Cette fois, Jules céda et prit une position presque horizontale. Cependant il tournait la tête du côté d'Evariste comme un homme qui se résigne machinalement et n'a pas la conscience de ses actes. Notre héros vint au secours de son embarras.

— Ne vois-tu donc rien, lui dit-il; regarde vers l'avenue; le ciel nous vient en aide.

Rieussec souleva la tête avec précaution et dirigea les yeux vers le point que lui indiquait Evariste. En effet, cette alerte n'était pas sans motif. Une ombre confuse encore se dessinait dans le lointain et s'avançait lentement du côté des conjurés. Gérenflot et Rieussec s'effacèrent de leur mieux derrière la saillie de la berge,

tandis que Graindorge tournait la charmille de manière à prendre l'ennemi à revers. L'ombre s'avançait toujours, et, à travers l'épaisseur du feuillage, notre héros entrevoyait la beauté de ses rêves et sa robe blanche qui lui donnait l'air d'une fée de la nuit. Quel moment! le cœur d'Evariste succombait sous le poids des émotions. Il sut pourtant en rester maître. Le succès de l'affaire dépendait de son sang-froid. Mesurant ses pas sur ceux de sa victime, il ne quitta son rempart de feuillage que lorsqu'elle fut arrivée à la limite même du parc, en face du fossé. Alors il se démasqua et courut précipitamment vers sa proie.

— A moi! dit-il d'une voix assez élevée pour être entendu de ses compagnons.

Rieussec et Gérenflot se levèrent ensemble, comme si un ressort les eût fait mouvoir, et se mirent à remplir leurs fonctions de pontonniers. Mais à peine s'étaient-ils emparés des planches de chêne, qu'ils entendirent une voix crier :

— Au voleur ! au secours !

Cette voix n'avait ni la fraîcheur ni le timbre de celle d'une jeune fille. Gérenflot n'y comprenait rien et ouvrait de grands yeux ébahis, quand il reçut en plein le choc d'un homme qui tomba auprès de lui en le renversant. C'était Evariste ; un nouveau temps de gymnastique appliquée aux mœurs venait de le jeter du côté de la grand'route. Il se releva, à demi brisé et, tendant la main à Gérenflot, qui avait éprouvé une détérioration au moins égale :

— Détalons ! s'écria-t-il ; on va nous poursuivre.

Ils dégagèrent la voiture du fourré, et partirent au plus grand trot du cheval. Les cris *au voleur !* qui se répétaient au loin semblaient leur donner des ailes.

Cependant ni Rieussec ni Gérenflot ne savaient le mot de l'énigme. Ce fut seulement aux approches de Saint-Sylvain qu'Evariste put leur dire :

— Voilà une campagne qui en vaut deux : j'ai failli enlever un général de cavalerie.

C'était en effet le général Rochemarne qu'Evariste avait surpris dans sa promenade du soir. Une robe de chambre en étoffe blanche avait aidé à la méprise : la nuit avait fait le reste.

Qu'on juge de la confusion de nos héros, après une aventure aussi étrange. La faute était commise ; il fallait la réparer tant bien que mal.

On s'empressa d'effacer jusqu'aux traces de cette équipée ; la voiture rentra dans Saint-Sylvain le plus mystérieusement du monde, et chacun des acteurs prit le chemin de son domicile.

En retournant vers le sien, Evariste songea à Gervaise. Qu'était-elle devenue, et comment l'établissement de Gérenflot aurait-il pu se passer de ses deux maîtres? Graindorge hâta le pas, afin de délivrer Gervaise et de la rendre à ses clients. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il trouva

son appartement vide. Point de traces d'effraction, rien qui indiquât une sortie violente, et pourtant Gervaise ne s'y trouvait plus.

Elle était alors assise devant son comptoir, plus radieuse que jamais, et quand Gérenflot rentra, les habits en désordre et un peu éclopé, elle lui dit :

— Eh bien ! Monsieur, vous aussi vous allez courir le soir du côté de La Chênaie ?

L'ÉTOILE DU PÈRE JOBLET.

XXIV

Le lendemain et les jours suivants, il y eut rumeur dans Saint-Sylvain. Les évènements de la nuit s'étaient ébruités, et, comme il arrive toujours en pareille circonstance, on ajoutait aux faits réels une foule de détails imaginaires. Au lieu d'une simple surprise, il s'agissait d'une attaque à main armée. Le jardinier du château prétendait avoir compté jusqu'à douze bandits; encore ne comprenait-il pas dans ce nombre ceux qui s'étaient effacés derrière les broussailles. A l'entendre, ils avaient un arsenal com-

plet, et, en témoignage, il montrait les planches de chêne qu'il avait trouvées sur le théâtre de l'action.

Ces récits, passant de bouche en bouche, arrivèrent aux oreilles du procureur du roi, qui s'empara de l'affaire et fit une descente sur les lieux. On lui montra les pièces de conviction recueillies par le jardinier ; il les séquestra dans l'intérêt de l'instance. On le conduisit vers l'endroit où le viol des clôtures s'était accompli ; il étudia le terrain en homme qui sait tirer parti des moindres indices, demanda au sol, au feuillage, à l'herbe des fossés, aux saillies du mur, les révélations que l'on peut attendre de témoins inanimés ; examina les vestiges des malfaiteurs, mesura l'empreinte de leurs pas, enfin poursuivit sa tâche avec une habileté et une conscience dignes d'un meilleur sort. Le glaive de la loi n'était pas déplacé dans ses mains. Il y déployait un beau talent pour l'escrime ; malheureusement, il tirait au mur.

L'examen des lieux une fois achevé, il restait un point délicat : c'était l'interrogatoire du général, seul témoin du forfait. Le procureur du roi voulut y procéder sur-le-champ; il se présenta au château, assisté de son greffier. On devine quelle impression produisit la vue de ces robes noires sur l'ancien mestre-de-camp des chevau-légers. Des fonctionnaires du régime nouveau sous un habit qui lui était particulièrement odieux, en fallait-il davantage pour réveiller ses colères? Il se contint pourtant; mais il se retrancha derrière une réserve obstinée. Aux questions du magistrat, il opposait des réponses sèches et vagues. Au lieu de se prêter aux exagérations du dehors, il s'étudia à réduire les proportions du délit, de manière à le rendre indigne de l'attention de la justice. Cela se conçoit; il voulait avant tout se soustraire aux ennuis d'un procès criminel. Engager le nom des Rochemarne dans un débat de cour d'assises, le rendre, lui et sa famille, le jouet des oisifs, la

fable du moment, était une torture qu'à aucun prix il ne voulait encourir. Le repos et l'honneur des siens ne lui paraissaient pas trop payés par l'impunité de quelques malfaiteurs.

On devine ce qu'une pareille disposition jeta de trouble et d'incertitude dans l'affaire. Le magistrat eut beau se montrer ferme et poli, ingénieux et pressant, le vieux gentilhomme resta enfermé dans son laconisme et dans son dédain. Plus les instances étaient vives, plus il se tenait sur ses gardes. Ce système eut un plein succès ; l'agent de la vindicte publique quitta la Chênaie sans y avoir recueilli les éléments d'une instruction viable. On verbalisa pour la forme, et les planches de chêne, seul corps du délit, furent transportées au greffe. Les choses en restèrent là.

Cette intervention judiciaire n'eut qu'un effet, celui de prouver à ceux qui avaient trempé dans le complot la nécessité d'un profond mystère. L'expédition avait si mal tourné qu'aucun des

acteurs n'était tenté de s'en faire gloire. Evariste, ordinairement si fanfaron, donna l'exemple du silence ; il tira un voile sur son échec, et, s'associant à sa pensée, ses deux compagnons en chassèrent jusqu'au souvenir. Gervaise seule aurait pu révéler le mot de l'énigme, et remettre les gens du roi dans le bon chemin ; mais la jeune femme avait atteint son but. Désormais entre La Chênaie et le beau Graindorge s'élevait un obstacle difficile à franchir : le château était sur ses gardes ; il restait peu de chances à une guerre de surprises. Gervaise, d'ailleurs, y avait pourvu, et aux manœuvres d'Evariste elle avait opposé des manœuvres non moins savantes. Ainsi, tout conspirait à couvrir cette aventure du manteau de l'oubli : héros ou témoins y aidaient de leur mieux. De là ce vague dans lequel elle resta toujours ensevelie. Ni l'évasion de Gervaise, ni la lettre anonyme au général Rochemarne, ni la prudence de Gabrielle n'eurent d'explications, tant on s'accordait de divers

côtés à fuir ce terrain brûlant et à s'éloigner des récriminations réciproques.

Un seul homme n'oubliait pas les scènes de cette étrange nuit et s'en inspirait comme d'un nouveau motif de haine : c'était le général Rochemarne. L'accusation à laquelle il s'était refusé devant le procureur du roi, il la poursuivait dans sa pensée. A ses yeux, un seul homme avait pu violer audacieusement l'enceinte du château, et cet homme avait des complices. Toutes les fois qu'il s'interrogeait là-dessus, sa colère nommait Célestin Vauxbelles. Quel autre que lui aurait pu pénétrer dans le parc? Sa passion et son intérêt étaient d'accord pour lui conseiller un éclat, et ses connivences dans la maison le lui rendaient facile.

— C'est lui, se disait-il ; mes pressentiments ne me trompent point. C'est lui ; il aura envoyé ses sbires. Gabrielle était du complot ; la marquise aussi ; ma présence seule aura tout fait manquer. Ah ! monsieur le robin, vous voulez

engager la lutte ; eh bien ! morbleu ! je l'accepte. Il ne sera pas dit qu'un vieux soldat comme moi aura reculé devant un grimaud à rabat. Vraiment ! Messieurs, vous y prenez goût ? Ce n'est point assez de nous avoir ravi l'empire, de nous avoir débusqués de position en position, de ne nous laisser qu'un vain titre en fait de pouvoir, et pour toute gloire l'honneur de n'avoir rien de commun avec vous ! Cela ne vous suffit plus. Après nous avoir dépouillés, vous voulez nous déshonorer ! il vous faut maintenant plus que notre argent, plus que nos grandeurs, plus que notre puissance : il vous faut nos filles ! Vous voulez mêler votre sang à celui des descendants de Robert-le-Fort ! Halte là ! ceci comble la mesure. Nos filles, Messieurs, vous ne les aurez pas vivantes ! Essayez d'y toucher !

Le vieux gentilhomme s'habituait ainsi à voir dans Vauxbelles un ennemi acharné, capable de tous les excès comme de toutes les violences. Il ne s'ouvrait à personne de ses soupçons ; mais

cette réserve même ne servait qu'à en accroître l'énergie. Tout lui portait ombrage, tout l'inquiétait. Décidé à préserver le nom des Rochemarne d'une déchéance imminente, rien ne lui coûta pour atteindre ce but. La marquise et sa fille furent traitées en ennemies ; il mit La Chênaie au régime d'une place conquise. Jamais geôlier ne se montra ni plus farouche ni plus défiant ; c'était une obsession intolérable. En vain la marquise apportait-elle la plus grande réserve dans ses démarches, le général n'y voulait voir qu'une tactique pour mettre sa vigilance en défaut. Rien n'avait lieu au château qu'il ne l'interprétât dans un sens défavorable ; on eût dit qu'il n'y avait plus rien en lui du gentilhomme.

La marquise aurait pu se révolter contre ces procédés blessants : elle aima mieux les supporter en silence. Il lui semblait impossible qu'un pareil despotisme se prolongeât ; elle n'y vit qu'un caprice de vieillard, une lubie passa-

gère. Le temps et la patience devaient en triompher. D'ailleurs, le général était devenu, après la mort du marquis, le chef naturel de la famille, et, en se résignant, madame de Rochemarne ne faisait que suivre les traditions de déférence et de hiérarchie communes aux grandes maisons. Elle laissa donc le vieillard s'emparer du gouvernement du château et y donner des consignes sévères. Aux yeux de la domesticité, l'évènement récent justifiait de pareilles mesures. Vis-à-vis du dehors, elles avaient un motif; c'est seulement à l'égard des châtelaines que ce luxe de précautions était sans excuse.

Depuis l'entretien orageux de l'Orangerie, le nom de Vauxbelles n'était sorti de la bouche d'aucun des habitants de La Chênaie. Cependant tous y songeaient : la marquise avec intérêt, Gabrielle avec douleur, le général avec colère. Parfois seulement, quand leur surveillant les laissait libres, les deux femmes échangeaient quelques mots au sujet de l'absent. Que pen-

sait-il de ce séquestre absolu? Que faisait-il? Ne devait-il pas les accuser d'indifférence, y voir un commencement d'abandon? Gabrielle était surtout ingénieuse à se créer ces tourments dont le cœur se nourrit à défaut de joies; elle voyait, dans ce régime presque militaire la fin de son rêve et le deuil de ses amours.

De son côté, Célestin ne savait quel parti prendre. Tant que le général habitait le château, la prudence lui commandait de n'y point paraître. Il connaissait le vieillard, ses préjugés, son caractère irascible : cela suffisait pour qu'il se tînt à l'écart. C'était d'ailleurs ainsi qu'il en agissait toutes les fois que la marquise avait quelques hôtes. Ses visites cessaient à l'instant et s'ajournaient au moment où l'obstacle aurait disparu. Cette fois, la présence d'un importun se prolongeait, et Célestin commençait à en concevoir quelque inquiétude. Sans doute il était loin de soupçonner la gravité de l'orage qui le menaçait et d'imaginer jusqu'où allaient les dé-

fiances du général. Cependant il se sentait troublé, triste, malheureux d'une séparation si longue. L'aventure du parc avait fait quelque bruit; il eût voulu s'en expliquer avec la marquise et s'assurer s'il n'y avait pas là-dessous quelque équipée d'Evariste.

Deux semaines s'écoulèrent sans rien changer à cette situation. Le général n'avait pas quitté le château et la porte en semblait murée. A plusieurs reprises, Célestin avait dirigé sa promenade de ce côté dans l'espoir de saluer Gabrielle, de lui parler même si l'occasion s'en présentait. Toujours son attente avait été déçue: il n'avait rien vu, si ce n'est les clôtures sévères du parc. Une grille inflexible et des gardiens surveillaient ses allures d'un œil défiant. Personne aux croisées, personne sous les ombrages; partout un silence et une immobilité qui donnaient à La Chênaie l'aspect d'un tombeau. Chacune de ces courses était pour Célestin un

désappointement cruel, et il en revenait le cœur navré.

Un jour, il ne put résister à l'inquiétude que lui causait cet isolement, et voulut rompre le charme qui semblait peser sur La Chênaie. S'y rendre lui-même eût été une témérité trop grande ; il ne fallait pas perdre en un jour le fruit d'une longue réserve ; mais Joblet pouvait aller au château et demander à voir ces dames ; cette démarche suffisait. A peine frappé de cette idée, Célestin s'empressa de la mettre à exécution ; il fit venir son vieux serviteur.

— Joblet, lui dit-il, laisse-là ton service ; j'ai à disposer de toi pour toute la journée.

En homme ponctuel, Joblet n'aimait pas à être dérangé de ses fonctions ordinaires ; cependant il s'inclina avec une entière résignation.

— Tu vas partir pour La Chênaie, ajouta son maître.

Ce mot arracha au vieux serviteur une exclamation qui tenait à la fois de la surprise et de

la douleur. Ses plus tristes souvenirs se rattachaient au château des Rochemarne ; c'est là qu'avait eu lieu sa dernière et lamentable aventure lorsqu'il se vit un instant confondu avec les plus vils malfaiteurs. Aussi sa voix prit-elle un accent suppliant :

— A La Chênaie, Monsieur ! dit-il.

— Oui, Joblet, à La Chênaie, poursuivit Célestin sans tenir compte des angoisses du pauvre homme ; tu entreras au château et tu demanderas des nouvelles des dames Rochemarne.

— Des nouvelles..... tout simplement..... n'est-ce pas? répondit le vieux serviteur sans se rendre compte de la valeur de ses paroles.

— Tâche surtout d'arriver jusqu'à la marquise, ajouta Célestin; c'est une démarche de politesse. Et point de retard, Joblet; pars sur-le-champ.

Il n'y avait pas à reculer, l'ordre était formel. Le vieux serviteur sortit de chez son maître en

élevant ses mains jointes vers le ciel et s'écriant :

— A La Chênaie! à La Chênaie!

On eût dit qu'il marchait au supplice. Cependant le devoir parlait ; Joblet ne recula pas. Il monta dans sa chambre, afin d'y endosser son costume de cérémonie ; c'était la victime que l'on pare pour le sacrifice. Il revêtit ses culottes de bombasine, son habit couleur tabac d'Espagne, chaussa ses bas de soie et ses souliers à boucles d'argent, couronna le tout par le gilet en demi-brocart que lui avait donné la présidente à l'époque du mariage de Louis XVI ; puis, s'approchant du miroir, il adressa un coup-d'œil à sa queue en salsifis, qui ne s'était jamais abandonnée à une pose plus soucieuse et plus mélancolique. Ainsi armé de toutes pièces, il quitta l'hôtel et s'achemina vers La Chênaie par le petit sentier qui côtoie l'Argentine.

A mesure qu'il s'engageait dans ce fatal chemin, des émotions plus pénibles venaient l'assail-

lir. C'est ici qu'il avait franchi l'inondation avec de l'eau jusqu'à la ceinture, c'est près de cette charmille que le garde-champêtre lui avait mis la main sur le collet, comme il eût pu le faire à un grand criminel. Ces idées étaient autant de fantômes qui poursuivaient Joblet et ne lui laissaient pas toute sa liberté d'esprit.

— Cet endroit est un lieu de malheur! s'écriait-il. Parions qu'il m'arrivera encore quelque chose. C'est ma mauvaise étoile qui me pousse ; je cours à un abîme, je le sens.

Joblet arriva à la grille du parc dans cette disposition d'esprit et agita d'une main tremblante la cloche qui annonçait la présence d'un visiteur. Impossible de rendre le trouble qui respirait dans toute sa personne. Ses jambes flageolaient d'émotion, sa queue en salsifis cherchait un abri dans les profondeurs du collet. Un homme dont le bras vient de verser des flots de sang, n'aurait pas donné le spectacle d'une

contenance plus équivoque et d'une conscience plus ravagée.

On ouvrit, et à l'aspect de celui qui remplissait cet office, Joblet fut au moment de défaillir. Il restait en place, aussi blanc qu'un linceul, et comme si la foudre l'eût frappé.

— Entrez donc, dit une voix rude.

C'était celle du garde-champêtre, qui avait opéré l'arrestation du serviteur de Vauxbelles. De là sa stupeur. Il parvint néanmoins à se maîtriser et à faire quelque pas dans la cour du château.

— Que désirez-vous? demanda le cerbère.

Joblet se souvint du but de son voyage, et d'une voix qu'entrecoupait l'émotion :

— Voir les dames de Rochemarne, répondit-il.

Ce ne fut pas le garde-champêtre qui lui répondit cette fois.

— Que veut cet homme? s'écria un vieillard qui survint avec les airs impérieux d'un maître :

Pourquoi lui avez-vous ouvert, Guillaume?

— Dam! mon général, répliqua humblement le Cerbère; il demande madame la marquise.

Pendant que ces mots s'échangeaient, Joblet cherchait à s'effacer et à prendre le chemin des appartements, comme un homme à qui les lieux sont familiers. Le vieillard le rappela :

— Eh bien! dit-il, où courez-vous donc ainsi?

Joblet s'arrêta dans l'attitude d'un coupable et ne trouva point de réponse. Le général le rejoignit, et fixant sur lui un regard froid et pénétrant :

— De quelle part venez-vous, ajouta-t-il d'un ton brusque, et qui vous envoie vers ces dames?

Célestin n'avait pas donné pour instruction à Joblet de faire un mystère de son nom. Il s'agissait d'une politesse, et rien de plus. Aussi le serviteur n'éluda-t-il point l'explication :

— M. Célestin Vauxbelles! répondit-il.

L'effet que produisirent ces deux mots fit re-

gretter à Joblet de ne pouvoir les reprendre. Les yeux gris du vieillard lancèrent des éclairs; ses sourcils se contractèrent en se hérissant; un tremblement nerveux agita ses lèvres :

— M. Célestin Vauxbelles! dit-il; vous lui appartenez donc?

— J'ai cet honneur, répondit Joblet, retrouvant quelque assurance pour parler de son maître.

Par une circonstance singulière, le garde-champêtre venait de se rapprocher des deux interlocuteurs et de reconnaître son coupable.

— Tiens! s'écria-t-il, c'est le gaillard que j'ai arrêté dans les clôtures il y a un mois.

Terrible coïncidence! Joblet avait été arrêté en flagrant délit, et il appartenait à l'homme à qui le général attribuait l'attentat commis sous ses yeux.

— Vous êtes donc l'un de ses sbires? dit-il à Joblet, l'un de ses spadassins? Allez, Monsieur, vous êtes heureux que je ne veuille pas faire de

scandale ; sans cela vous ne sortiriez pas d'ici que pour tomber entre les mains de la justice. A votre âge ! fi donc !

En même temps, d'un geste impérieux, il lui montrait la porte du château. Joblet n'en demanda pas davantage ; il s'élança de toute la vigueur de ses jambes et regagna la route de Saint-Sylvain.

— Eh bien ! s'écriait-il amèrement, avais-je tort de dire que cet endroit-ci ne me vaut rien ? Voici deux fois que je suis au moment d'y laisser ma tête ! Quelle leçon ! ajoutait-il, quelle leçon !

En rentrant à l'hôtel, il répétait encore ce refrain, et ne pouvait se consoler de sa double infortune.

LES VIEUX ET LES JEUNES.

XXV

La grille du château de La Chênaie venait à peine de se fermer sur l'envoyé de Célestin, que le général se retourna vers son garde-champêtre.

— Guillaume, lui dit-il, as-tu vu le trouble de cet homme?

— Oui, mon général, répondit le Cerbère, et je m'y connais. Il y a là-dessous un intrigant bien profond. C'est la deuxième fois que je le pince.

— Guillaume, poursuivit le gentilhomme avec autorité, que ceci nous serve de leçon. Point de faiblesse, entends-tu, point de relâchement dans les consignes. Que personne n'entre au château sans que je sois prévenu.

— Suffit, mon général, dit le garde-champêtre. Porte de bois pour tout le monde, c'est compris. J'y veillerai, soyez calme.

Le vieillard rentra, et Guillaume reprit sa faction avec la ferme volonté de se montrer désormais impitoyable. A quoi tiennent les résolutions humaines ! Dès la première épreuve, le zèle du garde devait se trouver en défaut. Il venait de regagner son logement, quand de nouveau la cloche s'ébranla. C'était une sorte de défi ; Guillaume se releva au bruit et marcha vers la grille, le front haut, l'œil menaçant. Evidemment, l'importun allait servir d'expiation pour le passé et d'exemple pour l'avenir ; un accueil plein d'orages lui était réservé. Eh bien ! non. A peine le garde eut-il jeté un coup-

d'œil au dehors, que ces dispositions farouches firent place à une attitude pleine de déférence. Au lieu de se retrancher derrière sa consigne, il mit un empressement très significatif à l'enfreindre, ouvrit toutes grandes les portes du château et assista, d'un air humble et obséquieux, au passage d'un tilbury qu'un beau cheval anglais eut bientôt rapproché du perron.

C'est que Guillaume venait de reconnaître son chef naturel, le sous-préfet. Il obéissait au principe de hiérarchie, naturellement gravé dans le cœur des garde-champêtres, et à cet échange d'égards que l'on se doit entre fonctionnaires. Cependant, avant qu'Octave de Freissac eût donné des ordres au domestique qui l'accompagnait, Guillaume eut le temps de rejoindre le général et de lui annoncer cette visite imprévue. Le garde conciliait ainsi ses devoirs privés et ses devoirs officiels : si l'agent de la force publique n'avait pu refuser la porte à un supérieur, le serviteur des Rochemarne répa-

rait ce tort en courant prévenir ses maîtres.

A cet avis, le général craignit un nouveau piège. Il en savait assez sur les relations qui existaient entre Freissac et Vauxbelles, entre un sous-préfet et un député, pour ne pas se tenir sur ses gardes. Aussi, lorsque Octave fut introduit dans le salon, le vieux gentilhomme s'y trouvait-il déjà auprès de sa belle-sœur et de sa nièce. La marquise avait à prendre une revanche; elle profita de cette occasion. Jamais Octave ne l'avait vue si affable, si expansive. Gabrielle y mit également du sien; ce fut un assaut de prévenances. Le sous-préfet en restait confondu. C'était mon cousin par-ci, mon cousin par-là. A dessein, les deux femmes insistaient sur ce mot, qui mettait le général au supplice. Reconnaître un parent sous la livrée du nouveau régime, quoi de plus blessant, de plus odieux pour un homme de sa trempe! Un taureau est moins inquiet sous le fer du piqueur que ne l'était le vieillard sous le coup de cet en-

tretien. Tantôt il s'en éloignait brusquement et quittait son siége avec humeur, tantôt il laissait échapper des paroles peu obligeantes. C'est ainsi qu'il en vint à discuter les titres que pouvaient avoir les Freissac à se dire les alliés des Rochemarne. Octave n'entendait pas raillerie à ce sujet; il tint tête au vieux gentilhomme et défendit son écusson comme un homme qui en a étudié les origines. Vaincu sur ce point, le général changea de terrain et attaqua de front :

— Vous avez donc, Monsieur, des Ponthieu dans votre famille au seizième siècle, dit-il en résumant le débat généalogique?

— Oui, général, nous avons des Ponthieu, répliqua Octave avec une assurance tout-à-fait héraldique.

— Comme nous, exactement comme nous, reprit le vieillard. Et au quinzième siècle, est-il bien établi que vous vous soyez allié aux Armaguac?

— Nos armes en font foi, général, répondit

le jeune homme. Voyez plutôt votre d'Hozier, aux maisons de Gascogne. Le fait y est rapporté.

— C'est toujours comme nous, poursuivit le vieillard du ton d'un homme qui se résigne avec douleur. Il y a encore pour remonter plus haut, des Montfort dont vous vous appuyez. Sont-ce les Montfort du Languedoc ou du Poitou ?

— Du Languedoc, général ; les grands Montfort, répondit Octave. Deux fois notre sang s'est mêlé au leur. D'Hozier le dit aussi ; c'est constaté au nobiliaire de France.

— Absolument comme nous , continua le vieillard avec un profond soupir. M. de Freissac, ajouta-t-il, j'ai eu tort de douter de notre parenté ; elle est réelle.

Il y avait dans cet aveu quelque chose de si désespéré et de si amer que le jeune fonctionnaire en fut troublé. C'était une sorte de protestation faite au nom des ancêtres. La mar-

quise et Gabrielle n'osaient venir au secours de leur cousin ; toutes deux avaient peur de voir se retourner contre elles la thèse terrible adoptée par le vieillard. Octave resta seul exposé au feu de l'ennemi.

— Ainsi, poursuivit le mestre-de-camp des chevau-légers, vous descendez des Montfort, des Armagnac et des Ponthieu ; vous tenez aux grandes races de France ; vous avez dans vos titres, comme les Rochemarne, six siècles de généalogie bien avérés, des alliances avec des maisons souveraines, des noms glorieux mêlés à l'histoire du pays ; vous avez tout cela, Monsieur, et votre ambition n'en est point satisfaite. Il vous faut encore des hochets inventés d'hier et bons à peine pour des officiers de fortune.

L'œil ironique du général s'était fixé sur le ruban de la Légion-d'Honneur qui garnissait la boutonnière d'Octave. Cet insigne emportait à ses yeux l'idée de vasselage au régime nouveau et d'acquiescement aux idées du jour. Aussi ne

pouvait-il l'apercevoir sans éprouver un accès de colère. Rien ne résumait pour lui d'une manière plus expressive la chute d'un passé auquel il se rattachait de toute sa force.

Octave était mis en scène de manière à ne pouvoir reculer ; on l'attaquait brutalement ; il songea à se défendre. Au fond, cette tâche lui souriait peu ; il eût préféré glisser sur ces questions orageuses de drapeau et de parti. Il s'était livré au régime nouveau sans enthousiasme et avec cette insouciance qui caractérise la jeunesse. Il n'en avait jamais pesé ni le fort, ni le faible : à quoi bon ? Il ne comprenait pas que l'on pût se passionner pour des abstractions pareilles à une époque où l'on a pour se distraire le jeu de la Bourse et les exercices du Ranelagh, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus positif au monde. Cependant, quelque répugnance qu'il eût à descendre sur ce terrain, il était provoqué d'une manière si directe qu'il fallut s'exécuter. La présence des deux femmes

y ajoutait une considération d'amour-propre à laquelle Octave était sensible par-dessus tout. Il fit donc bonne contenance devant le feu du vieillard :

— Général, dit-il, vous êtes bien sévère pour la jeunesse. Vous avez connu l'ancien régime ; vous l'avez vu dans tout son éclat ; il n'est pas un souvenir de votre carrière qui ne s'y rattache. C'est un aliment pour votre pensée, le seul où vous vous plaisiez, le seul qui soit digne de vous. Je conçois ce sentiment, et je l'honore.

— C'est fort heureux, dit ironiquement le vieillard.

— Mais nous, général, poursuivit Octave, nous qui sommes les enfants de ce siècle, comment voulez-vous que nous puissions vivre ainsi ? Chacun a son rôle ici-bas ; où serait le nôtre ? serait-ce une fidélité passive, une adoration inerte ? Vous ne voudriez pas nous y condamner.

L'irritation du vieux gentilhomme ne se manifestait encore que par les étincelles du regard et quelques mouvements convulsifs. Il répondit avec un calme apparent :

— Et nous, Monsieur, qu'avons-nous fait autre chose? Pendant vingt-cinq ans de notre vie, la monarchie n'a subsisté que dans nos cœurs. Elle semblait morte, et parmi nous il en est plusieurs qui ont sonné ses funérailles. Mais un noyau de fidèles lui restait; cela a suffi. Le ciel aide toujours ceux qui ne s'abandonnent pas.

— Soit, général, dit Octave, mais pendant ces vingt-cinq ans vous combattiez, vous souffriez. On s'attache aux causes en raison des sacrifices que l'on fait pour elles. Ce qui servait d'aliment à votre fidélité, c'était la lutte, c'était l'exil. Vous affrontiez les boulets républicains à Quiberon, ou le dénûment en Angleterre. Voilà comment vous avez parcouru ce temps d'épreuve. Mais nous, avons-nous rien de pa-

reil? Où sont nos champs de bataille? Où est la persécution? Tant que la légitimité a fait tête quelque part, nous devions y aller et risquer jusqu'à notre dernier enjeu. On nous a vus en Portugal, on nous a vus en Espagne; c'était une protestation pour le privilège du sang et les principes proclamés par nos pères. Tout gentilhomme aurait dû y concourir. Aujourd'hui cherchez un théâtre pour de pareilles luttes; vous n'en trouvez point.

Le vieillard avait eu de la peine à se contenir pendant qu'Octave débitait sa tirade, il plaça enfin un mot plein d'amertume:

— Monsieur! dit-il avec une colère sourde, ce ne sont pas des occasions qui manquent aux gens de cœur, mais plutôt les gens de cœur aux occasions.

— Je vous comprends, général, répliqua Octave avec calme; à votre gré, on aurait dû recourir davantage à la violence. Les faits con-

cluent contre vous. On a essayé de ce moyen ; il a échoué. Que nous restait-il à faire?

— Attendre, morbleu ! s'écria le vieux gentilhomme, qui cédait peu à peu à son emportement. Vous étiez donc bien pressé de vous mêler à tout ceci? Aviez-vous peur qu'il n'y eût pas assez de croquants pour mettre la main à cette étrange besogne? Rassurez-vous, Monsieur. La basoche et la finance engloutiraient cent fois plus de places que n'en peut créer un gouvernement. Voyez un peu la belle affaire que vous allez vous mettre sur les bras! Ces gens-là n'ont pas l'habitude de se laisser enlever le pain de la bouche. Que voulez-vous qu'il pensent lorsqu'ils verront un descendant des Montfort, des Armagnac et des Ponthieu se mêler à leur curée? Vous allez attirer sur vous bien des rancunes.

Cette ironie était blessante ; mais l'âge du général excusait ce qu'elle pouvait avoir de personnel. Octave ne le suivit pas sur ce terrain.

— Je vous le répète, général, ce qui nous jette dans cette voie, c'est l'horreur du désœuvrement et le besoin d'activité. Comment voulez-vous que la noblesse assiste à ce qui se passe sans s'y mêler, qu'elle vive en France presqu'en étrangère, qu'elle se désintéresse de ce qui s'y fait? Dans quelle carrière voulez-vous donc qu'elle se réfugie! Voyons, parcourez-les avec moi. Autrefois nous avions la carrière des armes : aucune n'est plus digne d'un gentilhomme. Pouvons-nous la suivre aujourd'hui que le drapeau et le serment sont changés?

— Non, morbleu! s'écria le général.

—-Soit; nous ne pouvons plus tirer l'épée pour le pays. Résignons-nous; le devoir de race l'exige. Que nous reste-t-il alors! La haute banque.

— Terre interdite, dit le général, terre d'Israël, d'Abraham et de Jacob.

— Bien, dit Octave; songeons à autre chose, par exemple à la grande industrie.

— C'est cela, s'écria le général, jouez aux

chemins de fer et laissez-y l'honneur, la seule chose qui vous reste.

— A la bonne heure, poursuivit Octave; point de spéculations industrielles; c'est déroger, c'est se compromettre dans de tristes voisinages. Nous voici donc réduits au soin de nos terres, aux gloires de l'assolement, aux honneurs du croisement des races. Les plus hardis d'entre nous iront jusqu'aux chevaux de sang, les autres se contenteront de pousser aussi loin que possible l'élève du bétail. Voyez-vous d'ici quel beau rôle pour l'ancienne noblesse! Pendant que le tiers état se partagera le gouvernement de la France, que les uns tireront l'épée pour elle, que d'autres y rendront la justice, que l'administration, la diplomatie, la magistrature, toutes les grandes carrières, tous les grands emplois, seront le partage de la classe moyenne, l'ancienne noblesse verra passer ce mouvement, assistera à ce spectacle dans l'immobilité et l'inertie, heureuse si, pour prix de ses efforts, les

comices agricoles lui gardent leurs plus verts lauriers et lui décernent leurs plus éclatantes médailles.

Octave venait de prendre sa revanche ; il touchait au côté faible du parti dont le général Rochemarne était l'expression la plus absolue. Peut-être eut-il bien fait de s'en tenir là ; avec l'imprévoyance du nouveau converti il voulut pousser loin ses avantages :

— A quoi bon, dit-il, prolonger des bouderies d'enfant ? Que manque-t-il à ce régime pour valoir tous les autres ? Un demi siècle de durée. C'est le mot de Napoléon : Je voudrais être mon petit-fils.

La colère du général, assoupie un moment, se réveilla à cette conclusion.

— Beau régime ! s'écria-t-il, régime de croquants !

C'était son mot favori, celui qui rendait le mieux son dédain. Octave était décidé à résister jusqu'au bout ; il reprit la parole :

— Voyez, dit-il, si nous ne retournons pas aux institutions d'autrefois. Les titres de noblesse étaient tombés bien bas ; personne n'y songeait, n'en voulait. Eh bien ! on y revient ; tout le monde en veut aujourd'hui ; c'est à qui sera baron, comte, marquis, duc même.

— Noblesse de croquants ! dit le vieux gentilhomme. Est-ce que vous prenez cela au sérieux.

— Et la religion, quand fut-elle plus respectée ? ajouta l'opiniâtre fonctionnaire.

— Pure singerie ! s'écria le général.

— Et les intérêts matériels, dit Octave, n'est-ce pas aujourd'hui leur règne ? A quelle époque y eut-il une prospérité plus grande ?

Le général Rochemarne se leva ; l'effort qu'il avait fait pour se contenir avait bouleversé son visage.

— Assez, Monsieur, s'écria-t-il, ce n'est pas ici que de pareilles apologies doivent se faire entendre. Si vous voulez gagner vos éperons, portez vos courses d'un autre côté. Personne parmi

les Rochemarne, ajouta-t-il en dirigeant du côté des deux femmes un regard soupçonneux, n'est disposé à se montrer sensible aux charmes du nouveau régime. Allez chercher ailleurs des prosélytes. Pour un homme qui a eu des Armagnac dans sa famille, c'est une fonction qui a un côté pénible, et l'on vous doit une récompense proportionnée à votre sacrifice et à vos efforts.

Amené sur ce ton, l'entretien ne pouvait se prolonger. Octave de Freissac s'approcha de ces dames et prit congé d'elles.

La marquise, voulant faire sentir au général la rudesse de ses procédés, retint le sous-préfet à dessein pendant plus d'un quart-d'heure, et échangea avec lui quelques paroles à demi-voix. Le vieillard s'en exaspéra, et lorsque Octave eut quitté le salon, il laissa échapper sa pensée.

— Non, dit-il, tu n'appartiens ni aux Armagnac, ni aux Montfort, ni aux Ponthieu : le sang ne mentirait pas ainsi. Tu n'es qu'un espion de Vauxbelles, et je te démasquerai.

LE DÉPART.

XXVI

La marquise se sentait poussée à bout ; on eût dit que son beau-frère s'appliquait à combler la mesure. Son despotisme prenait chaque jour des formes plus acerbes, un caractère plus blessant. Au point où en étaient les choses, de tels procédés n'avaient qu'une excuse, une triste excuse, celle d'un affaiblissement des facultés mentales. L'irritation du vieillard touchait à l'égarement. Tantôt colérique jusqu'à la fureur, tantôt triste jusqu'au désespoir, il

semblait en proie aux désordres qui signalent les lésions du cerveau. Parfois, on le voyait rôder dans les cours et le long des clôtures, comme aurait pu le faire un chien de garde, examiner les passants d'un air soupçonneux, et les suivre de l'œil jusqu'à ce qu'il les eût perdus de vue. D'autres fois, il venait s'établir auprès des deux femmes, les épier, les obséder, comme un accusateur muet, sans que rien pût les affranchir de cette odieuse inquisition ou rompre ce silence farouche.

Il fallait prendre un parti ; on avait affaire à un malade. La Chênaie ressemblait à une prison ; la dignité de la marquise et de sa fille commençait à souffrir de ce séquestre. On en parlait au village ; le bruit s'en répandait jusqu'à Saint-Sylvain. Madame de Rochemarne comprit qu'il était temps d'agir ; on va voir tout-à-l'heure comment elle concilia le soin de son propre honneur et les égards dus au chef de sa famille.

Quelques jours après l'expérience malheureuse de Joblet, Vauxbelles allait se mettre à table. Il était onze heures du matin ; peu à peu les importuns avaient été éloignés, lorsqu'Evariste entra à sa manière, en conquérant.

— Comme ça se rencontre, dit-il en voyant la nappe mise ; et moi qui n'ai pas déjeuné ! Bonjour, Célestin! Ça va bien, tant mieux; moi aussi. Père Joblet, ajouta-t-il en se tournant vers le serviteur, un couvert et quatre œufs de plus à l'omelette. C'est ce qui s'appelle arriver à la minute.

Cette invasion avait été si brusque, et Graindorge parlait avec tant d'abondance que Vauxbelles eut à peine le temps d'adresser un geste amical à ce convive improvisé. Evariste prit position devant la table : Joblet seul resta immobile.

— Eh bien ! mon vieux, dit notre héros en remarquant cette attitude, qu'avons-nous donc ? Nous voilà fixe comme un fantassin au port d'armes ! N'avez-vous point entendu, père

Joblet! On vient réclamer de vous le bifteck de l'amitié et la côtelette du dévoûment. En route, mon homme, et servez chaud.

Joblet, élevé dans le monde parlementaire, était peu habitué à ce langage; il s'en révolta, et aurait désobéi si un geste de Célestin ne l'eût ramené à de meilleurs sentiments. Il apporta un couvert et ne se vengea qu'en mettant dans son service une pointe de brusquerie. Son bout de queue, proprement ficelé, se relevait en pointe vers le ciel et prenait de airs mutins et menaçants. On voyait fermenter là-dessous une rancune sourde, compliquée de griefs antérieurs.

— Mon bon Célestin, dit Evariste en s'adjugeant un copieux morceau de filet de bœuf, et l'arrosant d'un peti vin du crû qui n'était point dépourvu de mérite, ce n'est pas sans motif que je viens m'asseoir à ta table. Tu appartiens à tout le monde; on ne peut plus te rejoindre seul. Cependant ton intérêt exigeait

que je te visse, et me voici. Quand il s'agit d'un ami, je ne recule jamais devant les difficultés. Père Joblet, ajouta notre héros en se retournant du côté du serviteur des Vauxbelles, il existe dans la maison un Pomard qui m'a laissé des souvenirs pleins de charme : c'était perlé, velouté, avec du nerf et un bouquet sans pareil. Serait-il impossible, mon vieux, de renouveler connaissance avec ce liquide ?

L'indignation de Joblet était sur le point d'éclater ; ces façons de maître de la part d'un étranger bouleversaient toutes ses notions d'économie domestique. Cependant Vauxbelles appuya l'insinuation d'Evariste d'un ordre si formel, qu'il fallut se résigner.

— Deux fioles seulement, mon vieux, ajouta notre héros, au moment où le serviteur prenait le chemin de la cave. Point d'excès : nous avons à causer d'affaires.

Graindorge continua ce rôle pendant tout le cours du déjeuner, au grand scandale de Jo-

blet. Ce fut lui qui régla le service. Il avait ici un éloge à donner, là un reproche à faire. Ce salmis était manqué; cette mayonnaise était réussie; ainsi du reste. A chacun de ces actes d'autorité répondait une nouvelle révolte de l'intendant des Vauxbelles, et quand il cédait, c'était avec la douleur d'un esprit économe devant une maison livrée au plus affreux pillage. Cette anxiété se prolongea jusqu'au dessert, où Evariste passa en revue diverses variétés de liqueurs, en allant du grave au doux et du doux au grave, suivant les conseils du goût et les caprices de la poétique.

Cependant Vauxbelles attendait que son convive entrât en matière. Il le connaissait; il savait qu'Evariste cachait une habileté réelle sous des airs évaporés. En venant le surprendre ainsi, Graindorge avait un but: lequel? Vauxbelles cherchait à le pénétrer, quand notre héros éclaircit ses doutes:

— Mon bon Célestin, dit-il avec une voix que

le Pomard avait attendrie, tu n'ignores pas quel intérêt je te porte ?

Le député ne répondit que par un geste d'assentiment ; il y ajouta un coup-d'œil pour Joblet. Celui-ci se retira ; les deux amis restèrent seuls, Evariste continua :

— A quoi bon les périphrases ? dit-il en donnant à sa voix une gravité mélancolique. Tu es menacé, je viens te le dire.

— Bah ! s'écria Vauxbelles.

— Le mot est parti, continua Evariste, je ne le retire pas. Tu es menacé, tes actions sont en baisse. C'est dur à avouer, mais c'est comme ça.

— Encore faut-il savoir pourquoi, dit Célestin, frappé dans l'endroit sensible et au défaut de la cuirasse.

— Le sait-on jamais ? ajouta Evariste. L'électeur est si capricieux ! On prend un homme et on le quitte sans se bien rendre compte de la chose. Tandis qu'il plaît, tout ce qu'il fait est

bien ; commence-t-il à déplaire, rien de lui n'est pris en bonne part. On parle de l'inconstance des flots ; celle de l'électeur ne lui cède qu'en un point : c'est qu'elle est moins ancienne.

— Allons au fait, dit Vauxbelles, que l'impatience gagnait : as-tu recueilli quelques bruits, quelques propos ?

Le député était dupe de la tactique d'Evariste. Un instinct de conservation venait de prendre le dessus chez lui et d'y exclure la défiance. Ce n'est jamais sans trouble qu'un homme se voit menacé dans de si hautes fonctions. Ceux mêmes qui, volontairement, résigneraient l'emploi, redoutent d'en sortir de vive force. L'amour-propre y est engagé ; il donne du prix à une position combattue. Ce sentiment dominait Vauxbelles et lui faisait prendre son rôle au sérieux pendant que Graindorge jouait la comédie.

On sait de quel esprit de persévérance s'ins-

pire notre héros. Ce qu'il voulait, il le veut encore, il le voudra jusqu'à l'heure du succès. L'opiniâtreté qu'il a mise naguère au service de Célestin, c'est dans son propre intérêt que désormais il l'emploie. Il a assez fait pour l'ambition des autres, l'heure de son ambition est enfin venue. Il peut hésiter quant aux moyens, mais le but est clair, il faut qu'il arrive. De là ces alarmes semées à dessein. Il veut sonder Vauxbelles, pénétrer dans les replis de son cœur, éclaircir quelques mystères de sa vie. C'est surtout le secret de La Chênaie qui lui pèse; Evariste a là une revanche à prendre, et craint de trouver Célestin comme obstacle entre les Rochemarne et lui. On va voir où le conduit cette préoccupation et sous quels voiles il l'enveloppe.

— Tu parles de bruits, de propos? répondit-il à son ami. S'il fallait, mon bon Célestin, tenir compte de ces misères, on n'aurait pas un moment de repos.

— Mais encore, dit Vauxbelles, excité par cette réserve ; as-tu entendu quelque chose de grave, de précis ?

— C'est selon, répliqua Evariste,

— Comment, c'est selon ! dit Célestin.

— Oui, continua Evariste, si les propos sont fondés, la chose est grave ; s'ils n'ont point de fondement, ils tomberont d'eux-mêmes. Toi seul peux résoudre le dilemme, Célestin.

— Soit, dit Vauxbelles, je résoudrai le dilemme ; mais auparavant, il faut que tu m'expliques l'énigme, car c'en est une pour moi.

Evariste avait tout calculé pour amener l'explication à ce période délicat ; il ne lui restait plus qu'à porter le coup décisif. S'accoudant sur la table et l'œil fixé sur Vauxbelles, il ajouta d'un ton plus solennel :

— L'énigme, la voici : Célestin, songes-tu, oui ou non, à épouser mademoiselle de Rochemarne ?

Vauxbelles n'était pas préparé à cette brus-

que attaque : il se troubla, et son trouble n'échappa point à Evariste. Aucun démenti ne pouvait en effacer l'impression. Célestin parvint néanmoins à se maîtriser.

— C'est donc le bruit qui court dans Saint-Sylvain ? répondit-il.

— Oui, dit Graindorge.

— Et mes électeurs verraient cela de mauvais œil ? ajouta le député.

— C'est dans l'ordre, dit Evariste. L'arrondissement est constitutionnel, il n'aime pas les alliances légitimistes. Question de drapeau !

— Eh bien ! répliqua Vauxbelles, sentant le besoin d'écarter les soupçons ; l'arrondissement peut se rassurer, le bruit est absurde.

— Vrai ! s'écria Graindorge, poussant peu à peu le député vers un terrain sans issue.

— Absurde ! répéta Vauxbelles.

— Tant mieux, mon bon Célestin ! dit Evariste, comme si on l'eût soulagé d'un poids énorme ; cela va donner de la force à tes amis.

Si tu savais à quel point on nous battait en brèche? Une alliance légitimiste! quelle faute tu aurais faite?... Parcours les listes électorales, tous noms plébéiens. Ces gens-là sont à cheval sur leur roture, Les nobles et eux, ça ne passera jamais par la même porte. Mais dès que tu n'y songes pas, il n'y a pas de danger. Je puis démentir hardiment, n'est-ce pas?

— Déments! déments! dit Célestin, qui cherchait à cacher son embarras sous une assurance feinte.

— Peut-être y aurait-il encore un meilleur parti à prendre? ajouta Graindorge, comme s'il eût été visité par une inspiration soudaine.

C'était un nouveau piège: Vauxbelles ne l'aperçut pas et s'y jeta de lui-même.

— Lequel? dit-il.

— Écoute, mon bon Célestin, poursuivit Evariste; il faut donner un gage à l'arrondissement. Te voici arrivé à trente-quatre ans comme moi, c'est l'heure de faire une fin. On t'a

soupçonné de vouloir t'allier à l'aristocratie, réponds à cela d'une manière victorieuse, péremptoire, qui ne laisse pas le moindre doute dans les esprits. Épouse une roturière.

— Singulier moyen, dit Vauxbelles de plus en plus embarrassé.

— Souverain, infaillible, mon cher ; l'arrondissement est à ce prix. Il te glisse dans les mains, si tu ne lui donnes pas ce gage.

— Allons donc !

— N'en ris pas, Célestin, ajouta Graindorge, je connais mes gens, je leur ai souvent tâté le pouls ; il faut cela pour faire remonter tes actions et relever tes chances. Voyez le beau malheur, ajouta-t-il, quand tu épouserais quelque jolie fille du pays avec cent mille francs de dot et appartenant à des gens bien posés. Ce serait l'éternité de ton élection.

— Voilà que tu bats la campagne, répondit Vauxbelles avec un mouvement d'impatience.

— Pas tant que tu le crois, Célestin, pour-

suivit l'implacable Evariste. Je te parle de cette petite combinaison, parce que je l'ai là dans la main, à ma portée. Figure-toi, mon cher, un bouton de rose, une pomme d'api, un caractère d'ange, et des vertus, des vertus! On peut aller de confiance, Célestin, le bouquet d'oranger est garanti conforme.

— Et où vois-tu tout cela, dit Vauxbelles; ces vertus, ces boutons de rose, cet ange et ces cent mille francs?

— Tu ne devines pas? répliqua Evariste.

— Non; dit Vauxbelles.

— Chez les Graindorge, mon cher, s'écria alors notre héros, avec un orgueil bien légitime; où trouverait-on mieux? Chez les Graindorge et point ailleurs. Comment n'as-tu pas nommé Anais?

L'embarras de Vauxbelles était au comble. Cette proposition directe, singulière, presque brutale, avait un caractère auquel il ne pou-

vait se méprendre. On lui mettait le marché à la main.

— Tu demandes de la force contre tes ennemis, ajouta Evariste avec son plus grand air ; Anaïs t'en donnerait. Qui oserait se mesurer avec un allié des Graindorge ?

Vauxbelles allait répondre, lorsque Joblet entra dans la salle avec un air effaré, et prononça un nom à l'oreille de son maître. Evariste l'entendit ; c'était celui de la marquise de Rochemarne. L'émotion de Célestin eût d'ailleurs suffi pour le trahir. Il se leva, et congédiant à la hâte son convive, il passa dans la pièce voisine.

— Pris sur le fait ! flagrant délit ! s'écria notre héros en sortant de l'hôtel ; c'est tout ce que je voulais. Célestin, fais attention à ce que je vais dire. Ou tu épouseras Anaïs, ou tu n'a pas pour un an de députation dans le ventre. Mort, mon cher, tout ce qu'il y a de plus mort, et c'est moi qui conduirai le deuil.

Pendant que l'illustre Graindorge envoyait aux murs de l'hôtel cette dernière imprécation, Vauxbelles rejoignait madame de Rochemarne.

— Vous ici ! Madame la marquise, dit-il en s'inclinant avec respect.

— Il le faut bien, Monsieur Célestin, répondit la grande dame : c'était notre dernière ressource, et j'en ai usé.

La marquise raconta alors au jeune homme la position dans laquelle les avait mises l'arrivée du général, le rigoureux séquestre qu'il maintenait autour d'elles, ses défiances injurieuses, ses précautions ridicules ; après quoi elle ajouta :

— Je me suis échappée, Monsieur Célestin, pour vous prier de nous venir en aide. Vous seul pouvez amener la fin de ces ennuis.

— Parlez, Madame la marquise, dit Vauxbelles ; vous savez que vos vœux sont des ordres.

— C'est que le remède est héroïque, ajouta

la grande dame avec un sourire où respirait la dignité la plus affable.

— Parlez, Madame la marquise, dit Célestin ; je suis habitué aux sacrifices. Que faut-il faire?

— Partir, dit madame de Rochemarne; le général a l'esprit troublé tant qu'il vous sait ici. Une fois que vous serez loin, sa raison se remettra.

— J'obéirai, Madame, dit Vauxbelles d'une voix triste. Aussi bien la place n'est-elle plus tenable.

— C'est bien, mon ami, poursuivit la marquise touchée de ce dévoûment ; je n'attendais pas moins de vous.

Elle lui tendit une main qu'il porta respectueusement à ses lèvres; la marquise ajouta :

— Laissons passer l'orage, Monsieur Célestin, et croyez en des temps meilleurs. Vous ne serez pas tout-à-fait absent ; votre souvenir reste à La Chênaie.

Après cette courte apparition, la grande dame regagna sa voiture ; son but était rempli.

Quelques jours après, une nombreuse affluence se pressait devant la poste aux chevaux de Saint-Sylvain. La foule faisait haie dans les rues, et un groupe de personnes occupait la cour intérieure où le briska de l'administration devait trouver un relai. On y distinguait tous les Simonneau et tous les Graindorge, c'est-à-dire toutes les influences et toutes les notabilités du pays. La conversation était vivement engagée : il s'agissait de l'un de ces évènements graves qui jettent quelque diversion dans la vie uniforme des petites villes.

C'était le départ de Célestin Vauxbelles qui causait cette émotion et ces rassemblements. De toutes parts, on s'empressait de lui donner ce témoignage de sympathie. Les amis y venaient poussés par leur affection; les ennemis conduits par leur haine. Entre tous se distinguaient les solliciteurs qui attendaient quelque chose du

député et qui voulaient, par un dernier regard, par un serrement de main, par un mot jeté à la hâte, rafraîchir la mémoire et fortifier les bonnes dispositions de leur protecteur. Les retardataires arrivaient avec leurs placets qu'ils remettaient à Célestin, fort embarrassé de ces paperasses. Il en bourrait ses poches, son sac de nuit, ses cartons de chapeau, sans que l'avalanche parût au moment de finir. L'arrivée seule de la voiture officielle mit un terme à ce mouvement.

Quand tout fut prêt, Vauxbelles fit ses adieux à la ronde, embrassa autant de Simonneau et de Graindorge qu'il put le faire, puis se disposa à monter dans le briska. Il se trouvait comme en suspens sur le marche-pied de la voiture, quand Octave de Freissac lui serra la main pour la dernière fois.

— Je n'ai pas besoin, dit le fonctionnaire à l'oreille du député, de me recommander à votre souvenir.

— Soyez tranquille, répondit Vauxbelles.

— Il me faut peu de chose, vous le savez, ajouta Octave. Une préfecture et la rosette rouge.

— C'est moins que rien, dit le député ; comptez sur moi.

Quand il prononça ces derniers mots, il était déjà placé au fond du briska et distribuait à droite et à gauche des petits saluts avec la main.

— En route, dit le conducteur.

La voiture s'ébranla et l'illustre Graindorge la suivit de l'œil jusqu'au premier tournant de la route.

— J'ai le champ libre, s'écria-t-il lorsqu'il l'eut perdue de vue. A l'œuvre et vivement.

INGÉNIEUR CONTRE INGÉNIEUR.

XXVII

Après le départ de Vauxbelles, il y eut pour Saint-Sylvain un moment de repos. On n'y éprouvait qu'un besoin, celui de se remettre de tant d'émotions, et de fuir les orages politiques. Les salons en revinrent, le plus naturellement du monde, à leurs débats de préséance ; la sous-préfecture éteignit ses lampions malencontreux. L'établissement de Gérenflot souscrivit lui-même à cette trêve, et s'absorba dans les mystères du double-six et

les théories de la queue à procédé. Heure consolante, mais fugitive et trop tôt évanouie !

Un jour, des bruits sinistres traversèrent l'arrondissement et vinrent semer le trouble sur le marché de la ville. Les gens de la campagne, tout en débitant leurs légumes et leurs œufs, communiquaient aux citadins la terrible nouvelle, et ceux-ci s'en allaient racontant le fait de porte en porte. En moins d'une heure, la cité entière, fut mise dans la confidence, et le chapitre des commentaires allait déjà son train :

— Qu'est-ce que cela signifie? se disait-on. — N'est-ce point une menace? — Avez-vous appris autre chose? — Où veut-on en venir ? — Et le gouvernement souffre cela ? — Il faudra s'adresser aux chambres! — Quel dommage que notre député soit parti ! — C'est une injustice ! — Dites une trahison !

Tels étaient les propos qui circulaient dans les groupes, et il s'y joignait ce murmure sourd

qui trahit les colères naissantes. Il s'agissait pourtant d'un évènement très simple et en apparence bien inoffensif.

Un ingénieur avait paru dans le vallon de Saint-André, et s'y était livré à quelques travaux de relèvements.

Pourquoi cette effervescence au sujet d'un fait si naturel et digne à peine de remarque ? le voici :

La petite ville de Saint-André était la rivale séculaire de Saint-Sylvain ; de temps immémorial les deux localités se surveillaient d'un œil jaloux. La nature, en les dotant des mêmes avantages et en les plaçant dans des conditions à peu près identiques, avait semé entre elles les éléments d'une guerre sans fin. Saint-André était assis sur la Bévoine comme Saint-Sylvain sur l'Argentine. Les deux cours d'eau, régis par une pente égale, avaient mis en mouvement la même nature d'usines, des scieries et des moulins, arrosé les mêmes qualités de pré et vu

paître les mêmes races de bestiaux le long de leurs rives. Saint-Sylvain ne pouvait imaginer une industrie, se créer une ressource que Saint-André ne s'en emparât. Saint-Sylvain élevait des chevaux, Saint-André en élevait aussi : Saint-Sylvain s'était lancé dans les fromages : Saint-André n'avait jamais manqué de l'y suivre. Un jour il se fit, à Saint-Sylvain, une véritable découverte, c'est que les eaux de l'Argentine donnaient à l'acier une trempe excellente, solide, inaltérable. Quelle fortune pour le pays! On y fonda des fabriques de faulx et de serpes dont la réputation s'étendit au loin. Saint-André ne passa point condamnation ; il mit à l'épreuve les eaux de la Bévoine, qui se trouvèrent être parfaites pour le même emploi. Saint-André eut donc ces serpes et ses faulx comme Saint-Sylvain. Ainsi, les deux villes s'étaient trouvées en contact dans tout le cours de leur existence et sur tous les points de leur histoire.

La configuration du terrain devait pousser cette rivalité jusqu'à des conflits orageux. Saint-Sylvain et Saint-André avaient chacun une issue vers l'un de nos grands bassins du centre, Saint-Sylvain par la vallée de l'Argentine, Saint-André par la vallée de la Bévoine. Celle-ci tournait la chaîne du Mont-Serrat par l'ouest, celle-là par l'est. Du reste, l'aspect du terrain ne semblait pas différer dans ces deux brèches naturelles. C'était ici et là un calcaire qui cédait aisément au marteau, et qui cependant semblait être assez compacte pour épargner les revêtements dans les voûtes souterraines. Sur un seul point, il y avait irrégularité de chances entre les deux localités. Le faîte de la vallée de la Bévoine était moins élevé que celui de la vallée de l'Argentine, et la disposition des lieux permettait d'y attaquer la chaîne du Serrat à un niveau inférieur. Les ingénieurs parlaient d'une différence de huit mètres, avec perspective d'aller plus bas. C'était l'arrêt de Saint-Sylvain;

cette fois la nature se déclarait contre lui.

La descente d'un ingénieur dans la vallée de la Bévoine tenait à ces circonstances. On l'y envoyait pour compléter les premières études et préparer ce que l'on nomme dans le langage administratif, un avant-projet. Pour peu que Saint-Sylvain eût laissé les choses empirer, le mal devenait sans remède. L'affaire avait été conduite sans bruit et dans le mystère des bureaux. Encore quelques mois, quelques semaines, et Saint-André paraissait dans l'arêne, armé de toutes pièces. Les ingénieurs seraient pour lui, l'administration aussi. Il aurait un tracé arrêté, des profils, des plans, des coupes, le tout à l'encre de Chine et d'un bel effet, tandis que Saint-Sylvain en serait encore réduit à des hypothèses, à des évaluations arbitraires, à des projets chimériques. Il fallait donc bénir le hasard d'avoir livré le mot de l'ennemi avant que le désastre fût consommé.

Ainsi s'exprimait-on dans les groupes, et

pour se faire une idée de l'émotion qui y régnait, il faut se souvenir des passions ardentes que les chemins de fer ont allumées dans notre pays. Il n'est point d'arrondissement en France qui n'en implorât un fragment les mains jointes, à deux genoux. Un chemin de fer à tout prix, c'était le cri des populations éperdues. On leur eût demandé de se saigner aux quatre membres, de se dépouiller, d'engager leur avenir, qu'elles eussent souscrit à tout en l'honneur du wagon et de la locomotive. Saint-Sylvain se trouvait sous l'empire de cette fièvre, accrue d'une jalousie de localité. La fermentation publique s'en ressentait; elle prenait à chaque instant plus d'énergie.

— Combien étaient-ils sur le terrain? disait-on à la ronde. — Qu'ont-ils fait? — Pourquoi ne sont-ils pas venus ici? — On nous sacrifie. — Le gouvernement a résolu la perte de Saint-Sylvain. — C'est encore Paris qui fait des siennes. — On leur a graissé la patte dans les bu-

reaux. — Si nous marchions sur Saint-André!

Ce dernier cri était la formule la plus vraie de l'exaspération générale ; il répondait au sentiment qui dominait. Le triomphe de Saint-André pesait sur les cœurs ; on ne pouvait y songer sans amertume. La révolte plutôt que la déchéance, voilà à quelle conclusion on était conduit.

Evariste observait ce bruit, ce mouvement avec le coup-d'œil du général d'armée. Dès les premières rumeurs, il s'était porté sur le terrain, assisté de Rieussec et de Gérenflot, qui lui servaient d'aides-de-camp. L'agitation lui plaisait ; il s'y trouvait dans son élément ; il se sentait né pour la lutte. Allant de groupe en groupe, il s'inspirait de la passion publique et la réchauffait au contact de la sienne. C'était une magnifique occasion de s'emparer de Saint-Sylvain, d'y jouer un rôle, de résumer en lui les intérêts, les volontés, les haines du pays. Cette fois, il voulait agir en son nom et pour

son compte. Il avait vu Vauxbelles se dérober sous sa main et lui marchander l'obéissance. Ce n'était plus un instrument docile : il fallait le briser. L'épreuve du dernier séjour avait comblé la mesure. Il l'avait vu incliner vers les Simonneau au point de faire subir aux Graindorge un affront public ; il l'avait trouvé sur son chemin comme embarras et comme obstacle, dans les salons de la sous-préfecture, à La Chênaie, partout. C'était assez, c'était trop. Puisque le pupille entrait en révolte, il appartenait au tuteur de reprendre ses droits et de donner la mesure de sa force.

Le beau Graindorge se mit donc à la tête du mouvement qui se manifestait, et fournit un point d'appui à l'effervescence générale.

— Mes enfants, disait-il en circulant dans les groupes, ce n'est point fait encore. Saint-André n'est pas au bout de son rouleau. On réclamera, mes enfants, on réclamera. Je m'en charge.

— Bravo, Monsieur Evariste! s'écria une voix donnant l'impulsion à la multitude.

— Vive M. Evariste! reprirent les autres voix.

A ce premier succès, obtenu en plein air, à l'instar des tribuns romains, Evariste voulut joindre des suffrages plus calmes. Il se rendit chez Gérenflot, où les notables de Saint-Sylvain s'étaient réunis pour causer de l'évènement du jour. Tous les Simonneau s'y trouvaient, les Graindorge également. A l'arrivée d'Evariste, il se fit un silence spontané; on l'entoura et il prit la parole.

— Messieurs, dit-il, on menace Saint-Sylvain d'une iniquité : nous ne la laisserons pas s'accomplir. Le gouvernement a été abusé; on a surpris sa religion. Il est impossible qu'il veuille élever la fortune de Saint-André sur les ruines de Saint-Sylvain. Ce serait odieux. Cependant mettons-nous sur nos gardes. Nos adversaires viennent de nous prouver qu'ils sont habiles; à

notre tour de leur prouver que nous sommes vigilants. Surtout, ajouta l'orateur en se retournant vers la phalange des Simonneau, plus de division entre nous ; souvenons-nous que l'union fait la force.

Un murmure d'assentiment qui s'éleva dans l'auditoire prouva que la pensée d'Evariste était comprise, et que tout le monde s'y associait.

— Messieurs, ajouta notre héros, des mesures promptes, énergiques, décisives! Il faut réparer le temps perdu. Je propose la formation d'un comité chargé de faire prévaloir les droits de Saint-Sylvain, et, pour que mon intention soit bien manifeste, je propose en même temps de porter à la présidence de ce comité M. Victor Simonneau, dont vous connaissez tous le zèle et les lumières.

Cette manière de désarmer ses adversaires par un désintéressement calculé eut un plein succès. Les Simonneau s'en montrèrent émus ; ils voulurent faire assaut de procédés, et refu-

sèrent d'abord l'honneur que leur conférait Evariste; mais celui-ci insista tellement qu'enfin ils se rendirent. C'était une réconciliation tacite qui s'opérait; la guerre civile suspendait ses fureurs devant la guerre étrangère. Il y avait trêve, on la scella par de nombreuses poignées de main. Séance tenante, le comité fut formé, et l'on fixa un jour pour une première réunion. Ces dispositions prises, on allait se séparer, quand Graindorge demanda à compléter sa motion.

— Encore un mot, dit-il. Nous avons une arme de combat, Messieurs: c'est le comité; mais il nous manque le nerf de la guerre, l'argent. Peut-être y aura-t-il quelques dépenses à faire dans l'intérêt de notre cause; comment y pourvoira-t-on? faudra-t-il s'arrêter faute d'une petite somme? Par exemple, nous aurons recours à des ingénieurs soit pour contrôler les études du tracé Saint-André soit pour commencer et poursuivre celles qui nous concernent. Employer des ingénieurs, c'est dire qu'on les

paiera. Ainsi de mille détails. Je vous propose donc, Messieurs, ajouta Evariste avec l'accent et la pose d'un grand seigneur, d'ouvrir une souscription pour couvrir ces frais, et vous me permettrez d'y inscrire en tête la famille Graindorge pour une somme de 500 fr.

On ne pouvait prendre plus noblement l'initiative ni s'exécuter de meilleure grâce. Les Simonneau ne voulurent pas être en reste, et, cédant à l'exemple, l'assemblée alla jusqu'à l'extrême limite de la libéralité provinciale. On parvint ainsi à créer un fonds commun, en vue des nécessités de la lutte.

L'honneur de l'idée appartenait à Evariste; la gloire de l'exécution lui revint aussi tout entière. Il dirigea, anima le comité et l'arrondissement sut à quoi s'en tenir là-dessus. Il n'y était plus question que du beau Graindorge. Le journalier en parlait, comme le fermier, avec une admiration mêlée de respect. Seul il pouvait défendre la vallée de l'Argentine contre la vallée de

la Bévoine, sauver Saint-Sylvain d'une déchéance et amener le gouvernement à composition. Les bureaux étaient gagnés, les ministres aussi; mais Evariste était plus fort que les ministres et les bureaux. Il devait avoir raison de tout le monde, du corps des ingénieurs, du conseil des ponts-et-chaussées, de la chambre des députés, de la chambre des pairs. A lui seul, le beau Graindorge valait et balançait tout cela. L'arrondissement n'en faisait pas l'objet d'un doute.

Evariste cherchait à justifier par son zèle la grande opinion que l'on avait de lui. Une lettre au ministre, signée par tous les électeurs de l'arrondissement, fut envoyée à Vauxbelles. On y demandait à l'administration de faire étudier le tracé de l'Argentine parallèlement à celui de la Bévoine, de manière à pouvoir se décider en connaissance de cause. En même temps, on suppliait le ministre de ne pas prendre parti pour Saint-André avant que Saint-Sylvain eût été entendu. Vauxbelles reçut cette pièce avec prière

de l'appuyer. C'était une mission fort ingrate. Les préférences du gouvernement semblaient être pour le tracé de la Bévoine ; il le savait. Cependant, il vit le ministre et obtint de lui qu'on examinerait l'affaire avec soin. Vauxbelles s'empressa de transmettre cette promesse à ses commettants.

C'était un moyen évasif, Evariste n'en fut pas dupe, il revint à la charge et envoya au député une nouvelle requête avec une lettre qui avait tous les caractères d'une injonction. Graindorge ne s'en tint pas là; il comprit qu'il fallait obtenir une étude du terrain avant que l'hiver l'eût rendu impraticable. Au nom de Saint-Sylvain, il fit un appel à un ingénieur célèbre qui consentit à reconnaître les lieux.

Notre héros eut soin de lui ménager, dans toute l'étendue de l'arrondissement, une réception digne d'un prince. Les populations rurales se portaient en foule sur son chemin et lui offraient leurs services. On le recevait sous

des arcs de verdure, avec des jeunes filles vêtues de blanc. Ces témoignages touchèrent l'ingénieur ; il vit en beau la vallée de l'Argentine. Les faîtes ne lui parurent plus aussi élevés ni les roches aussi dures. Il se laissa aller involontairement à ménager les viaducs et à faire un rabais sur les tranchées. Par ce mouvement naturel qui nous porte à préférer nos propres enfants à ceux des autres, il finit par s'enthousiasmer du tracé qui était son œuvre, en même temps qu'il accablait de ses dédains celui dont la vallée de la Bévoine était le siége. Saint-Sylvain marcha dès lors sur la même ligné que Saint-André ; il eut ses plans, hauteurs et coupes, également à l'encre de Chine. C'était un grand pas de fait.

Cependant on s'inquiétait du côté de la Bévoine ; on s'y mettait en défense. Une nouvelle étude eut lieu pour maintenir les avantages du tracé primitif. La guerre s'engageait dans les règles ; bientôt elle se changea en mêlée. Il y

eut rapport sur rapport, mémoire sur mémoire. Saint-Sylvain disait que son tracé intéressait un chiffre plus élevé de populations que le tracé des adversaires ; qu'il exigeait moins de remblais, moins de tranchées, moins d'ouvrages d'art, moins de souterrains ; que le parcours y serait moins long, et que la dépense en serait moins forte. Sur tous ces articles, Saint-André prétendait que l'avantage se trouvait de son côté et le prouvait par un contre-mémoire.

Comme on le présume, Saint-Sylvain maintenait ses dires avec un autre mémoire à l'apui. Dans chacun de ces factums, les chiffres variaient au gré des deux vallées, de sorte que, de calcul en calcul, et de mémoire en mémoire, Saint-Sylvain en était arrivé à établir que son tracé intéressait une population de huit millions d'âmes, et ne coûterait qu'une somme insignifiante. A moins d'établir un chemin pour rien et d'y lier le sort de la France entière, Saint-André ne pouvait pas aller au-delà.

Quoiqu'il en soit, cette escrime de plume n'avançait pas la question. On allait l'agiter sur un autre théâtre et d'une manière plus solennelle. Les chambres étaient convoquées ; seules elles pouvaient vider le différend des deux vallées. Evariste assembla le comité, et lui fit comprendre qu'il était temps de prendre une résolution décisive. Il fut arrêté que six de ses membres entreprendraient le voyage de Paris, afin d'y suivre la grande et importante affaire. Victor Simonneau figurait dans cette mission, et le beau Graindorge en était l'âme.

LES DEUX VALLÉES.

XXVIII

Au contact de l'air de Paris, Evariste sentit qu'il respirait plus à l'aise : ce bruit, ce mouvement l'enivraient ; il se mêlait à ce tourbillon avec l'ardeur du souvenir et la conscience d'un nouveau rôle. Le Paris qu'il avait connu n'était pas le Paris qu'il retrouvait ; les lieux se transforment au gré de nos passions et de nos habitudes. Evariste ne venait plus y culotter des pipes, encore moins y exécuter des balancés champêtres : c'était désormais un homme sérieux,

un esprit grave. Sur lui reposaient les destinées de sa ville natale ; il tenait en main sa fortune, son existence, son avenir. Quoi de plus propre à donner des allures réfléchies et ces airs imposants où se reconnaissent les grands personnages du siècle.

Evariste mit sur-le-champ son costume à l'unisson de sa mission : il quitta les couleurs voyantes et les chapeaux de fantaisie, supprima les pantalons à froncis et les cravates groseille, se modéra en matière de chaînes de montre et de boutons de chemise ; il revint au simple, cette dernière expression du goût, se vêtit de noir et s'en tint aux modèles les plus sages. Ce fut une métamorphose complète. Tout ce qu'il y avait encore en lui de l'étudiant de neuvième année disparut pour faire place à ces manières profondes, solennelles, méditatives, qui caractérisent les hommes d'état en exercice ou en disponibilité. Des dons naturels venaient rehausser et compléter cette transformation dans la

tenue. Evariste avait un talent de comédien qui n'attendait qu'un théâtre pour se déployer, et une abondance d'élocution parfaitement appropriée à son époque. Chez lui, le flot de la parole tarissait rarement : c'était une source vive et toujours bouillonnante. Il parlait d'autant mieux des choses qu'il les connaissait moins, et terrassait par son aplomb ceux que sa verve n'entraînait pas.

La députation de Saint-Sylvain comprit le besoin de rester unie et compacte au milieu de cet éparpillement qui préside aux mouvements de Paris. Elle ne dispersa point son effort, et descendit en masse dans un hôtel de la rue Saint-Honoré. C'était une base d'opérations établie au cœur même de la capitale, un centre d'action, un quartier-général. De là on pouvait se porter à volonté sur la rive droite et la rive gauche, débattre le plan de la journée, régler le jeu du centre et des ailes, se disposer en échiquier ou en équerre, selon les besoins du moment ; enfin,

conduire de concert et avec ensemble la campagne laborieuse entreprise contre Saint-André. Savantes combinaisons, stratégie ingénieuse! Evariste y présidait et ne négligeait rien pour en rendre le succès assuré. Jamais corps de délégués ne marcha dans un meilleur ordre et avec une connaissance plus approfondie du terrain. Il n'est pas jusqu'aux frais de bouche et de logement sur lesquels Graindorge ne fût parvenu, à l'aide de la vie en commun, d'opérer des économies notoires. La lutte devait être longue, acharnée; il fallait ménager les ressources et ne pas s'exposer à une capitulation faute de vivres.

A peine installés, les délégués se réclamèrent de leur tuteur naturel, le représentant de Saint-Sylvain. Célestin Vauxbelles connaissait ses devoirs; il accourut à la voix de ses commettants et se mit à leur disposition. On discuta l'affaire, on avisa au parti à prendre. Grâce à la résistance de Vauxbelles et aux délais nécessaires

pour une enquête locale, la question du tracé n'était pas arrêtée d'une manière définitive et absolue ; il lui manquait la sanction du conseil des ponts-et-chaussées. C'est devant cette juridiction qu'allait s'agiter le premier débat, et il importait d'y arriver avec des faits concluants, des études techniques. Evariste se chargea de ce soin. A force de se nourrir des mémoires et d'étudier les chiffres des hommes de l'art, il était devenu d'une force redoutable sur les tracés des deux vallées. Personne ne raisonnait comme lui sur les pentes, sur les courbes, sur les vitesses. Il savait, à un mètre près, ce que seraient les tranchées et les remblais et parlait des viaducs comme un homme qui aurait toujours vécu dans leur intimité. Rien n'est moins rare qu'une pareille aptitude : la mémoire en fait les frais et le hasard y entre pour beaucoup. Cependant elle étonne jusqu'aux hommes spéciaux et leur cause des éblouissements. Gráindorge la possédait à

un haut degré ; il la mettait au service de Saint-Sylvain.

Un jour fut pris pour plaider la grande affaire. Le conseil des ponts-et-chaussées devait s'y trouver au complet ; quelques membres inclinaient déjà pour la vallée de l'Argentine. Il s'agissait de les affermir dans leurs bonnes dispositions et de convertir les autres. Quelques démarches, quelques visites de politesse furent jugées utiles ; on ne les épargna point. On plaida en détail, avant de plaider en bloc. Ce fut une sorte d'initiation, un travail préparatoire. Enfin, le jour solennel arriva : Evariste arrêta ses derniers préparatifs. Pour se présenter au débat avec tous ses moyens, il avait eu soin de faire, en secret, une répétition générale, et de mettre à l'épreuve ses facultés mnémoniques. Le résultat avait été satisfaisant ; sur aucun détail sa mémoire n'avait bronché. Il possédait ses chiffres sur le bout du doigt et poussait les choses jusqu'à des calculs minutieux

à propos des frais de traction. On ne pouvait moins faire devant l'un des corps les plus savants de l'Europe.

Quand la délégation de Saint-Sylvain fut introduite dans une salle d'attente, au ministère des travaux publics, elle était au grand complet et présentait un ordre magnifique. Six notabilités vêtues de noir produisent toujours un certain effet, même lorsqu'elles descendent de la montagne. On a, pour ces occasions, des habits dont le temps n'a point terni le lustre et qui attestent par quelques plis qu'on ne les déploie guères qu'aux grands jours. Si le costume apporté du pays natal n'est pas complet, Paris est là pour fournir un supplément ; de sorte qu'il s'opère dans l'ensemble un mélange harmonieux de goûts et de modes. C'est l'alliance du primitif et du moderne, se tempérant l'un l'autre. Les délégués de Saint-Sylvain ne dérogeaient point à cette loi, et Graindorge pouvait être fier du bataillon qui marchait sous ses ordres.

La salle où ils furent introduits n'était pas entièrement vide. Dans l'un des angles se tenait un groupe d'hommes également vêtus de noir, également bien brossés et soignés sur toutes les coutures. Il avait, comme la phalange de Graindorge, l'air compacte et résolu, l'œil vif et menaçant, la pose du soldat sous les armes. On y remarquait la même impatience, les mêmes signes mystérieux, le même échange de conversation à voix basse. Il n'était pas jusqu'à l'accent qui n'eût le même caractère et ne trahît une origine commune. Le regard d'aigle d'Evariste pénétra sur-le-champ la vérité et reconnut ses adversaires.

— Ceux de Saint-André, dit-il à demi voix et en se retournant vers son voisin.

— Ceux de Saint-André, se répétèrent les délégués à l'oreille les uns des autres.

Dans le parti opposé se produisait un mouvement semblable. Le chef du groupe, qui était un jeune avoué, donna l'impulsion en disant :

— Ceux de Saint-Sylvain !

Les autres suivirent. Saint-André et Saint-Sylvain, se trouvaient donc en présence. Les deux vallées se mesuraient de l'œil comme des guerriers d'Homère avant d'engager le combat. On s'étudiait de la tête aux pieds, afin de s'assurer lequel des deux camps avait le meilleur air, les habits les plus noirs, le linge le plus blanc, les souliers les plus propres. De cette reconnaissance matérielle et extérieure, on passait à une étude plus profonde et plus intime. Qu'allait faire l'ennemi ? par quels arguments espérait-il emporter l'affaire ? où devait être son point d'appui ? insisterait-il sur les pentes, ou se retrancherait-il sur le nombre des populations intéressées ? ferait-il de l'art ou de la statistique ? Evariste, en sa qualité d'orateur, poursuivait surtout cette étude psycologique ; il avait deviné dans le jeune avoué son ennemi naturel, et il le foudroyait de son regard inquisiteur. C'était un moyen d'intimidation préparatoire.

— Je te devine, disait-il sans le perdre un instant de vue, je te pénètre ; tu es percé à jour. C'est sur le faîte de la vallée que tu t'appuieras ; c'est de là que tu te disposes à me combattre. Tu seras à cheval là-dessus, on ne pourra pas, tu l'espères du moins, t'en débusquer. Eh bien ! Graindorge te ménage une surprise.

Comme cela arrive toujours en pareille occasion, les deux camps restèrent longtemps en présence. Il fallait attendre que le conseil fût prêt à recevoir et à entendre les parties intéressées. Dans un pays et dans un temps moins civilisés que les nôtres, des adversaires, mis ainsi en contact, auraient eu le temps de s'entre-égorger vingt fois et de vider leur différend par des moyens plus expéditifs que ceux auxquels on allait avoir recours. Tout se borna heureusement à des œillades courroucées et le spectacle des voies de fait fut épargné aux huissiers du lieu. L'heure de l'audience arriva d'ailleurs et mit fin à cette contrainte réciproque.

En entrant dans la salle où siégeait le conseil, les deux vallées prirent chacune une direction opposée. Saint-Sylvain se rangea naturellement à droite; Saint-André à gauche; on eût dit que le Mont-Serrat venait s'interposer entr'elles. C'était l'effet d'un mouvement instinctif; elles occupaient dans la salle la même place que sur la carte. Les membres du conseil remarquèrent en souriant ce résultat des rivalités locales. Assis autour d'un tapis vert, ils attendaient que chaque vallée exposât ses droits, et des plans étalés sur la table témoignaient que la question avait été l'objet d'un examen préalable, peut-être même d'un débat. Ce fut la Bévoine qui eut d'abord la parole. Evariste ne s'était pas trompé; la défense de cet intérêt était échue au jeune avoué dans lequel il avait deviné un antagoniste. Il entra en matière avec l'aisance d'un homme abreuvé aux sources modernes, prodigua le style pittoresque, les épithètes à l'usage des coloristes, se lança dans la

ciselure et la ronde-bosse, de manière à perdre à jamais une cause moins forte et moins bonne.

— Bien ! bien ! disait Graindorge, en prenant des notes, enferre-toi ! Jette des phrases à paillettes devant ces vérérans d'une science positive. Va toujours ! va !

Cependant, le défenseur de Saint-André finit par invoquer des chiffres : il entra dans les pentes, et, comme l'avait présumé Evariste, s'arma de la question de niveau pour en écraser son adversaire. Les membres du conseil, les plans sous les yeux, suivaient cette partie du plaidoyer ; et, à leurs airs de tête, aux paroles qu'ils échangeaient à voix basse, Evariste voyait bien que c'était le côté le plus faible de son affaire. Déboucher de la chaîne du Serrat à un niveau inférieur, est-il un ingénieur qui puisse résister à cette idée? Obtenir une pente plus douce, une courbe moindre, c'est l'idéal des voies de fer et le dernier mot de l'art.

Lors qu'Evariste prit la parole, il comprit

qu'il avait à ménager les préventions de son auditoire, à le manier doucement afin de le ramener peu à peu. Il commença par exposer les alarmes que le tracé de Saint André avait répandues dans la vallée de l'Argentine, le deuil des populations, la ruine qui les attendait ; puis quand il eut fait à l'émotion une part suffisante, il attaqua hardiment la question technique et s'appuya des études de l'ingénieur célèbre dont les conclusions étaient favorables à Saint-Sylvain. Ce nom avait du poids ; il produisit le meilleur effet. Abordant les détails, Evariste examina ensuite les pentes, les courbes, les souterrains, les remblais, les coupures à ciel ouvert, les viaducs, les ponts, les terrassements, indiqua par quelles rampes il conduisait son chemin sur les flancs du Serrat, se montra savant, précis, riche en faits, enfin jeta de l'intérêt sur les matières les plus arides et les plus ingrâtes. Les membres du conseil s'étonnaient de voir un profane traiter avec une telle assu-

rance et comme en se jouant des sujets qui semblaient être du ressort des seuls initiés. Les délégués de Saint-André commençaient à craindre que leur défenseur ne fût pas de taille à se mesurer contre un si rude champion, tandis que ceux de Saint-Sylvain s'épanouissaient d'orgueil et ne se possédaient pas d'avoir un pareil interprête.

Cependant le point difficile, délicat, n'était pas franchi ; la question du faîte des vallées restait intacte, et les avantages du niveau se trouvaient toujours du côté de Saint-André. C'est là-dessus qu'Evariste réservait à ses ennemis et même à ses amis une surprise étrange. Dans la reconnaissance opérée le long de l'Argentine, il s'était trouvé un point où la chaîne du Serrat pouvait être attaquée à quatre mètres au-dessous du point fixé pour la vallée de la Bévoine. L'ingénieur avait glissé sur cette circonstance, afin de ne pas allonger le parcours en souterrain, et il avait préféré se tenir sur un point

plus élevé pour entamer le Serrat plus près de son arête. C'était de sa part une préférence, un système, rien de plus. Evariste écarta le système et fit ressortir le fait. Il démontra que la question du niveau revenait tout entière et demandait à la rigueur un autre examen. Raisonnant d'après cette donnée, il se rabattit de nouveau sur les pentes et sur les souterrains, et finit par s'envelopper de tant de chiffres qu'il en devint presque impénétrable. Les gens de la Bévoine étaient attérés pendant que les délégués de l'Argentine saluaient le triomphe de leur orateur de nombreux mouvements de tête.

La séance fut levée sur ce discours, qui laissa dans l'esprit des membres du conseil un peu d'irrésolution et d'incertitude. On alla aux voix : elles se partagèrent en fractions égales, et c'était le plus beau résultat que pût se promettre l'éloquence d'Evariste. Dès lors, le débat entre les deux vallées allait se présenter aux chambres dans toute son intégrité, et sans que rien fût

préjugé en faveur de l'une ou l'autre direction.

La tactique d'Evariste consista à maintenir cette situation, tant auprès du conseil des ministres que devant la commission de la chambre des députés. Non-seulement il y parvint, mais il fit plus encore. Devant la commission, le tracé de l'Argentine eut gain de cause ; cinq voix contre quatre lui donnèrent la préférence. C'était un triomphe réel, et on le devait à Graindorge. A mesure qu'il se pénétrait mieux de l'affaire, il y trouvait plus de ressources et en tirait plus de parti. Sans que Saint-André s'en doutât, il groupa autour de Saint-Sylvain tous les intérêts identiques et parvint à réunir dans la chambre douze voix inféodées à ce tracé. Les arrondissements eux-mêmes furent intéressés à la lutte et donnèrent à leurs représentants des instructions formelles, impératives. On agit ainsi sur les membres de la commission, et on les entraîna vers le projet qui réunissait en sa faveur le plus d'influences.

Tout ce travail préparatoire était l'œuvre d'Evariste : il avait le génie des petites combinaisons et l'instinct de la stratégie parlementaire. Autant Vauxbelles était peu propre à cette guerre de détail, autant Graindorge y excellait. Il se sentait né pour cette vie et s'y plaisait comme dans son élément. Aussi les délégués de Saint-Sylvain lui abandonnaient-ils toute la direction de l'entreprise. Sa supériorité était telle, en cela, que la jalousie de Victor Simonneau en fut désarmée. Il ne se faisait rien parmi les délégués qu'Evariste ne l'eût ordonné ; il réglait leurs pas de la manière la plus souveraine. Le contre-coup de cet état de choses se faisait sentir à Saint-Sylvain. Les correspondances y apportaient les détails de la position qu'avait prise Graindorge. Il n'y était bruit que de ses succès oratoires, des résultats qu'il avait obtenus ; et, pour compléter cette popularité glorieuse, il arrivait de temps en temps à Saint-Sylvain comme

un écho de la terreur que le nom d'Evariste avait répandue dans la vallée de la Bévoine.

Les choses en était là quand la chambre des députés fut saisie du projet de loi qui intéressait les deux vallées. Désormais la direction de l'affaire échappait à Evariste : c'était sur Vauxbelles qu'elle reposait. Célestin se prépara avec soin; il étudia consciencieusement les pièces et s'apprêta à défendre avec vigueur un terrain bien préparé. Malheureusement Saint-André fit un dernier effort. Parmi les députés que le tracé de la Bévoine touchait d'une manière indirecte, se trouvait l'un des orateurs les plus éminents de la chambre, un homme dont la parole avait un grand poids sur ses décisions. Les délégués de Saint-André obtinrent qu'il monterait à la tribune, et c'était lui que Vauxbelles allait avoir pour antagoniste. Qu'on juge de son émotion quand il vit ce terrible adversaire gravir l'escalier solennel et appuyer sa main sur la rampe de marbre. Il se sentit vaincu et fut prêt

à demander grâce. Cependant il s'exécuta et essaya de porter devant la chambre la cause de Saint-Sylvain. Triste effort! douloureuse agonie! L'assemblée, à une majorité formidable, renversa l'œuvre de la commission et donna gain de cause à la vallée de la Bévoine.

Ainsi, Saint-Sylvain avait eu les chances en sa faveur tant qu'Evariste avait pris la défense de ses intérêts; il n'avait succombé que le jour où celui-ci s'était vu contraint de la remettre en d'autres mains. Le triomphe de Saint-André fut accueilli par un grand cri de désespoir dans toute la vallée de l'Argentine; mais l'arrondissement, juste pour tout le monde, savait dire en même temps que si quelqu'un avait perdu la partie, c'était Vauxbelles, et qu'Evariste, à sa place, n'eût pas manqué de la gagner.

COMMENT SE PERD L'EMPIRE.

XXIX

Depuis son voyage à Paris, Evariste était un tout autre homme ; il y avait acquis la conscience entière de sa force. Désormais, plus d'hésitation dans sa marche, plus d'incertitude quant au but. Il savait où il devait prétendre ; l'ambition lui avait dit son dernier mot. En voyant de près Vauxbelles, il s'était assuré d'un fait, c'est que celui-ci tirait toute son influence de son mandat. Or, ce mandat, qui le lui avait conféré ? de qui le tenait-il ? si ce n'est des

Graindorge. Les Graindorge pouvaient donc défaire ce qu'ils avaient fait, détruire ce qu'ils avaient fondé, en disposer pour un autre ou pour eux-mêmes, placer leurs intérêts en des mains plus vigilantes, plus habiles surtout en matière d'exploitation.

Evariste se sentait né pour jouer ce rôle. Les avantages, les honneurs qui y sont attachés, avaient fait une profonde impression sur lui. Vauxbelles n'était point un aigle, et pourtant il avait ses entrées partout, vivait dans l'intimité des ministres, traitait de haut avec les bureaux, et, par la force même des choses, obtenait son contingent de faveurs administratives. Tout cela venait, non de la force de l'homme, mais de la puissance du levier. Que ce levier échût à un bras plus vigoureux, et la somme des résultats pouvait être portée au centuple. En attendant, Saint-Sylvain n'était pas servi comme il aurait dû l'être ; sa cause périclitait. Dans une époque où tout se traite comme en

un champ de foire, malheur aux intérêts qui s'oublient par insouciance ou qui s'effacent par scrupule ! On les foule sans pitié !

— C'est un enfant, se disait Evariste en songeant à Vauxbelles ; on le promène, on le joue. Tant vaut le député, tant vaut l'arrondissement.

Comme Graindorge eût compris autrement son mandat, et quel parti il en eût tiré ! Il s'exaltait à cette idée. Se plonger dans l'eau trouble des chemins de fer pour en ramener une concession lui semblait une de ces bonnes fortunes qui marquent d'un signe blanc la journée d'un homme et le posent carrément sur la base de l'agiotage et de la finance. Ensuite, que de concessions et d'adjudications, que de petites et moyennes affaires. Evariste ne pouvait en détacher son esprit ; il s'imaginait y être déjà, il y mettait la main, il exécutait sa cueillette. A cet espoir se mêlait le regret d'avoir longtemps abandonné à Vauxbelles une besogne si

délicate. Sauf un poste assez élevé dans l'ordre judiciaire, que Célestin s'était adjugé, où avait-il fait ses preuves? par quelles opérations s'était-il signalé? à quelles entreprises avait-il attaché son nom? Être député et ne pas envisager ce poste en spéculateur, quoi de plus contraire aux mœurs du temps, au but de l'institution? Evariste aurait absous Célestin sur tous les points, excepté celui-là. Aux yeux des gens habiles, il n'est qu'un sot métier, celui de dupe.

Telles étaient les impressions que le beau Graindorge avait rapportées de son voyage à Paris. On pouvait y lire la condamnation de Vauxbelles. De flottantes qu'elles étaient, les résolutions de notre héros avaient pris un caractère précis, arrêté, opiniâtre. Désormais ce besoin d'action qui éclatait naguère en aventures folles, tendit à se régler sans rien perdre en énergie. Les équipées du jeune homme, comme celle du parc de La Chênaie, n'étaient

plus de saison ; les honneurs devaient le conduire au même but plus sûrement que la violence. Eût-il échoué de ce côté, il y avait pour lui une compensation suffisante dans le rôle auquel il aspirait et dont il se croyait à peu près investi. Du reste, au point où il en était, cette illusion n'avait rien que de légitime. Depuis Napoléon, personne n'avait joui dans l'arrondissement d'une popularité plus grande que le beau Graindorge ; son nom avait pénétré dans les chaumières ; les populations qui boivent les eaux de l'Argentine ne le prononçaient qu'avec respect. Leur reconnaissance n'avait d'égale que la haine des riverains de la Bévoine. Évariste était le roi de la campagne ; il y comptait une armée de partisans. A Saint-Sylvain, son succès n'était pas moindre. Ses services avaient fait un tel bruit, répandu un tel éclat, que les Simonneau n'osaient pas encore en atténuer l'effet. En ennemis adroits, ils attendaient que le temps se fût mis de la

partie et eût usé un triomphe alors dans toute sa fraîcheur. Evariste restait donc maître du terrain, et, en s'adjugeant avant l'heure la succession de Vauxbelles, il ne faisait que devancer les évènements et les escompter pour ainsi dire.

Cependant la prudence lui conseillait de ne se démasquer qu'au moment opportun, et il obéissait à ce conseil. La rivalité des Simonneau, toute endormie qu'elle parût, ne pouvait manquer de se réveiller devant une candidature formelle. C'était un conflit de race, une lutte de famille, et si l'une des deux maisons arrivait à l'empire, il ne restait plus à l'autre qu'une position subalterne à laquelle on ne pouvait se résigner sans combat. Il y avait d'ailleurs à craindre que les Simonneau ne prissent partie pour Vauxbelles, en haine des Graindorge. Dans ce cas, les chances se balançaient et la campagne devenait difficile. Conjurer les effets de cette combinaison, l'annuler, la rendre

impossible, c'est à quoi devait viser Evariste. Pour simplifier le duel, il fallait écarter tout-à-fait Vauxbelles, de manière à n'avoir plus en face de soi que les Simonneau.

Le hasard le servit en cela mieux que n'eussent pu le faire les mesures les plus habiles. Un évènement imprévu agita Saint-Sylvain et vint y mettre les ambitions en rumeur. Le receveur particulier de l'arrondissement fut enlevé par une congestion au cerveau qui le frappa avec la rapidité de la foudre. C'était un poste avantageux et fort enviable; aussi l'émotion fut-elle grande parmi ceux qui pouvaient y prétendre. On se remua de tous côtés, on écrivit, on forma des demandes, et, par le même courrier, Célestin reçut vingt lettres, au nombre desquelles se trouvaient les deux suivantes :

« Monsieur et cher député,

« Je m'empresse de porter à votre connais-

sance une nouvelle qui vous affligera et vous surprendra autant qu'elle nous a surpris et affligés. Notre receveur particulier vient de mourir subitement; il a succombé à une attaque d'apoplexie dans la rue même, au moment où il sortait de chez Gérenflot.

« L'Etat perd en lui un fonctionnaire dévoué et nous y perdons un ami. Vous savez combien il était aimé dans le ressort, et à quel point il avait su concilier ses devoirs avec les égards que l'on doit aux administrés. Il n'y a qu'une voix là-dessus dans la ville; tout le monde lui rend justice.

« Le choix de son successeur demande donc un soin particulier. Il s'agit de trouver un titulaire qui réunisse au même degré les talents solides et les qualités aimables dont le défunt était doué. Il s'agit de trouver un homme ayant donné des gages à la dynastie, incorruptible, exact, honnête comme lui.

« Précisément, ma famille compte dans ses

rangs un membre qui offre l'assemblage de toutes ces conditions ; c'est notre beau-frère Pierre Postel, doublement Simonneau pour avoir épousé l'une de nos sœurs, tandis que sa sœur épousait l'un de nos frères. Vous connaissez Postel, vous savez quel homme c'est. On chercherait loin un attachement plus grand à nos institutions, une ardeur plus vraie quand il s'agit de les défendre. Il est, vous le savez, capitaine dans un bataillon rural. A l'époque où Paris se trouvait en proie à l'émeute, ne parla-t-il pas un jour de marcher vers la capitale à la tête de sa compagnie, afin de mettre les révoltés à la raison? Voilà l'homme, Monsieur et cher député ; ce trait seul vous le peint.

« C'est assez vous dire qu'aucun n'est plus digne de succéder au fonctionnaire dont nous déplorons la perte. Si l'on demandait des titres spéciaux, Postel peut faire valoir une étape de trois heures sous une pluie battante, à la tête

de sa compagnie, le jour où il s'agit d'aller sur la route royale faire la haie à un prince du sang en tournée vers les départements du Midi. Il gagna à cette occasion un rhumatisme qui, depuis ce temps, a beaucoup nui à ses intérêts. Certes, quand il s'agit de son pays, Postel n'en est pas à un rhumatisme près. Cependant, puisqu'une occasion se présente, il aimerait que le gouvernement tînt compte d'une infirmité contractée à son service.

« Je ne vous parle pas du zèle que notre parent a toujours montré pour vos intérêts. Sur ce chapitre, Postel est un vrai lion ; il mettrait en pièces quiconque vous attaque ; il ne souffre pas même le murmure. Un jour, chez Gérenflot, quelqu'un s'avisa de vouloir épiloguer à votre sujet ; Postel s'élança sur lui ; j'ai vu le moment où il le dévorait. Heureusement on arriva assez à temps pour l'arracher de ses mains. Je vous le répète, c'est un lion.

« Il serait ridicule à moi d'insister sur ce

qu'il a fait lors des dernières élections. On avait lieu de craindre que Postel, enchaîné par son rhumatisme, ne pùt aller chercher ses recrues dans la campagne. Son dévoûment s'est trouvé plus fort que le mal. Il a battu jusqu'au moindre buisson pour en faire sortir des électeurs, et en a ramené à lui seul plus de quarante. Tout cela de la part d'un homme affligé de rhumatisme! c'est attendrissant d'y penser. Il faut qu'il vous porte bien profondément dans son cœur.

« Ainsi, tout recommande ce choix: dévoûment absolu au pays, dévoûment non moins absolu au député qui le représente si bien. Il faut croire que le gouvernement cherche le mérite; eh bien! le mérite est là. Postel a fait ses preuves, il les fera encore. Jamais recette particulière n'aura été mieux occupée.

« Faut-il maintenant parler de nous, Monsieur et cher député? Vous savez si nous nous sommes dévoués et quels soutiens vous avez dans notre famille. Je ne vous cache pas qu'elle

s'unit tout entière à moi pour appuyer la demande de Postel. Sa nomination nous comblerait tous de joie, et un échec nous affecterait tous très profondément. C'est autant une question d'intérêt qu'une question d'amour-propre. Les Simonneau ont un rang à Saint-Sylvain, d'où un mécompte aussi grave les ferait déchoir. Je n'ose pas m'arrêter à cette dernière idée, car elle jetterait dans ma famille les germes d'un mécontentement que je serais peut-être impuissant à calmer.

« Ayons meilleur espoir. Servi par vous, il est impossible que Postel n'obtienne pas ce qu'il désire, ce sera dès-lors votre œuvre, votre création, et jugez ce que deviendra un zèle aussi ardent que le sien, sous l'empire d'une reconnaissance sans limite.

« Agréez, etc.

« Victor Simonneau. »

La lecture de cette épitre arracha à Vauxbelles

un mouvement d'impatience. On ne pouvait lui mettre le marché en main d'une manière plus formelle, lui faire sentir plus durement le poids de la dépendance. En mainte occasion il avait eu à essuyer les exigences de ses électeurs ; jamais pourtant la formule n'en avait été aussi crue, ausi brutale. Evidemment on lui faisait porter la peine d'une situation de plus en plus ébranlée. Il fallait qu'il combattît l'abandon à force de dévoûment, et vainquît la révolte à force de services. Vauxbelles avait le cœur bien placé et un sentiment d'orgueil qui le mettait au-dessus de tels outrages. La lettre de Simonneau manqua son but en le dépassant; elle comblait la mesure. Célestin la rejeta avec dépit et en ouvrit une autre.

Elle était d'Evariste; son écriture brillait sur l'adresse. Ce que les Simonneau avaient fait sans le vouloir, Graindorge l'avait fait à dessein. Il voulait rompre avec Vauxbelles; l'occasion lui parut bonne. Aussi son style était-il plus

cavalier que de coutume, plus blessant, plus impératif. Voici ce qu'il disait :

« Mon cher Célestin,

« Notre receveur particulier vient de partir pour l'autre monde en un clin-d'œil, après une partie de dominos et sur la porte même du café. Le double-six lui aura porté au cerveau ; c'est par là que périssent les grands calculateurs.

« Conclusion. Il laisse une place qui n'est point à dédaigner. Telle est l'oraison funèbre que l'on peut entendre d'un bout de la ville à l'autre. On n'honore pas autrement la mémoire des fonctionnaires : un de perdu, deux de retrouvés. Seulement, il y a une lacune dans nos mœurs. Le successeur devrait élever à ses frais un monument au défunt, et lui composer une épitaphe à la hauteur de ses émoluments. C'est le fait d'un héritier sensible, comme aussi

de prendre le deuil ; mais on a aujourd'hui si peu d'égard pour les morts.

« Bref, voici une place, Célestin, et je ne veux pas différer de te dire que j'en ai disposé en faveur de notre cousin Jacques Michon ; tu sais, Michon le blond, le grand Michon, celui qui a exécuté une si belle tournée en ton honneur lors de notre dernière campagne. Il n'y a qu'un Michon au monde pour enlever les électeurs des champs, les conduire au scrutin en masse comme une charretée de veaux, et les porter au besoin sur la table au vote quand leurs jambes se prêtent mal à ce service.

« Ainsi, le cousin Michon a tous les droits du monde à la recette particulière que je lui ai destinée. Quant à l'aptitude, il n'est pas très fort sur les chiffres ni sur la grammaire ; mais tu sais que le gouvernement n'en est pas à cela près. Michon aura des commis qui feront sa besogne au mieux et qu'il paiera le moins possi-

ble. C'est de cette façon que les choses se passent dans les meilleures administrations.

« Te dire pourquoi j'ai donné cette place à Michon et non à un autre, c'est s'engager dans des redites. Michon est un Graindorge : les Graindorge doivent tenir le haut bout dans le pays ; c'est dans ton intérêt, mon cher Célestin. Partout où il y aura une place vacante, j'aurai un Graindorge à t'offrir, c'est-à-dire un gaillard solide sur lequel nous puissions compter. Autrement, l'arrondissement t'échappe. Peuplons, mon cher, les régions officielles de Graindorge ; tu verras comme ils y fleuriront. Graindorge simples, Graindorge panachés, Graindorge hâtifs, Graindorge printanniers, on n'en saurait trop avoir, ni de trop de couleurs. Il faut que tu te promènes dans un parterre de Graindorge.

« C'est entendu, n'est-ce pas ? Il ne te reste plus qu'à faire revêtir cette nomination des formalités qui doivent lui donner un caractère

public. Quant à douter que Michon te convienne et convienne au ministre, c'est une pensée qui ne m'est jamais venue. Je sais trop bien comment se passent les choses à Paris. Un député doit être le maître dans le ressort de son arrondissement, y régner d'une manière absolue ; rien ne peut s'y faire qu'il ne le sache, qu'il n'y intervienne, qu'il n'y consente. Ce sont les principes élémentaires du gouvernement constitutionnel, et tu connais trop bien tes droits pour qu'on puisse les enfeindre ou les amoindrir. Pousse donc à l'avancement des Graindorge, ils sont tous la chair de ta chair et les os de tes os.

« J'ai prévenu Michon ; il attend son brevet; il sait qu'il te le devra. Tu ne te fais pas une idée des élans de cet homme ; si tu étais ici, il serait capable de t'étouffer en te serrant dans ses bras.

« Adieu, mon bon Célestin. Ton échec du chemin de fer commence à s'oublier dans notre

vallée ; on s'habitue à l'idée de voir des locomotives côtoyer la Bévoine, tandis que l'Argentine restera dans la solitude et le silence. La philosophie sied aux arrondissements comme elle sied aux individus ; Saint-Sylvain en aura, et le temps, qui guérit toutes les blessures, guérira sans doute celle que nous a faite Saint-André. Les esprits éprouvent, il est vrai, encore un peu d'effervescence ; nous tâcherons de l'apaiser dans son intérêt. Mais expédie le brevet de Michon.

« A toi,

« Évariste Graindorge. »

Voilà ce qu'était cette seconde lettre. Sans doute la familiarité qui existait entre Vauxbelles et Graindorge autorisait une partie des termes dont il s'était servi, et la rhétorique à l'usage de notre héros ne faisait que se réfléchir dans les allures pittoresques de son style. Cependant il régnait au milieu de tout cela une

ironie à laquelle Célestin n'était point habitué, et un tour perfide qui trahissait des préoccupations nouvelles. En pesant les expressions de la lettre, on voyait qu'elle manquait de franchise dans la gaîté et de naturel dans les fanfaronades.

A cette double lecture, il se fit dans l'âme de Vauxbelles une réaction contre des importunités si impérieuses. Il n'avait cédé jusque-là que par la contagion de l'exemple. Autour de lui, chacun semblait comprendre ainsi son mandat, et il ne se croyait astreint ni à plus de vertu, ni à plus de sévérité qu'un autre. Tout député se met à la merci de ses électeurs et ouvre volontiers une agence à leur usage : c'est la règle; elle compte peu d'exceptions. Seulement, il s'agit de saisir la limite délicate où cette servitude n'est plus compatible avec la dignité. Vauxbelles en était arrivé là; il ne pouvait obéir sans s'abaisser, ni résister sans se compromettre.

Même en isolant les deux demandes des formes qu'elles avaient revêtues, son embarras n'était pas moindre. De nouveau il se trouvait placé entre les deux camps qui divisaient Saint-Sylvain. Accorder la recette particulière aux Simonneau, c'était irriter les Graindorge ; et se déclarer pour les Graindorge, c'était rompre avec les Simonneau : éternel écueil de sa position que de n'être précisément avec personne, et de ne vivre que par la tolérance des deux partis. Que s'il les mécontentait l'un et l'autre, ils allaient se réunir contre lui et le briser au premier choc. Abandonné par les Graindorge, délaissé par les Simonneau, il restait seul et comme un général sans soldats. Les services qu'il avait pu rendre avaient passé par le canal des deux grandes puissances de l'arrondissement, en sorte que Célestin n'avait pu s'y ménager des influences directes. Les intermédiaires avaient eu seuls les honneurs de la position.

Vauxbelles comprenait cela : il savait qu'en rompant avec Evariste et avec Victor, il s'interdisait toute chance de réélection, tout avenir parlementaire. Le soin de son honneur fut pourtant le plus fort ; il obéit à une inspiration honnête. Un vieux militaire figurait au nombre des prétendants à la recette qui venait de vaquer : c'était un homme estimé à Saint-Sylvain, et qui comptait d'honorables services ; il tenait d'ailleurs à l'administration des finances, et ce choix ne troublait pas les règles naturelles de la hiérarchie. Vauxbelles en fit son candidat, alla voir le ministre, puis les directeurs, y mit tant d'insistance et tant d'activité que la nomination de son protégé arriva à Saint-Sylvain dix jours après les lettres qu'il en avait reçues. Ce fut sa seule réponse.

Qu'on juge des colères avec lesquelles cet acte d'insurrection fut accueilli. On eût plutôt pardonné à Vauxbelles un choix entre les deux

influences qui régnaient à Saint-Sylvain, que cette nomination imprévue.

— C'est combler la mesure! s'écrièrent les Simonneau. Un intrus! Encore, s'il nous eût préféré les Graindorge!

— Je m'y attendais, dit Evariste en se frottant les mains : il s'est aliéné les Simonneau. Décidément, c'est un homme au sac.

UN NOUVEAU MITHRIDATE.

XXX

A mesure que l'étoile de Célestin s'en allait déclinant, celle d'Evariste se dessinait d'une manière plus nette. Les choses en étaient arrivées à ce point que notre héros pouvait s'envelopper de moins de réserve et laisser pénétrer ses projets. Il devenait même utile que l'idée de sa candidature se répandît au dehors et y occupât les esprits.

On va voir ce sentiment dominer dans l'entretien qui s'engage entre Graindorge et Rieus-

sec. Graindorge est sur son divan, partagé entre sa pipe et un livre ouvert devant lui, au moment où son confident vient, comme à l'ordinaire, prendre le mot d'ordre de la journée.

— Ah! c'est toi, mon fils, dit notre héros, comme s'il s'arrachait avec peine aux charmes de sa lecture ; tu me trouves aux prises avec ce tendre Racine. Quel homme prodigieux, mon cher! comme on vit avec plaisir dans son commerce! c'est plein d'idées, et nourri, et harmonieux et pur! Décidément on ne travaille plus dans ce goût; la recette s'en perd.

Jules ne trouvait pas un mot à répondre à cette apologie du grand tragique; la surprise empêchait sa parole de se faire jour. Enfin il trouva ces mots :

— Du Racine, Evariste! serais-tu malade, par hasard?

— Non, mon cher, non ; on ne saurait trop recourir aux bons modèles. Il y a là-dedans,

vois-tu, poursuivit Evariste en frappant sur le volume, il y a là des leçons pour tout le monde, pour les artistes, pour les diplomates, pour les hommes politiques. Êtes-vous épris de la forme ? la forme y est ; cherchez-vous le fond ? le fond s'y trouve, et quel fond ! Tiens, mon petit, ajouta-t-il, j'en étais ici, au troisième acte de *Mithridate*. Quel début magistral ! quels vers carrés ! Que me répondrais-tu, par exemple, si je te disais dans la langue de cet ingénieux Racine :

> Approchez-vous, mon fils. Enfin, l'heure est venue
> Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue ;
> A mes nobles projets je vois tout conspirer ;
> Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.

— Eh ! que diable veux-tu que je te réponde ? dit Rieussec, ne sachant pas où son ami voulait en venir.

— C'est pourtant, continua Evariste, dans les grands auteurs que l'on trouve de pareilles entrées en matière. Avec des autorités plus

médiocres, j'aurais pu te dire : Le grand Bouddha a eu trente-deux mille métamorphoses ; je veux imiter cet Asiatique ; je prétends me transformer, me transfigurer ; et avant peu, mon petit, je t'en donnerai le spectacle.

— Vraiment ! dit Rieussec.

— Mais, ajouta Evariste, combien la manière de cet élégant Racine est préférable ! C'est l'antique dans toute sa pureté ! Les procédés directs, naturels ; la phrase précise, succincte, voilà, mon fils, ce que l'on apprend dans le commerce des écrivains de la bonne époque. Écoute plutôt :

> Et chassant Célestin de la chambre étonnée,
> Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.

— Ah ! s'écria l'ami du prince mis enfin sur la voie, je commence à comprendre. Ta poétique s'explique : tu veux te débarrasser de Vauxbelles.

— C'est toi qui l'as nommé, mon fils. Il n'y a pas dix-huit mois, je le portais au pinacle ;

aujourd'hui je l'en précipite. D'autres temps, d'autres soins. A qui la faute, d'ailleurs ? A Célestin. Il n'a pas répondu à ce que j'attendais de lui. Nous l'avons vu à l'œuvre ; incapable, impuissant, mon cher. Il ne tire parti de rien, se laisse jouer sous jambe ; on lui met un chêne dans les mains et il en fait une quille. C'est un homme jugé.

— Jugé et condamné ! dit Rieussec en forme d'écho.

— Il n'a pas compris son temps, poursuivit Evariste. Moi, en un clin-d'œil, j'ai tout vu, tout deviné. La politique, mon fils, comprend aujourd'hui des êtres de deux sortes, ceux qui tirent la couverture à eux, ceux qui ne la tirent pas. Les uns sont bien nantis, les autres à découvert : ceux-ci ont les morceaux délicats, les autres à peine les os à ronger. Célestin est des derniers ; il pourrait avoir sa part du grand festin, il se contente des miettes. On n'est naïf à ce point que lorsqu'on sort des mains de la

nature. La civilisation enseigne à l'homme de ne point se laisser manger la laine sur le dos : c'est la seule chose qui nous distingue positivement du mouton.

— La nuance est ingénieuse, dit Rieussec.

— Le bel honneur pour Saint-Sylvain! s'écria Evariste en s'animant, que de se voir entre les mains d'un homme qui tire un médiocre parti de son affaire. Cela se sait, et les autres arrondissements en font des gorges-chaudes. L'intérêt n'est pas seul compromis, l'amour-propre en souffre également. Il y a là de quoi perdre l'Argentine de réputation et faire descendre le mont Serrat des hauteurs qu'il occupe sur la carte !

— Ainsi, dit Rieussec, tu vas exécuter Célestin !

— Oui, mon fils, et nous y apporterons un sentiment d'humanité ; ce sera fait d'un seul coup, sans qu'il ait le temps de souffrir. Aussi, pourquoi cet homme n'a-t-il pas bec et ongles

comme tout le monde ! C'est une lacune déplorable dans son organisation. Ensuite, mon fils, un fond de préjugés, des scrupules, la crainte de se mêler hardiment à ce qui se fait ! Que diable ! ou l'on est de son temps ou l'on n'en est pas : quand on n'en est pas, on se fait embaumer et l'on passe à l'état de momie ; mais quand on en est, on y va de cœur et d'âme, on prend de tout, on se mêle à tout, on ne se laisse pas faire son compte par les autres et l'on cherche à faire le leur. Des scrupules aujourd'hui ! c'est bien choisir son moment ! Autant reprendre la perruque à marteaux et le bec à corbin ! J'aimerais mieux ça.

— Condamné, dit Jules, condamné à l'unanimité ! Mais qui mettre en sa place ? ajouta-t-il pour sonder la pensée de Graindorge.

— Oui, dit celui-ci, qui mettre en sa place ? Voilà le point délicat, épineux.

— Epineux et délicat, répéta l'écho.

— Et bien ! j'ai un homme, dit Evariste.

— Tu as un homme? répliqua Rieussec; tu es alors plus avancé que ce philosophe qui en cherchait un.

— Un homme à souhait, je m'en flatte, continua Evariste, avec un sangfroid achevé.

— Et cet homme? demanda Rieussec.

— C'est moi, dit Graindorge, en prenant une pose carrée et majestueuse sur les coussins du divan.

Quelque habitué que fût l'ami du prince aux écarts d'amour-propre et aux prétentions démesurées de Graindorge, il ne put contenir un mouvement de surprise. Jusqu'ici, les ambitions de notre héros s'étaient bornées à un rôle local, et Rieussec ne croyait pas que sa vue s'étendît jamais au-delà. Aussi ce sentiment se fit-il jour dans sa réponse :

— Toi ! dit-il.

— Moi ! s'écria Evariste, décidément emporté par les réminiscences tragiques; moi ! dis-je, et c'est assez. Qui veux-tu que ce soit si ce n'est

moi? On m'a vu à l'œuvre à Saint-Sylvain. N'y ai-je pas opéré à la satisfaction générale? Y ai-je manqué une seule campagne? Y ai-je fait une faute? Ce sont des preuves, cela, c'est du génie ou je ne m'y connais guère. Au fond, que me manque-t-il? Un plus vaste théâtre. Les situations font les hommes. A Saint-Sylvain, j'ai été ce qu'il fallait être à Saint-Sylvain, rien de moins, rien de plus. J'ai tenu mon génie à votre hauteur, j'en ai adouci les rayons pour ménager les facultés visuelles de l'arrondissement. Partout je serai le même: toujours au niveau de mes devoirs. Tu verras! tu verras!

C'est à Paris, mon fils, que je prétends marcher.

— Paris? dit Rieussec, ne revenant pas de son étonnement.

— A Paris, mon fils, ajouta Evariste, dans la capitale des souscriptions de chemins de fer, au centre des soumissions cachetées.

Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être,
Qu'un orgueil excessif aujourd'hui le fait naître;
J'excuse votre erreur, et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.

— A la bonne heure! dit Jules en poussant un soupir qui ressemblait à un acquiescement.

— Oui, mon fils, le dessein en est pris, il faut que j'arrive à la chambre.

Ne vous figurez point que de cette contrée,
Par d'éternels remparts elle soit séparée ;
Je sais tous les chemins par où je dois passer,
Et si le Simonneau ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin cette bonne fortune,
Je me rends dans trois mois au pied de la tribune.

Toujours pour me servir de la langue de cet harmonieux Racine. Divine plume! On dirait que c'est écrit pour moi, ajouta Evariste en feuilletant de nouveau le volume qu'il avait sous les yeux.

— J'accepte la fin, répliqua Rieussec, vaincu par tant d'assurance, mais où sont les moyens?

— Mon fils, dit Graindorge avec un accent de reproche, voilà encore de vos soupçons. Vous

êtes un vrai Thomas, un incrédule; vous doutez de vos dieux. Les moyens! il s'en trouvera, n'en soyez point en peine. J'ai conduit la partie pour le compte des autres; il y aura du malheur si je n'en viens pas à bout pour le mien. Connaît-on seulement Vauxbelles dans l'arrondissement? Il n'a qu'à en faire l'essai. Qu'il y batte le rappel, il verra de combien d'hommes se compose son bataillon. C'est moi que l'on connaît; c'est moi qui suis l'idole de la campagne et de la ville; passe-moi le mot. La modestie est une vertu théologale, mais il n'y faut point mettre d'excès.

— Ainsi, c'est convenu, tu seras député, dit Rieussec.

— Je serai député, dit Evariste.

Voilà l'ambition dont mon âme est saisie,

— Et quand cela?

— Avant six mois!

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

— Fermons ce livre, ajouta Evariste, car ce magique Racine est entraînant. Je finirais par ne plus parler que le langage des dieux. D'ailleurs, mon fils, j'ai encore quelques paroles graves à t'adresser.

Graindorge en était là quand des pas se firent entendre dans le vestibule ; le son se rapprochait peu à peu.

— Qui vient nous déranger? dit-il avec humeur.

La porte s'ouvrit et Gérenflot montra son profil avec l'hésitation d'un homme qui a peur d'être indiscret. Il venait, comme Rieussec, prendre le mot d'Evariste :

— Entre, dit ce dernier : aussi bien tu n'es pas de trop. J'avais besoin d'un témoin.

L'époux de Gervaise entra et garda devant son chef naturel une attitude respectueuse. Il resta debout pendant qu'Evariste et Jules étaient assis.

— Gérenflot, dit Graindorge, en deux mots

tu vas être au courant. Nous venons de condamner Célestin Vauxbelles.

— Ah! répliqua le propriétaire du *Café du Commerce*, sans attacher à cette exclamation la plus légère importance.

— Qu'est-ce donc, Gérenflot? dit Evariste : est-ce que tu défendrais Célestin, par hasard!

— Moi, répondit le pauvre garçon, défendre quelqu'un, Dieu du ciel! Et quand vous l'avez condamné! Allons donc!

— A la bonne heure! dit Graindorge en poursuivant son discours. Nous avons condamné Vauxbelles et je prends sa place.

— Prenez, Monsieur Evariste, prenez, dit Gérenflot; ce n'est pas moi qui m'y oppose. Vous n'en prendrez jamais assez, à mon gré. Allez toujours; ça vous est du.

— Ainsi, c'est convenu, poursuivit Evariste, nous allons commencer notre croisade. Et

d'abord, adieu à la vie de jeune homme! Gérenflot, ajouta-t-il.

— Monsieur Evariste, répliqua celui-ci dans l'attitude du soldat qui attend une consigne.

— Fais-moi disparaître toutes ces pipes, dit Graindorge d'un ton de commandement.

— Les pipes? dit Gérenflot.

— Oui : les vareuses aussi.

— Les vareuses?

— Et n'oublie pas les casquettes. Réforme générale sur tous les points. Enlève, enlève hardiment, ajouta Evariste pendant que Gérenflot exécutait une rafle complète. Qu'il ne reste plus de vestige de tout cela. Dès le moment que je deviens un homme grave, il faut que je prenne les dehors de l'emploi. Un homme grave ne porte pas de casquette, et encore moins de vareuses; il a le chapeau noir et l'habit noir. L'homme grave ne se sert pas de pipes; à peine fume-t-il des cigares. Changement sur toute la

ligne ; métamorphose de la tête aux pieds. Va toujours, Gérenflot.

Celui-ci continuait à faire un bloc des articles prohibés et les jetait dans un cabinet de décharge.

— Allons, dit Graindorge en voyant les progrès de la métamorphose, la tenue est meilleure. Il faudra changer le papier de la chambre ; quelque chose de plus sombre, de plus sérieux. Tu verras le tapissier, Gérenflot.

— Oui, monsieur Evariste, répondit celui-ci en enlevant les dernières pipes, celles du ratelier d'honneur.

Graindorge ne put comprimer un soupir au moment où il porta la main sur sa noix favorite, celle qui figurait le buste de Napoléon coiffé du petit chapeau.

— Un moment, Gérenflot, un moment, dit-il avec vivacité.

L'époux de Gervaise s'arrêta par un mouvement presque mécanique. La voix d'Evariste

produisait toujours cet effet sur lui. Il attendit de nouveaux ordres.

— Gérenflot, dit Graindorge d'un ton pénétré et mélancolique, c'est une abdication, une véritable abdication que je signe aujourd'hui. Celui qui figure au bout de cette pipe, ajouta-t-il en s'emparant de son calumet préféré, ne fit pas un plus grand sacrifice à Fontainebleau. Je perds aussi un empire, et quel empire !

— Oui, quel empire ! dit Gérenflot, essayant de venir en aide à cette âme souffrante.

— Il le fallait, poursuivit Graindorge ; je me résigne. Mais hélas ! je sais ce que je quitte et je ne sais pas ce qui m'attend. J'abandonne une vie de succès pour entrer dans une vie de luttes. N'importe, chassons ces idées sombres. On dira de moi :

Il fit des députés, et puis il voulut l'être.

— Quoi de plus naturel ? dit Gérenflot ; on voit manger les autres, et l'eau vient à la bouche.

— J'abdique donc, ajouta Graindorge ; mais en abdiquant, je conserve le droit de choisir mon successeur. Gérenflot, prends ma plus belle casquette.

— La voici, Monsieur Evariste.

— Ma plus belle vareuse.

— La voici.

— Quant à la pipe, poursuivit Graindorge, celle-ci est l'idéal du genre ; elle a l'haleine douce comme celle d'un enfant. Jamais d'humeur, jamais de caprice : c'est le caractère le plus égal que j'aie jamais connu. Et culottée!... il faut voir avec quel art, avec quel soin! J'y ai employé le souffle de mes plus belles années. Pourtant il faut renoncer à tout cela : la grandeur ne se donne pas, elle s'achète.

Cet épanchement philosophique tenait en haleine l'attention des deux auditeurs ; ils se demandaient où Evariste voulait en venir.

— Voici donc, poursuivit-il, les plus beaux attributs de ma vie de jeune homme, les té-

moins de mes conquêtes passées : ma vareuse, qui assista à tant d'escalades ; ma casquette, qui tombait si naturellement sur mon oreille; ma pipe, qui semblait identifiée à mon appareil respiratoire. Emblêmes chéris et regrettés, ajouta-t-il avec un accent presque tragique, recevez, avec mon dernier adieu, une destination nouvelle. Gérenflot, donne ma casquette à Rieussec.

Gérenflot obéit.

— Ma vareuse !

Gérenflot donna la vareuse.

— Mon fils, ajouta Graindorge, acceptez ces deux objets comme les insignes de l'empire que je vous laisse. J'y ajoute cette pipe ; c'est comme si je vous donnais l'un de mes poumons. Servez-vous du tout comme je m'en suis servi moi-même. Dès aujourd'hui vous régnez à Saint-Sylvain ; vous êtes souverain ici, mon fils. Je vous laisse un trône tranquille et des sujets respectueux. Quant à moi je vous suivrai de loin comme Charles-Quint suivait Philippe II des

hauteurs du couvent de Saint-Juste. Soyez cassant avec les hommes et volage avec les femmes, voilà à quel prix l'empire se conserve et s'obtient. Maintenant, mon fils, venez ici que je vous embrasse. Cette accolade vous servira de consécration.

Jules Rieussec se prêta à cette investiture burlesque. Quant à Graindorge, il avait un air si solennel que l'époux de Gervaise se sentait gagné par un attendrissement involontaire.

— Gérenflot, dit Evariste en se retournant vers lui, tu donneras ma queue d'honneur à Jules. C'est encore un insigne; il faut que mon successeur les ait tous. Pour moi, je brûle mes vaisseaux; je ne mets plus les pieds dans ton établissement : un homme grave ne va point au café.

— Quoi! vrai! Monsieur Evariste? dit Gérenflot frappé d'un coup douloureux.

— Il le faut, mon brave Gérenflot; c'est encore un sacrifice que je fais à la grandeur. Tu m'excuseras auprès de Gervaise. Maintenant,

ajouta Graindorge, il faut que je sois député ; il le faut à tout prix, par tous les moyens, dussé-je pour cela épouser la fille de Victor Simonneau. Adieu, mes amis, laissez-moi seul ; j'ai besoin de quelques heures de recueillement.

Rieussec et Gérenflot sortirent ; Rieussec plus surpris qu'enchanté, Gérenflot en proie à un chagrin profond. L'idée qu'Evariste allait manquer à son établissement était si affreuse, qu'il ne pouvait y croire. Il rentra chez lui le cœur navré.

— Qu'as-tu donc ! lui dit Gervaise en l'apercevant ; on croirait voir marcher un déterré.

— C'est tout comme, ma femme, répliqua Gérenflot ; j'aimerais autant être à dix pieds sous terre. Figure-toi, ma mignonne, que M. Evariste ne veut plus mettre les pieds ici.

— Ah ! dit Gervaise, et pourquoi cela ?

— Qui le sait ! répliqua Gérenflot ; il a en vue d'être député ; c'est son idée. Une poussée d'ambition, quoi !

— Ce n'est pas fait, dit Gervaise.

— Sans doute, mais ça se fera, ajouta Gérenflot. Tu sais bien que quand M. Evariste s'est mis quelque chose en tête, il faut que ça marche bon gré mal gré.

— On y avisera, dit Gervaise.

— Ah bien ! un peu qu'on pourra empêcher la chose, poursuivit Gérenflot. Il y est butté M. Evariste, mais butté au possible. Plutôt que de ne pas être député, il épousera la fille à Victor Simoneau. Oui il l'épousera, entends-tu.

— C'est ce qu'il faudra voir, dit Gervaise.

Gérenflot n'avait pas l'habitude de lutter contre sa femme, et d'ailleurs il eût aimé à partager des doutes qui devaient rendre à son établissement celui qui en avait fait si longtemps l'orgueil. Il se retira sans insister davantage.

— Toujours la même cette Gervaise, disait-il à part lui ! Un caractère de fer ; mais quelle femme d'ordre !

LE LOUP-GAROU.

XXXI

On a vu à quel héroïque moyen la marquise avait eu recours pour s'assurer un peu de repos et laisser sans prétexte les hallucinations du général. Ce moyen n'avait pas suffi; Vauxbelles s'était dévoué en vain. A l'âge du vieillard, une manie prend aisément les caractères de la démence, et une fois logée dans le cerveau, elle y étend de tels germes, que rien au monde ne saurait la détruire. La manie du gentilhomme était désormais de croire qu'un devoir de race

l'obligeait à la plus stricte surveillance, et que le moindre relâchement entraînerait une faute capable de souiller son blason. Quoique le bruit du départ de Célestin fût parvenu à ses oreilles de mille côtés, il s'obstinait à ne voir là-dedans qu'un piège, qu'une embûche. Il jugeait les amoureux et leur ruses en homme élevé à l'école du dernier siècle et du vainqueur de Mahon. On disait Vauxbelles éloigné ; c'était une raison de plus pour le croire aux portes du château. Ainsi raisonnait le vieillard obéissant aux souvenirs d'une jeunesse orageuse et à l'opinion qu'il s'était faite de la vertu des femmes dans le commerce des marquises de son temps.

La position des hôtes de La Chênaie, au lieu de s'améliorer, empira donc de jour en jour. A mesure que la raison du général s'affaiblissait, il perdait le sentiment des derniers égards dus à des femmes et jusqu'à cette convenance de formes qui est le titre et la parure du gentilhomme. Rien n'avait été changé dans les consi-

gnes ridicules dont il entourait les avenues de La Chênaie : c'était toujours la même défiance et les mêmes rigueurs. Non content de disposer des argus à toutes les portes, le général payait de sa personne et complétait son système défensif par des rondes continuelles ; on l'eût dit au sein d'une place assiégée et en face de l'ennemi. Les choses allèrent si loin, que la domesticité elle-même ne put se méprendre sur l'état du vieillard.

—Il a un coup sur le timbre, se disait-on dans les offices et dans la loge du garde-champêtre.

Ou bien :

— Notre pauvre maître va se promener dans la lune, chuchottaient entre eux les valets quand ils le voyaient s'enfoncer dans le parc avec une vieille arquebuse sur l'épaule.

Le général était notoirement en proie à un dérangement mental et il dépendait de la marquise de se délivrer des ses obsessions : deux femmes ne pouvaient vivre seules avec un fou

qui les tenait sous le séquestre. Il y avait à cela plus d'un péril ; toute mesure de précaution eût été légitime. La marquise ne se laissa pas dominer par ces motifs ; les devoirs de race parlèrent plus haut. Outre les hôtes de la Chênaie, il ne restait, en fait de Rochemarne, que deux douairières fort âgées et qui ne pouvaient être d'aucun secours au vieillard. A moins de confier l'insensé à des valets ou de le remettre en des mains étrangères, il fallait que la marquise et sa fille en prissent soin. Les deux femmes n'hésitèrent pas ; elles se dévouèrent à cette tâche. Elles connaissaient la manie du général, elles essayèrent de la désarmer, de la réduire en y abondant. Plus que jamais, La Chênaie devint une enceinte inaccessible aux personnes du dehors. Aucune visite, aucune sortie. Un couvent n'est pas plus strictement muré, et jamais recluses ne se résignèrent à leur sort avec une patience plus exemplaire.

Cette abnégation n'amena aucun change-

ment dans l'état du général ; il se montrait toujours aussi sombre, aussi inquiet. Tantôt, il gardait pendant une semaine entière le silence le plus absolu, en se contentant de jeter autour de lui ce regard soupçonneux qui trahit les aliénés. Tantôt cette taciturnité faisait place à de violentes sorties, où les préoccupations privées et les haines politiques occupaient une place égale. Gabrielle et sa mère supportaient héroïquement ces phases d'une affreuse maladie, ces changements d'humeur, ces caprices plus d'une fois blessants pour elles. C'est sous l'influence de l'esprit de parti que le général éprouvait les plus terribles crises, et il lui échappait alors des paroles qu'en des moments lucides il eut regrettées sans doute, et qui prouvaient jusqu'à quel point son cœur était ulcéré. Paris devenait surtout l'objet de ses imprécations ; il ne lui pardonnait pas d'avoir fait crouler un trône en trois jours.

— Ville maudite ! s'écriait-il, et le feu du

ciel ne la dévore pas! Une monarchie de dix-huit siècles y a reculé devant quelques blouses! Un régiment de gamins nous a tous vaincus! Qui l'eût dit du temps des La Trémouille, lorsqu'un homme d'armes mettait en fuite des milliers de manants et que le regard d'un seigneur faisait tomber à genoux des légions de vassaux!

Loin de combattre ces idées, les deux femmes s'efforçaient de s'y associer et de flatter les caprices du malade.

— Cela reviendra, disait la marquise.

— Oui, mon oncle, cela reviendra, ajoutait Gabrielle. Ayez confiance dans l'avenir.

Cet acquiescement touchait le vieillard et semblait ramener la confiance dans son cœur; il se rapprochait alors de ses parentes.

— N'est-ce pas, mes enfants, disait-il, que tout ceci ne peut pas durer? J'ai le dernier mot de l'empereur Nicolas, ajoutait-il en s'égarant dans ses rêves; il y a des Cosaques qui marchent pour tout remettre en ordre. Il faut qu'on

leur donne, à ces gens de Paris, une leçon dont ils se souviennent longtemps. Ah ! Messieurs, vous croyiez que tout irait ainsi. Un instant, s'il vous plaît; nous allons régler nos comptes. C'est cela, on chassera des rois, on les mettra à la porte comme des laquais dont on est mécontent, et l'on se croira quitte. Aux derniers les bons, Messieurs ! Laissez faire l'Europe ! N'est-ce pas, ma sœur, continuait le général en prenant les mains de la marquise, que l'Europe est en marche?

— Oui, mon frère, répliquait celle-ci.

— Et puis, voyez-vous, ajoutait le pauvre maniaque, ramené à un cercle de phrases toutes faites qu'il empruntait à ses lectures habituelles, la révolution fera comme Saturne, elle dévorera ses enfants. Ils y passeront tous les uns après les autres, et nous resterons maîtres du terrain. Voyez seulement si l'esprit révolutionnaire peut rien fonder de stable. Ils bâtissent sur le sable, les malheureux ! Après tout,

que m'importe ! ajoutait-il brusquement. N'ai-je pas le dernier mot de l'empereur Nicolas !

— C'est l'essentiel, disait Gabrielle.

— Il n'y a de certain que cela, ajoutait la marquise.

—Sans doute, mes enfants, poursuivait le général, mais il faut y aider un peu. Ma sœur nous partirons demain pour la Vendée ; on nous y attend ; nous marcherons ensemble sur Paris ; c'est une ville qui mérite une leçon. Vous pouvez être assurée que la chose ne lui manquera pas. Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. Oh ! ajoutait l'insensé avec un geste menaçant, je suis certain de mon affaire ; j'ai le dernier mot de l'empereur Nicolas.

On ne pouvait mieux caresser la manie du malade qu'en s'unissant à lui dans ce refrain favori :

— Quel grand empereur ! dit la marquise.

— Il est au moins maître chez lui, ajouta Gabrielle.

— N'est-ce pas, s'écria le vieillard rayon-

nant, n'est-ce pas qu'il est le seul à savoir régner ? Voilà un souverain, du moins. Pour un mot de politique, le knout; pour une ligne, la Sibérie. Quel noble empereur ! aussi m'a-t-il dit son dernier mot.

— Vraiment ! dit la marquise continuant à jouer son rôle ; et quel est-il ?

A cette interpellation directe, l'insensé parut se réveiller comme d'un rêve. Il regarda à droite et à gauche d'un air effaré, se leva de dessus sa chaise et vint rôder autour des deux femmes en les examinant avec défiance ; puis, il se plaça en face de la marquise et lui dit :

— C'est cela, vous voudriez m'arracher mon secret, et je sais pourquoi. Vous iriez le vendre. N'avez-vous pas fait alliance avec des robins ? Une Rochemarne, fi donc !

— Mais, mon frère, dit la marquise...

— Fi donc ! fi ! répéta l'insensé avec un ricannement guttural qui faisait mal à entendre.

Il gagna la porte en appuyant sur ce mot et la ferma avec violence sur les deux femmes.

Elles échangèrent un regard douloureux.

Ces scènes se renouvelaient souvent sans que la patience de la marquise et de sa fille en fût ébranlée. Rien de plus touchant et de plus délicat que les soins dont elles entouraient le pauvre aliéné. On l'avait soumis à une surveillance, mais si lointaine, si indirecte, qu'il ne pouvait en aucune manière la soupçonner. La marquise ne voulait pas que son beau-frère eût un seul instant la conscience de son état. Les valets avaient pour lui le même respect et lui obéissaient comme s'il eût joui de toute sa raison. Il allait et venait librement, donnait des ordres, gardait toutes ses allures de maître du château. Ses manies même ne rencontraient point de contradicteurs; chacun s'y prêtait le plus docilement et le plus sérieusement du monde. La marquise savait à quel point la domesticité est cruelle pour les insensés et à quels

mauvais traitements sont en butte ceux qu'on lui livre sans défense. Elle avait donné à ce sujet les instructions les plus sévères et en surveillait elle-même l'exécution.

Parmi les mesures que l'on avait prises dans l'intérêt du malade, il en était une que justifiaient des crises assez fréquentes. Afin de prévenir les dangers d'un moment d'exaltation, on l'avait logé au rez-de-chaussée du château, dans une chambre qui s'ouvrait sur le parc. Un domestique, couché dans une pièce voisine, devait veiller sur lui d'une manière spéciale et prévenir ses moindres désirs. Placé si près de l'insensé, il était difficile qu'aucun de ses mouvements lui échappât, et il se trouvait en mesure d'accourir à son premier cri. Chaque soir, il l'aidait à se mettre au lit, et se retrouvait là, le lendemain, au moment où le général en s'éveillant avait besoin de ses services.

Les choses, ainsi réglées, marchèrent pendant quelque temps sans qu'il fût besoin de recou-

rir à des précautions plus grandes. La folie avait toujours le même caractère; c'était la crainte d'une mésalliance et d'une sorte de trahison de la part des siens. Le malade avait demandé que de nouvelles herses fussent ajoutées aux portes du château : on se prêta à ce désir. Sur ses instances, on garnit également les haies de quelques épieux, cachés dans l'épaisseur du feuillage ; on ajouta sur les chaperons des murs de nouveaux tessons de verre et l'on sema les points les plus éloignés du parc de chausse-trappes et de pièges à loups. C'étaient autant de satisfactions que l'on donnait à cet enfant, autant de moyens à l'aide desquels on cherchait à ramener une raison égarée. Chaque matin le général passait une inspection de ces engins de guerre, avec l'espoir d'y trouver son ennemi engagé et à sa merci. Ordinairement le garde-champêtre l'accompagnait dans cette tournée, afin que le vieillard ne tombât

pas lui-même dans un des pièges tendus à de chimériques malfaiteurs.

Un matin, Guillaume allait commencer sa ronde ordinaire, lorsqu'on frappa à la porte de son logement. Il ouvrit; c'était un braconnier bien connu de lui, et qui plus d'une fois l'avait mis en défaut. Aussi, le garde-champêtre l'accueillit-il avec la majesté du fonctionnaire, pendant que l'autre gardait les humbles allures du justiciable.

— C'est toi, Pierre! dit le garde.

— Oui, maître Guillaume, répondit le braconnier; excusez si je vous dérange. Deux mots et je m'en vas.

— Probablement, quelque procès-verbal qu'on t'aura dressé, dit le garde en fronçant le sourcil.

— Non, maître Guillaume, non.

— On te connait Pierre, on te suit de l'œil. Tu tiens l'affût dans le bois de Mirieux. Heureusement pour toi, ajouta le garde, que c'est hors

de nos terres. Aux autres à avoir l'œil à leurs lapins ; mais si tu touches jamais aux miens, Pierre, il pleuvra du papier timbré.

— Pas de danger, maître Guillaume, répondit le braconnier. Peste, il ne fait pas bon se frotter à vous. Vaut mieux vous avoir pour ami, ma fine. Aussi, c'est un avis que je viens vous donner, rien que ça.

— Un avis ?

— Oui, maître Guillaume, un bon avis.

— Alors, parle, ajoute le garde, et vivement. On m'attend au château ; nous allons battre le parc.

— Tant mieux, dit vivement le braconnier, ça se rencontre bien. Et cherchez avec soin, maître Guillaume : à coup sûr, vous y trouverez un loup-garou.

— Un loup-garou ! dit le garde, en riant.

— Oui, un loup-garou, ajouta le braconnier, ou quelque chose qui y ressemble. Ce

n'est point une plaisanterie, maître Guillaume. Je l'ai vu de mes deux yeux.

— En voilà bien d'un autre, dit le garde ; tu l'as vu, dis-tu ? Et, qu'as-tu vu ?

— Le loup-garou !

— Encore ! dit le garde.

— Ce sera alors ce que vous voudrez, maître Guillaume, poursuivit le braconnier. Je ne veux vous contrarier en rien. Mais, n'empêche qu'à trois reprises différentes je l'ai aperçu sous vos ormes. Ne riez pas, c'est comme je vous l'affirme et réitère. Pas plus tard que cette nuit encore, entre une et deux heures du matin. Vrai comme on me nomme Pierre.

— C'est-à-dire que tu rôdais par là en temps indu, s'écria le garde-champêtre, prenant acte de la déclaration. J'ai presque envie de te dresser un verbal.

— Allons, dit le braconnier, voilà que vous tournez la chose du mauvais côté. Rendez donc

des services pour qu'on vous paie de cette monnaie. Il y a de quoi décourager.

— Parions que si je vais chez toi, répliqua le garde, j'y trouve des lapins prohibés. Je te l'ai toujours dit, Pierre, tu monteras sur l'échafaud.

— Assez causé ; je connais cet air-là. Je vous ai prévenu qu'il y a un loup-garou sous vos ormes, ajouta le braconnier, faites-en votre profit. Il se promène la nuit, mettez-lui la main dessus ; ça vaudra mieux que de troubler le pauvre monde dans son petit commerce. Et puis, si vous n'êtes pas content, prenez à gauche. Le monde est grand.

Le braconnier quitta la place sur ces mots, en y ajoutant un geste d'une énergie peu respectueuse.

— Tu me manques ? s'écria Guillaume, attaqué dans sa dignité de fonctionnaire ; c'est bien ; je te ferai voir si j'ai le bras long. Je vais dresser un verbal.

L'agent de la force publique se radoucit pourtant, et il ne lui resta plus bientôt que l'impression du fait révélé par le braconnier. Vainement voulut-il s'en défendre ; malgré lui, cette pensée le dominait. En parcourant le parc, il examina avec plus d'attention les allées qui, la veille, avaient été ratissées. Quelques vestiges s'y laissaient voir, et précisément vers l'endroit que le braconnier avait désigné. Guillaume ne croyait pas aux loups-garoux ; mais, en homme préposé à la répression des délits, il croyait aux criminels et se montrait disposé à en voir partout. La nuit suivante il fit bonne garde, et monta une longue faction à la hauteur du point suspect. Peine inutile ! rien ne vint justifier les révélations du braconnier et le garde se crut dès-lors le jouet de ce coupable industriel. C'était évidemment une revanche des procès-verbaux fulminés contre lui. La seule circonstance qui frappa Guillaume, ce fut comme un bruit d'espagnolette, lorsqu'il se

trouva vis-à-vis de la pièce qu'occupait le général. Il prêta l'oreille ; ce bruit ne fut suivi d'aucun autre; de sorte qu'il regagna son lit avec l'idée qu'il avait été dupe d'une mystification, et bien résolu de ne pas pousser la complaisance plus loin.

— Vil garnement! s'écriait-il en retrouvant sa couche, il ne sera pas dit que tu auras joué un fonctionnaire de l'Etat. C'est le gouvernement que tu as outragé dans ma personne; tu auras ton verbal.

Cependant, à quelques jours de là, la bonne foi du braconnier fut cruellement démontrée. Le valet qui soignait le général, en entrant un matin dans sa chambre, fut surpris de ne l'y point trouver. La croisée était toute grande ouverte, et l'on crut d'abord que le malade, levé de meilleure heure que de coutume, avait dirigé sa promenade vers le parc. On chercha dans tous les sens, on appela à haute voix ; personne ne répondit. Le garde-champêtre lui-même

exécuta une battue et ne trouva aucun indice. L'alarme fut générale au château. On prévint la marquise qui descendit avec Gabrielle. On fit de nouvelles recherches. Les deux femmes suivaient les valets, et examinaient les moindres buissons avec une attention inquiète. Ce fut ainsi que l'on arriva devant le saut du loup, placé au niveau des allées. S'avançant jusqu'à cette limite, Gabrielle, par une sorte d'instinct, jeta les yeux dans les profondeurs du fossé. A l'instant, on l'entendit pousser un cri de douleur et de surprise. On accourut; c'était le corps inanimé du vieillard, souillé de sang et de vase. Sous l'empire de ses préoccupations habituelles, souvent il avait dû se lever la nuit afin de satisfaire ses défiances, et cette fois les ténèbres ne lui avaient pas permis de voir que le terrain allait se dérober sous ses pieds.

Ainsi, une mort imprévue rendait aux dames de la Chênaie une liberté qu'elles avaient volontairement aliénée, et Gabrielle allait se trouver

la seule héritière du nom et de la fortune des Rochemarne.

CONCLUSION.

XXXII

Le dernier des Rochemarne venait de s'éteindre et avec lui les préjugés du sang. Il ne restait de cette antique maison que des femmes disposées à transiger avec le siècle et dont la capitulation était d'avance prévue. On fit au général des obsèques dignes de lui; on l'inhuma dans le caveau où reposaient les autres membres de la famille. L'homme ne descendait pas seul dans la tombe; l'esprit de caste l'y suivait. Ainsi passe tout ce qui a fait son temps.

Gabrielle avait un cœur trop viril pour se plaindre; mais depuis longtemps sa force était à bout. Jusqu'alors l'espoir l'avait soutenue; aucun des obstacles contre lesquels luttait son amour ne devait être éternel. Elle savait se résigner et attendre; le temps était de son côté. Aussi, tant que vécut le général, aucun murmure ne s'échappa de ses lèvres; elle comprenait à quels devoirs la marquise était astreinte et en supportait vaillamment sa part. Mais quand une mort imprévue les eut délivrées l'une et l'autre de cet assujettissement, il ne subsistait plus de prétexte pour éloigner le prix de cette longue lutte. La marquise avait contracté un engagement plutôt tacite que formel; elle eût pu discuter sur les délais, essayer de nouvelles objections. Elle aima mieux s'exécuter franchement; Gabrielle s'était montrée héroïque; elle voulut se montrer secourable.

Les deux femmes s'entendaient si bien qu'il n'y eût entre elles aucune explication et pas un

mot d'échangé. Gabrielle avait repris sa vie solitaire avec le même calme que si rien n'en fût venu modifier le cours. Seulement, son regard avait des flammes plus vives, une expression plus radieuse ; on y voyait luire la pensée de jours meilleurs. Elle marchait dans les allées du parc d'un pas cadencé comme si elle eût obéi au son d'une musique intérieure. L'ange de l'espoir la couvrait de ses ailes blanches et répandait sur son front quelques reflets de son auréole. Le château, pendant le séjour du général, avait été négligé ; Gabrielle se chargea de lui donner des airs de fête pour qu'il fût digne de l'hôte qu'elle y appelait de tous ses vœux. Jamais les serres n'avaient eu de plus belles fleurs, ni les volières des oiseaux plus brillants. C'était une métamorphose digne de la fée qui y présidait.

De son côté, la marquise ne perdait pas de temps, et, peu de jours après la mort du géné-

ral, elle écrivait à Vauxbelles les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Mon beau-frère vient de nous être enlevé de la manière la plus cruelle ; vous aurez sans doute appris par d'autres voies les détails de ce triste évènement. Le souvenir en est trop douloureux pour que je m'y appesantisse.

« Nous voici libres ou à peu près ; si les affaires publiques ne vous retiennent pas impérieusement à Paris, venez nous voir à la Chênaie ; il est inutile d'ajouter que vous y serez le bien venu.

« Marquise de Rochemarne.

Lorsque Célestin reçut ce billet, il crut voir le ciel s'entr'ouvrir. Le bonheur ne pouvait pas venir plus à propos, ni au milieu d'un découragement plus profond. C'était juste au moment où l'échec du chemin de fer pesait de tout son poids sur le malheureux député, et où, par un

acte de justice, il venait de s'aliéner toutes les influences électorales de Saint-Sylvain. Isolé désormais, il se trouvait en face d'une chute prochaine et pouvait presque compter les jours qui lui restaient à vivre. La lettre de la marquise répara tout : l'amour guérit sans peine les blessures de l'ambition. Il y eut même, dans cette crise, une heure d'élan où l'homme politique s'effaça tout entier. On le menaçait d'une défaite ; il résolut de la prévenir par une abdication. Les travaux de la chambre devaient durer encore, se prolonger pendant quelque temps ; c'était autant de dérobé à son bonheur. Que lui importait, d'ailleurs, cette vie publique ? N'avait-il pas été assez longtemps l'esclave de ces électeurs qui le menaçaient d'un délaissement ? n'avait-il pas assez enduré leurs caprices, subi leurs exigences, épousé leurs querelles ? Une occasion se présentait pour rompre cette chaîne ; il fallait la saisir. Sous

l'influence de ce sentiment, il prit la plume et écrivit au président de la chambre :

« Monsieur et cher collègue,

« Des considérations de famille m'obligent à résigner entre les mains de la chambre les pouvoirs que j'ai reçus de mes électeurs. Veuillez, en rendant cette détermination publique, faire agréer à mes collègues l'expression de mes regrets et croire, etc.

C. Vauxbelles, *député de Saint-Sylvain.*

Cette lettre était à peine partie, qu'une sorte de remords s'empara de Célestin. On ne touche pas impunément au pouvoir ; on n'y renonce pas sans combat. Pour s'interdire toute idée de retour, Vauxbelles prit un parti décisif : il brûla ses vaisseaux. Le soir même, la malle-poste l'emportait du côté de Saint-Sylvain. Une fois hors de Paris, il respira avec plus d'aisance. L'atmosphère politique cessait de peser sur lui.

Il restait avec son rêve le plus doux. Jamais son imagination n'avait eu tant d'activité et de ressort; la nuit, dans ce demi-sommeil qu'amène la fatigue du voyage, une apparition gracieuse venait le visiter et ne le quittait que pour le laisser sous le charme. Auprès de ces joies du cœur, que son ambition lui paraissait petite! Il se prenait à regretter de n'avoir pas poussé les choses jusqu'au bout, de n'être pas volontairement descendu du siége qu'il occupait dans la magistrature. Vivre avec Gabrielle, loin du monde, loin des honneurs, était désormais son seul vœu, tout le reste lui paraissait bien vain, bien indigne de sa poursuite. Ceux que l'amour touche parlent toujours ainsi; il est vrai que cette fièvre dure peu.

Vauxbelles arriva à Saint-Sylvain à la nuit close et frappa à la porte de son hôtel sans qu'on l'eût aperçu. Au bruit du marteau, Joblet s'empressa d'accourir. Il n'attendait personne, et une visite nocturne lui semblait sus-

pecte; aussi avant d'ouvrir crut-il de son devoir de parlementer. Quel fut son étonnement lorsqu'il reconnut la voix de son maître !

— Vous ici, dit-il en lui livrant passage; vous ici, monsieur Célestin !

— Oui, répondit Vauxbelles; j'ai voulu te causer une surprise, Joblet. Vite, ajouta-t-il, fais porter ces malles dans ma chambre et dispose tout pour ma toilette, pendant que je vais mettre un morceau sous la dent.

— Ah ! mon Dieu ! et moi qui n'ai rien de prêt, s'écria le vieux serviteur. Donnez-moi seulement cinq minutes, monsieur Célestin.

En même temps il allait sortir, quand son maître l'arrêta.

— Non, Joblet, un rien me suffira. Fais ce que je t'ai ordonné, ajouta-t-il.

— Puisque vous le voulez, dit le vieux serviteur. Ç'eût été vite prêt, pourtant.

— N'importe, le temps presse, dit Vauxbelles. A propos, Joblet, j'oubliais l'essentiel. Lais-

se-là ces malles; on les portera sans toi. Va dire au palefrenier d'atteler.

— Pour demain matin sans doute, dit Joblet interprétant cet ordre dans le seul sens qui lui parût raisonnable.

— A l'instant même, répliqua son maître en précisant mieux ses intentions, sur-le-champ, toute affaire cessante. Il faut qu'avant dix minutes, nous soyons en route. Tu viendras avec moi, Joblet.

— Ah ! dit celui-ci accoutumé à céder, je vais avec vous. A la bonne heure.

En serviteur bien appris, il n'osait pas interroger son maître sur sa destination, quoiqu'il eût grande envie de la connaître. Célestin vint à son secours en ajoutant :

— Nous allons à La Chênaie, Joblet.

— A La Chênaie ! s'écria le vieux serviteur, avec le même accent de surprise et d'effroi qu'il avait employé naguère dans une circonstance tout-à-fait semblable.

Il était dit que La Chênaie serait l'écueil éternel du père Joblet. Depuis les mémorables aventures qu'il y avait essuyées, il s'était abstenu avec un soin persévérant de toute espèce de contact avec ce territoire maudit. Plutôt que de s'exposer à revoir les tourelles du château, ces redoutables charmilles et cette grille où il avait reçu un si malveillant accueil, Joblet se fût résigné à faire un circuit énorme. L'aspect lui en était odieux, le souvenir intolérable. Aussi, la perspective de figurer de nouveau dans un pareil cadre et d'y jouer un rôle, le plongeait-il dans une consternation muette. Il y voyait le présage d'une catastrophe, d'un immense malheur. Cette impression le maîtrisait au point de l'enchaîner sur place; on eût dit que ses pieds étaient rivés au sol :

— Eh bien ! Joblet, ajouta son maître, tu ne m'as donc point entendu? Dans dix minutes, mon ami; veille à ce que tout soit prêt.

Vauxbelles le laissa sur ces mots, et suivant

son maître de l'œil pendant qu'il s'éloignait, le serviteur ajouta d'un ton désespéré :

— C'est mon dernier jour, je le sens. A La Chênaie ! N'importe, j'obéirai.

Une demi-heure après, Joblet et son maître roulaient vers le château des Rochemarne, et, à mesure qu'ils s'en rapprochaient, un frisson plus vif agitait les membres du vieillard. Quand le cheval arriva devant la grille, son émotion était au comble ; elle n'eut plus de bornes quand le garde vint ouvrir et dit en le reconnaissant :

— Ah ! c'est encore vous, l'ancien ?

Cependant, les circonstances n'étaient plus les mêmes, et, à la manière dont le maître fut accueilli par les dames de La Chênaie, Guillaume comprit qu'il avait mal jugé le serviteur et qu'il lui devait une réparation. Peut-être le garde avait-il le pressentiment du rôle que Vauxbelles était appelé à jouer à La Chênaie : dans ce cas, Joblet était un homme à ménager.

Aussi, l'agent de la force publique se répandit-il en politesses. Il voulut que Joblet goûtât de son vin et cassât chez lui la croûte de l'amitié. C'était une réconciliation à la manière arabe ; il n'y manquait que le calumet. Joblet n'en revenait pas : il s'attendait à un désastre, ce fut une fête qu'il trouva.

— Sans rancune, l'ancien, lui dit le garde au moment des adieux, et un dernier coup, le coup de l'étrier. A votre santé, mon vénérable.

— A la vôtre, dit Joblet, confondu par cet accueil.

Le lendemain l'arrivée de Vauxbelles s'ébruita et plongea la ville dans une surprise générale. On se demandait ce qu'il était venu faire à Saint-Sylvain dans le cours d'une session et lorsque tout lui commandait de rester à son poste. Le député gardait le silence et se refusait aux explications. Ce fut deux jours plus tard que l'on eut le mot de l'énigme. Les

feuilles publiques apportèrent la nouvelle de la démission de Vauxbelles, et en même temps le bruit se répandit que l'ancien député allait épouser mademoiselle de Rochemarne. On le voyait se rendre chaque matin au château et y passer des journées entières. Un mariage seul pouvait justifier une pareille intimité.

— Bien joué, Célestin, disait Graindorge en y songeant ; je tâcherai de ne pas être en reste. Tu me souffles un parti ; moi, je te soufflerai ton poste. Nous serons à deux de jeu.

Rieussec se trouvait là pendant que Graindorge s'abandonnait à cette réflexion ; notre héros se retourna vers cet autre lui-même et ajouta.

— Le sort en est jeté, mon fils, j'endosserai la fille à Victor Simonneau ; c'est le calcul de Napoléon quand il demanda la main de Marie-Louise.

— Elle est un peu dans les laiderons, dit Rieussec.

— Il s'agit d'une femme, dit Graindorge : on n'a pas besoin d'y regarder de si près.

— Peut-être a-t-elle une épaule légèrement accentuée, ajouta Rieussec.

— Bah ! pour une femme ; c'est toujours suffisant, dit Graindorge. Qui est-ce qui regarde aux épaules d'une femme ? Marie-Louise louchait bien ; vois si Napoléon s'en inquiéta.

— Tu m'en diras tant, dit Rieussec.

— Mon fils, tu en es témoin, s'écria Graindorge. Tout me sert à souhait. Que t'avais-je annoncé !

Sans reculer plus loin cette bonne fortune,
Je me rends dans trois mois au pied de la tribune.

— En effet t'y voilà.

— M'y voilà, dit notre héros d'un air triomphant.

Gérenflot, présent à cet entretien, hochait la tête et ne semblait pas s'associer entièrement à la joie des deux amis.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Graindorge.

— J'ai, Monsieur Evariste, que vous avez tort de mécontenter Gervaise. Pourquoi ne mettez-vous plus les pieds chez nous? Voilà une chose qu'elle ne vous pardonnera jamais.

Les choses en sont là au moment où s'arrête ce récit. Le mariage de Gabrielle et de Célestin est sur le point de se célébrer; s'il n'est fait d'hier, il se fera demain. Les Rochemarne ont signé leur déchéance en même temps que le contrat, et Vauxbelles n'est point homme à laisser les choses à mi-chemin. Il songe à se pourvoir auprès de qui de droit, afin de joindre à son nom celui de Rochemarne et de devenir Vauxbelles-Rochemarne. De là au rang de marquis il n'y a qu'un pas; c'est l'affaire d'un millier d'écus versés au sceau des titres. Avant peu, Célestin nous fera jouir de ce spectacle, et nous aurons un marquis de plus, le marquis de

Vauxbelles-Rochemarne. Ce jour là, Joblet mourra de joie, et sa queue en radis, épanouie d'orgueil, ira là-haut faire concurrence à la chevelure de Bérénice.

En attendant, les ambitions s'agitent à Saint-Sylvain. Au premier symptôme électoral, les Simonneau se sont mis en mouvement et ont fait le dénombrement de leur armée. Elle forme la moitié du collége, comme celle de Graindorge forme l'autre moitié. Si la lutte s'engage dans ces conditions, elle sera rude, et notre héros peut y trouver sa campagne de Moscou. Il le sent, et déjà il a fait pressentir le notaire pour une alliance de famille. Madame Victor Simonneau résiste ; on croit pourtant qu'elle cédera. Mais c'est avec Gervaise qu'Evariste aura à compter. Gervaise ne perd pas Graindorge de vue ; il la trouvera toujours sur son chemin. Elle personnifie pour lui l'expiation du passé, et parle d'exercer de terribles représailles. Nous saurons prochainement jus-

qu'où elle les aura poussées, et si Evariste a pu désarmer ses vengeances.

Au milieu d'une mêlée si confuse, il est un homme bien embarrassé et bien malheureux ; c'est le sous-préfet. Il ne sait avec qui il sera, ni contre qui. Quand il voit que les chances inclinent vers les Graindorge, il se déclare hautement pour Graindorge ; s'il croit entrevoir que le vent tourne aux Simonneau, il se rabat vers les Simonneau. Quelle école pour un fonctionnaire qu'une pareille élection ! Elle vaut six chevrons et dix campagnes. Certes, les bals de Mabile et du Ranelagh sont un foyer de lumières où la jeunesse qui se destine aux fonctions publiques peut s'inspirer des meilleurs modèles ; un homme qui y a figuré avec quelque suite, peut prétendre à tout. Cependant, il ne faut pas s'exagérer le mérite de ces institutions. On n'y fait que de l'art pour l'art, de la théorie pure. Une élection, au contraire, c'est la pratique dans l'acception la plus étendue de

ce mot; c'est l'action sur le terrain ; c'est la connaissance des hommes. Octave de Freissac va passer par cette épreuve. Il est appelé à donner la mesure de sa force, et une préfecture de première classe est peut-être au bout de l'opération. Qu'on y ajoute la rosette rouge, et l'on se fera une idée de l'état d'érétisme dans lequel se trouve le génie du fonctionnaire. Il est aux écoutes dans tous les salons ; il interroge les maires, les adjoints et jusqu'à ses garçons de bureau pour savoir où en est l'opinion de la ville, pour lui tâter le pouls, comme on dit en langage administratif. En attendant, jaloux de ne rien compromettre, il va des Graindorge au Simonneau et des Simonneau au Graindorge. C'est un rôle pénible ; mais que ne peut un homme sous l'aiguillon du devoir et la perspective de l'avancement ?

Ainsi, laissons les évènements suivre leurs cours et abandonnons Saint-Sylvain à son effervescence. Tout y est en rumeur, toutes les

prétentions s'y mêlent et s'y entrechoquent, Vauxbelles seul se tient à l'écart; il est à son bonheur et s'est désintéressé des agitations politiques. Plus de chances pour lui, c'est un homme éteint, fini, anéanti. Aussi pourquoi mécontentait-il les Simonneau et pourquoi ne ménageait-il pas davantage les Graindorge ?

Les Graindorge et les Simonneau, voilà nos maîtres aujourd'hui. Inclinons-nous.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

—

Sceaux. — Imprimerie de E. Dépée.

